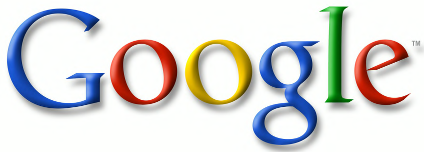



DENER
NEDT X


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV · ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

LÉON DE TINSEAU

LE CHEMIN DE DAMAS

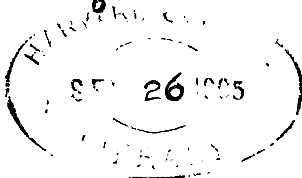
TREIZIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1894

LE
CHEMIN DE DAMAS



J. E. Peabody
Boston

LE CHEMIN DE DAMAS

I

Il y a quelques années, des troubles sérieux ayant éclaté en Crête, un navire de guerre français reçut l'ordre d'observer, à distance courtoise, les complications qui pourraient surgir et de protéger, au besoin, la sûreté de la population chrétienne.

Le *Prométhée*, alors hivernant sur nos côtes en rade de Villefranche, fut désigné pour cette mission. Il devait gagner au plus tôt le mouillage de Rhodes, choisi à cause de son voisinage du point menacé. Peu d'heures après la réception du télégramme ministériel, le commandant Guérin mettait le cap sur Toulon pour porter

ses approvisionnements au complet. Deux jours plus tard, le cuirassé filait vers l'Orient.

Dire que tout le monde à bord, du commandant au dernier chauffeur, bénissait les Crétois, ce serait une exagération invraisemblable. La perspectives de ces longues semaines à passer sous les vieux murs des Chevaliers de l'Hôpital n'avait rien de récréatif. Au carré, c'étaient de véritables gémissements.

— Voilà bien ma chance! disait un enseigne de première classe, tout en appuyant ses épaules à la cloison et en s'arc-boutant des genoux contre la table, pour parer le tangage. Là-bas, nos camarades se chauffent au soleil, ou bien ils font valser les Américaines.

— Vous vous plaigniez l'autre jour que le bateau servait de but de promenade à tous les rastaquouères de Nice! dit un aspirant.

— Messieurs, proposa un autre, si quelqu'un d'entre nous a jamais vu Neuvillars content de son sort, qu'il lève la main!

Toutes les mains restèrent au fond des poches qui les abritaient ; Paul regagna sa chambre en haussant les épaules. Rien qu'à voir le sourire de ses camarades, il était manifeste que ce jeune officier n'était pas l'ami de tout le monde.

— C'est une fameuse bêtise pour un homme que de se faire marin sans avoir le goût de la mer, dit un observateur qui n'avait pas encore parlé. Non seulement Neuvillars n'aime pas son métier, mais il le déteste.

— Ça ç'est vrai ! dirent les jeunes gens tout d'une voix.

Puis on parla du métier en général, et il faut bien avouer que ceux-là mêmes qui l'aimaient en parlèrent comme un mari bien élevé parle de sa femme : sans outrer l'éloge.

Il est impossible de nier que le jeune enseigne du *Prométhée* se montrait rarement satisfait des personnes et des choses, de son métier moins que du reste. Mais il ne faut pas s'y tromper : depuis que le nouveau système naval a fait de chaque navire une galerie de machines, et de chaque officier un ingénieur, on a vu paraître chez les jeunes marins ce qu'on pourrait appeler une esthétique nouvelle.

Ce mot ne s'applique pas, bien entendu, au patriotisme et au courage, mais au caractère, à l'humeur, à l'esprit. Tous ne se piquent plus de réaliser l'ancien type légendaire, gai toujours, fou quelquefois, amoureux à chaque

occasion, croyant à ses heures et prenant le temps comme il vient. Certains, qu'on pourrait surnommer les pessimistes de la carrière, affectent des façons directement opposées. Graves et renfermés en eux-mêmes, la tête bourrée de formules, tout à la fois mécaniciens, électriciens, artilleurs, chimistes, forgerons, voyant les objets sous leur côté pratique, ils n'estiment pas que la pluie, le vent, la chaleur soient plus doux à l'épiderme d'un marin qu'à celui d'un homme ordinaire. Habitués, en même temps, à ne voir dans les forces de la nature qu'un pouvoir inutile quand il n'est pas contraire, ces serviteurs du progrès font bon marché de la poésie et de l'idéalisme.

Quant à l'amour, ils ne l'estiment pas plus et le connaissent moins encore que ne font leurs contemporains de la terre ferme. C'est assez pour eux de savoir que le marin fait prime sur le marché conjugal, bien qu'il tourne aisément à l'époux tatillon, autoritaire, surveillant la cuisine, choisissant les toilettes et gouvernant les nourrices. (Mais les embarquements apportent de salutaires interruptions à ce despotisme.) Un bon mariage, après les galons de lieutenant de vaisseau, fait partie de

leur programme. Que peut-on demander de plus au sexe féminin sauf des blanchisseuses — noires ou blanches — en attendant le mariage ?

Enfin, que gagne-t-on à visiter toutes les côtes du monde, sinon la fièvre ? L'avancement ? Il est pour les habiles qui se font de belles relations au Parlement. La fortune ? On la trouve partout, excepté sur un navire de guerre. Le bonheur ? Qui donc y croit encore dans leur génération ?

Il faut ajouter qu'une chose avait manqué à Neuvillars, sans laquelle tout se dessèche en nous et autour de nous, comme dans un désert privé de fontaines. Au collège, dont la mort de ses parents lui avait ouvert trop tôt les portes, il avait rencontré tout ce qui peut adoucir l'épreuve : le bien-être matériel dans un établissement du nouveau système, une santé victorieuse du travail et de la croissance, des succès dignes d'envie, tout... excepté la tendresse maternelle, ce grand noviciat de tous les amours à venir, l'amour de Dieu, l'amour de la Patrie, l'amour de la Femme. Combien il faut les plaindre, ceux dont l'enfance n'a pas connu la féconde chaleur de certains baisers, et qui parviennent quelquefois jusqu'à l'âge

des premières neiges sans avoir senti le généreux tressaillement d'une de ces caresses qui anoblissent pour toujours, comme faisait jadis la parole tombée de la bouche d'un roi !

Le tuteur de Paul de Neuvillars, le plus honnête et le plus occupé des hommes d'affaires, était parvenu à compléter l'éducation du jeune orphelin, malgré l'absence de toute fortune. Pas une fois il n'avait manqué de le faire inscrire pour le voyage de vacances, préparé et dirigé par les soins de l'établissement. A la fin de son année de rhétorique, Paul connaissait une bonne partie de l'Europe ; mais il ignorait jusqu'au son d'une parole tendre. Il avait alors quinze ans.

Comme il fallait remplacer le toit du collège par un autre, le savant précoce fit choix, parmi toutes les écoles, de celle qui ouvre ses portes aux plus jeunes concurrents. Vers la fin de sa dix-septième année, il entrait au *Borda*, sans bien savoir pourquoi, car il eût éclaté de rire si quelqu'un lui eût parlé de sa vocation maritime.

Bientôt l'autre hémisphère du globe eut sa visite, et tout porte à croire que ce jeune homme véritablement beau, quoiqu'un peu

court de taille, entendit force paroles d'amour en toutes les langues — sauf dans la vraie. Mais il fut assez heureux (d'aucuns diront : assez à plaindre) pour ne pas s'y tromper. Il honorait toutes ces tendresses d'un mépris égal, sans y voir d'autres différences que la couleur des épidermes.

Puis, revenu au port, il retrouva les séductions nationales, sans éprouver de modification sérieuse dans son opinion sur le sexe. Seulement il reprochait à l'amour des blanches tout un côté de complication, de formalisme et de comédie inconnu dans ce qu'il appelait « le rayon de couleur ».

— Et puis, disait-il, quelle différence dans le prix des articles!

Tel était Paul de Neuvillars lorsqu'il fut désigné pour faire station à Rhodes, c'est-à-dire à vingt-six ans. Ce malheureux n'avait jamais entendu les mots : *Je vous aime*, dans la bouche d'une femme qu'il aurait osé saluer dans la rue, s'il l'avait rencontrée une heure après. Enfermé dans le cercle vicieux fatal aux jeunes hommes sans famille et sans fortune, il ignorait les vraies femmes parce qu'il n'allait pas dans le monde, et il n'allait pas dans le monde parce que rien ne l'y attirait.

Cela n'empêche qu'il croyait connaître les femmes jusqu'au tréfonds de leur nature, jusqu'à la mieux cachée de leurs fibres. Peu à peu, à force de les mépriser, il en était venu à les haïr sourdement, ce qui est un « état d'âme » assez fréquent chez les hommes de la fin du siècle. D'ailleurs les femmes nous le rendent bien ; mais, dans cette guerre sans victoires, l'avantage apparent n'est pas pour elles, car le roman et le théâtre, ces mâchicoulis d'où l'on verse la poix fondue et l'huile bouillante, sont aux mains de leurs ennemis et Dieu sait si elles sont épargnées ?

Pauvres femmes ! Elles n'avaient pas beau jeu devant Paul. Si la séduction leur manquait, il les biffait purement et simplement par un seul mot, de la liste des créatures dignes d'être tolérées en ce bas monde. Si elles étaient belles, ce jeune tyran leur faisait secrètement un crime de ne pas tomber dans ses bras à première vue. Que si quelque héroïne à la vertu chancelante lui faisait cet honneur, il en tirait occasion pour qualifier le sexe en bloc d'une épithète moins que galante. Il disait volontiers :

— Les balances de la justice, le glaive de la loi, les lauriers du mérite, la vertu des femmes...

autant de fausses antiquités du même musée!

De ce musée-là, comme on peut croire, ce n'est pas lui qu'il aurait fallu nommer conservateur.

II

Il y eut une grande joie parmi les Rhodiotes quand ils entendirent le salut des canons du *Prométhée*. Le cuirassé mouillait en rade, sous la tour ronde, massive, encore menaçante, du fort Saint-Elme, couronnée de ses glorieux créneaux, surmontée comme d'une aigrette menue par la tourelle blanche de son phare.

Pour bien comprendre l'importance relative de l'événement, il faudrait pouvoir se figurer l'existence ordinaire de cette petite cité, jadis si fameuse, dont la population chrétienne se réduit à quelques milliers d'habitants riches ou pauvres, cantonnés dans les faubourgs.

Nulle comparaison ne saurait peindre cette existence au lecteur français, qui pâlit d'épouvante au nom seul de certains chefs-lieux réputés pour leur tristesse, parce qu'on n'y trouve pas de théâtre, ou pour leur éloignement, parce que les journaux parisiens n'y sont distribués qu'après vingt heures de route.

Avez-vous habité, seulement pour quelques jours, une des îles disséminées le long de nos côtes, si près du continent que, du haut de ses falaises, votre œil pouvait distinguer parfois la maison d'un ami sur la terre ferme?

Quelques milles tout au plus vous séparaient du sol vivant, vibrant, animé par les pulsations régulières de l'existence. Même par un beau soleil, ce coin de terre avait la mélancolie de l'exil, la solitude glacée de la prison. Mais si la brume étendait son voile entre vous et « la terre », si les vagues empêchaient le canot de la poste de franchir l'étroit canal, vous éprouviez la sensation du marin perdu au milieu des flots sur son navire, condamné à se suffire à lui-même, privé de toute joie.

O mortel ingrat, ignorant votre bonheur! Que diriez-vous si l'arrêt du sort vous ordonnait d'habiter Rhodes? Cachée à l'écart, ainsi

qu'une princesse survivant à sa dynastie détrônée, l'île glorieuse pleure son esclavage et son délaissement dans une région trop peu connue, hors de cette grande route de l'Orient que sillonnent chaque jour tous les marins du monde. Le paquebot français qui la visitait naguère dédaigne aujourd'hui de s'y arrèter, dernière et fâcheuse marque d'oubli envers la plus noble filleule du royaume des lis. Une fois toutes les deux semaines, le vapeur autrichien y dépose de rares voyageurs et un sac de lettres.

Voilà tout ce qui rattache au reste du monde celle de qui le nom fut autrefois la terreur de l'Islam. De pauvres navires turcs, grecs, italiens, vulgaires et sombres commerçants, débarquent à peine sur le môle de son port leurs équipages déguenillés, et, la cargaison chargée en toute hâte, reprennent leur route vers les grandes cités où règnent l'activité et l'opulence.

Pour ses nouveaux maîtres eux-mêmes, Rhodes n'est qu'un objet d'indifférence ou de mépris, avec cette crainte qui s'attache aux murailles d'une prison. Le pacha qui voit sa faveur diminuer tremble dans son yali du Bosphore, en songeant que bientôt, peut-être, il

connaîtra cette suprême disgrâce : l'exil à Rhodes. La terre ferme, il est vrai, n'est qu'à huit lieues. Des hauteurs de l'île on aperçoit aisément les montagnes de l'Asie Mineure teintées de bleu foncé ou d'azur pâle, selon les heures de la journée. Mais ce rivage sans villes, sans séductions, sans promesses, n'a rien qui attire et qui console. Le plus grand nombre des Rhodiotes meurt sans l'avoir touché, sans avoir souhaité de le voir de plus près.

Ils ne souhaitent rien, d'ailleurs, ces heureux et ces sages, rien que de finir leurs jours dans ce paradis terrestre où le ciel a caché leur berceau, parmi les buissons de roses qui parfument jusqu'au nom de leur île bien-aimée. Que de fois, causant avec les belles jeunes filles, roses vivantes qui fleurissent dans leur grâce capiteuse à l'ombre des platanes séculaires ou des donjons en ruine, que de fois j'essayai vainement d'éveiller dans leur cœur le désir des triomphes qui attendraient leur beauté, au milieu de nos plaisirs et de nos fêtes !...

Telle était Ariane Marcopoli, la plus admirée, la plus aimée aussi des jeunes Rhodiotes, à l'époque où commence cette histoire. Mais

comment faire comprendre à des lecteurs habitués à nos héroïnes, — si compliquées, mais d'une complication si uniforme, — comment leur faire comprendre la séduisante originalité de cette étrange créature ? Comment leur expliquer cette Ève orientale, non pas tirée de la côte d'un seul homme, mais lentement composée, ainsi qu'une précieuse mosaïque, des instincts, des passions, des défauts, des grandeurs de tant de races qui se sont heurtées, égorgées, étreintes, sur cette terre de bataille et d'amour ?

Le nom de famille d'Ariane, étiquette ambiguë, grecque autant qu'italienne, fait deviner une partie seulement des alliances qui se sont croisées dans cette maison. Les Marcopoli de Rhodes, sujets du Sultan, revendiquaient la glorieuse estampille hellénique, tout en se montrant fiers de compter une branche parmi cette haute bourgeoisie vénitienne, dont l'antiquité vaut une noblesse. La mère d'Ariane, morte depuis dix ans, était Anglaise ; mais une aïeule, disparue plus récemment, lui avait infusé le sang généreux d'une vieille race française. Le père Marcopoli autrefois négociant, aujourd'hui riche propriétaire — dix mille livres de rente sont une fortune à Rhodes —

disait en parlant de sa fille qu'il adorait comme un être surnaturel :

— Son mari sera un habile homme s'il parvient à s'y reconnaître. Elle est Orientale par la loi et le tempérament, Grecque par la naissance, Italienne par les mouvements passionnés de son âme, Anglaise par l'éducation, Française par le cœur et les idées.

Il n'avait pas besoin d'ajouter qu'elle était la meilleure et la plus droite des créatures, car c'était une vérité connue dans l'île toute entière. A cette vérité s'en joignait une autre encore plus évidente : Ariane était d'une rare beauté. Mais la jeune descendante de Phidias et d'Apelles avait dans l'imagination le type idéal et n'était pas satisfaite d'elle-même, en quoi elle avait été aidée par sa grand'mère qui lui répétait dès la quinzième année :

— Mon enfant, on vous dira probablement que vous êtes belle, parce que vous êtes unique héritière. N'en croyez pas un mot. Vous êtes passable, rien de plus.

Ariane devait son éducation très forte et très large à cette vieille femme, austère pour son propre compte, charmante pour les autres. Ceux qui prétendent — non sans quelque apparence de vérité — que le bonheur n'est pas

de ce monde, auraient changé d'avis s'ils avaient pu voir ce qu'était l'existence de cette jeune fille entre son père et son aïeule.

Aussi elle n'eut même pas un regard pour les prétendants qui tournaient déjà leurs yeux vers cette fleur à peine éclose. A toutes les demandes, elle répondait invariablement :

— Qu'il me prouve qu'un bonheur humain peut dépasser pour moi le bonheur présent, et je serai sa femme.

C'était un discours bien long pour dire : Je n'aime personne ! Et pourtant elle inspirait de ces amours qui ne se guérissent pas. Un jeune homme, en ce temps-là, succombait lentement à un mal de langueur dont les médecins ne pouvaient découvrir la cause. Il savait bien, lui, que c'étaient les yeux vert pâle d'Ariane Marcopoli qui le faisaient mourir. Poète et musicien, portant le sceau divin de la mort et de la passion sur son visage éclairé de deux grands yeux noirs où brûlait la fièvre, il avait troublé, sans le vouloir, plus d'une riche héritière de l'aristocratique faubourg Néohori.

Hélas ! Ariane s'endormait, indifférente, au bruit de la guitare et de la voix qui chantait

cette mélodie, si souvent répétée depuis par les amoureux Rhodiotes :

> Comme j'ai souvent parlé de toi
> Aux vagues couronnées d'écume,
> Qui viennent se briser
> Sur mon rivage désert !...

Au matin, l'ingrate avait oublié les vers et la musique, et toujours sa jolie bouche disait *non*, si le jeune troubadour voulait obtenir mieux qu'une fleur jetée de la terrasse à demi voilée par les roses. Quand il est allé dormir pour toujours à l'ombre des grands cyprès, il a voulu garder sur sa poitrine le dernier présent tombé des doigts de celle qui n'avait pu l'aimer. A cette époque, elle ne connaissait l'amour que comme elle connaissait le malheur : pour l'avoir vu chez les autres.

De ces deux inconnus le premier qui la visita ne fut pas celui que son cœur attendait. Le plus grand des malheurs qui pouvaient la frapper fondit sur elle. Sa grand'mère mourut, et la moitié de la population chrétienne de l'île se pressa aux obsèques de cette femme de bien, qui laissait derrière elle comme un long sillon de bonnes œuvres. Un seul mot peut exprimer

ce que souffrit Ariane : elle fut tout près de mourir elle-même. Du moins, si elle ne mourut pas, chacun put voir qu'elle ne retrouverait de longtemps ni la force de sa santé, ni certains rayons éblouissants de son victorieux sourire.

Cependant la vie recommença pour elle, du moins dans sa forme extérieure, la vie étroite, monotone, mais très enviable, de ces insulaires qui ne cherchent jamais à dépasser le cercle de leur horizon bleu. Ses amies la virent reparaître dans ces réunions d'excellente intimité où la danse, la musique, des jeux de société séculaires, un bavardage d'oiseaux, quelques tasses de café turc, une becquée de confitures de roses, le tout assaisonné d'amours plus ou moins sérieux, tient la place de cette mise en scène compliquée et fatigante dont s'enorgueillisent nos fêtes civilisées.

Après les fêtes de Pâques ou de la Pentecôte, suivant le calendrier, Ariane et son père quittaient leur maison de ville pour la campagne de Trianda, située à une heure de distance, au fond d'une baie délicieuse. Cette résidence d'été, vaste et commode plutôt qu'élégante, ressemblait dès lors à un caravansérail toujours peuplé d'amis et de parents, jeunes ou vieux. Là,

tout servait de prétexte à des réunions continuelles, où l'on s'amusait comme on cherche vainement à s'amuser dans nos châteaux les plus à la mode. La cueillette des roses pour les confitures, la préparation des figues pour l'hiver, la récolte et le pressage des olives, la vendange, l'arrivée d'un cousin venant de Smyrne ou de l'Europe, la réception de quelque touriste recommandé, autant de motifs pour déployer cette belle hospitalité orientale qui ne s'épuise jamais, parce qu'elle donne seulement ce qu'elle peut donner, sans se préoccuper d'éblouir.

Telle est la vie que mènent à Rhodes ceux que l'on y considère comme les privilégiés et les opulents. Certes, il faut s'attendre à faire sourire en peignant cette *claram Rhodon* dédaignée par Horace, où l'on meurt encore d'un amour non partagé, où les jeunes gens vont chanter le soir sous les fenêtres des jeunes filles avec qui, deux heures plus tôt, ils ont joué au furet. Mais ces jeunes filles sont souvent d'une beauté remarquable, presque toujours d'un esprit agréablement malicieux, bonnes musiciennes, bien instruites, facilement *amusables*, pétries des jolis défauts qu'une fille d'Ève doit montrer sous peine de donner à croire qu'elle

cache certains vices. Que celui qui n'a jamais bâillé dans le grand monde parisien rie de ce monde en miniature — où l'on ignore l'ennui !

III

Le Commandant et les Officiers du Prométhée *prient M..... de leur faire l'honneur de passer la soirée à bord, le 15 février 188., au mouillage de Saint-Elme.*

On dansera.

Une soixantaine de cartes ainsi libellées avaient profondément agité la haute société rhodiote. Enfin on allait avoir un vrai bal! On allait valser aux accords d'un véritable orchestre, et non plus autour d'un piano fatigué. Au lieu du salon modeste d'une *kokona* quelconque, l'élégance, pour se déployer, allait

avoir le pont d'un immense navire. Les danseurs du lieu, excellents à coup sûr, mais toujours les mêmes, allaient trouver des rivaux... Et quels rivaux! Des marins français, les plus galants officiers du monde! Parmi eux, quelques admirateurs sans doute, peut-être un bon mari... Les épouseurs sont comptés, pesés, connus à Rhodes, comme les poires sur l'étroit espalier d'un jardinet de banlieue.

Dès huit heures du soir, les premiers invités se présentèrent à l'échelle ornée de ses tire-veilles en velours et de son tapis de gala. Cette « bordée » impatiente n'offrait rien de remarquable. Il faut même avouer qu'elle jeta quelque découragement dans l'âme des jeunes officiers qui s'avançaient, à tour de rôle, vers la coupée, afin d'offrir le bras aux dames et de les conduire aux banquettes préparées pour elles. Un de ces travailleurs de la mer croisa Neuvillars qui revenait à vide, et lui dit tout bas :

— C'est un beau spectacle! On croirait que nous faisons la chaîne des gargousses, pendant l'exercice du branle-bas de combat.

— Courage! répondit l'enseigne. Il paraît que nous entretenons « le prestige des vieux souvenirs français ». Le commandant l'affirmait au rapport. Quant à moi, j'ai envie de proposer

un changement de tour à l'heureux mortel qui vient de prendre le quart jusqu'à minuit. De la passerelle on ne peut voir le défilé de ces caricatures.

Mais bientôt les canots qui accostaient laissèrent distinguer une amélioration progressive dans « la qualité du fret ». Enfin, au coup de neuf heures, les vraies élégantes arrivèrent toutes à la fois, manœuvre habile, concertée d'avance, ayant pour but de rester en groupe, entre soi, et d'être placées au premier rang des danseuses.

— Ouf! voici la dernière palanquée! dit Neuvillars.

En même temps il se préparait à recevoir, pour « l'arrimer », une retardataire, sombre et peu intéressante dans sa toilette noire, qui gravissait l'échelle suivie d'un homme aux cheveux grisonnants. Il offrit son bras à la nouvelle venue, sans voir ses traits cachés sous une ample dentelle.

« L'air d'une vieille dévote allant faire ses oraisons », pensa-t-il.

Mais quand ils furent devant le commandant, pour le « salamalek » obligatoire, la dentelle fut rejetée en arrière d'un geste plein de grâce, et le vieux marin eut une expression de surprise et d'admiration non déguisée.

— Mademoiselle, dit-il en arrondissant le coude après un salut profond, j'use de mon droit de commandant pour vous enlever pendant une minute à M. de Neuvillars. Et j'use de mon droit de grand-père pour vous proclamer la plus belle de nos invitées.

A ces mots, Paul regarda « la vieille dévote », et, la suivant d'un long regard pendant qu'elle s'éloignait au bras du chef :

— Toujours ma chance! fit-il à demi-voix, en haussant les épaules. J'étais tombé sur une jolie personne, et Guérin me la souffle!

N'ayant rien de mieux à faire, il voulut tout au moins se renseigner sur la nouvelle venue. Précisément une chaise restait vide auprès d'une grosse dame empanachée, qui rougit de plaisir et de timidité en se voyant l'objet des attentions du bel enseigne. Au bout de quelques phrases, Paul avait mis l'entretien sur la jeune fille en noir que promenait le commandant. Or il se trouva que la grosse dame avait une fille mûrissante et peu demandee. On devine quels renseignements sortirent de sa bouche sur « la plus belle des invitées » : Neuvillars avait cité les paroles du commandant.

Ariane Marcopoli ! Une personne coquette, fantasque, originale, conduisant elle-même ses

poneys, gâtée par son imbécile de père, très abandonnée à elle-même depuis la mort de sa grand'mère qui avait emporté dans la tombe tout le bon sens de la maison.

— Elle a laissé une petite fille terriblement jolie, répéta Neuvillars, avec une indifférence à tout le reste qui, dans la circonstance, avait quelque chose de cruel.

— Oh! vous ne l'avez pas vue en plein jour. Mais, jolie ou non, elle sait tourner la tête aux hommes. L'un de ses amoureux est au cimetière depuis deux ans, et tout le monde sait de quoi il est mort.

— Empoisonné? demanda Paul en baissant la voix avec un sérieux imperturbable.

— Non, répondit la charitable Rhodiote sans comprendre. Mais on a refusé ce pauvre sot après l'avoir affolé de toutes les manières. Sans doute, il nous faut un prince. Mais, monsieur, ne croyez pas que toutes nos jeunes filles ressemblent à cette demoiselle.

— Oh! madame, je le vois bien! fit Neuvillars en cédant sa place, après un regard significatif, à une danseuse fort essoufflée qui revenait sous l'aile maternelle.

Déjà il s'éloignait. On devine qu'il ne songeait plus qu'à retrouver Ariane, mais elle

avait disparu. Vainement il la chercha, d'abord au milieu de la mêlée d'un quadrille, puis au buffet, prématurément assiégé. Enfin il l'aperçut, dissimulée, autant que le permettait le ruissellement de la lumière électrique, dans une sorte de niche toute brillante d'acier, dont la masse sombre de l'énorme canon d'arrière formait le toit. Elle était seule ; mais on voyait à son air que cette solitude lui pesait peu. Adossée à l'affût plutôt qu'assise, ses mains fines, gantées de noir, croisées sur un genou, elle avançait la tête pour contempler le coup d'œil du bal, pose gracieuse qui dégageait son col onduleux des plis d'une robe de soie légère à peine ouverte.

Tandis qu'elle était ainsi absorbée, une voix dit, presque à son oreille :

— Si j'étais poète, quel beau sujet pour une ode : la Force et la Beauté ! Un canon Krupp de cent tonnes et... Ariane Marcopoli !

Elle tourna un peu la tête, aperçut Neuvillars et parut contrariée plus qu'intimidée, imperceptiblement dédaigneuse. Un mouvement nerveux souleva plusieurs fois ses sourcils bruns, dont la ligne exquise et singulière était moins pareille à la courbure d'un arc qu'à l'inflexion sobrement contournée d'une de ces palmes que

l'on voit dans les tableaux, portés par les jeunes saintes.

Comme elle ne répondait pas, l'enseigne abandonna le sujet poétique et dit d'un air de protection tant soit peu familier :

— Vous vous ennuyez déjà ? Aussi pourquoi vous blottir dans cet affût qui vous cache à vos danseurs ?

Cette fois elle répondit, avec une simplicité quelque peu hautaine :

— Je ne m'ennuie jamais seule. Quant à mes danseurs, ils savent tous qu'ils ne doivent pas m'inviter ce soir.

— Faut-il comprendre que vous faites aux officiers du *Prométhée* la grâce de vous réserver pour eux ?

— Ce ne serait que juste. Mais je me réserve pour moi-même, ou plutôt pour mon deuil.

— Vous aimiez beaucoup votre grand'mère ? demanda Neuvillars, pour la surprendre en se montrant si bien informé.

Il croyait avoir affaire à nos professeurs d'analyse en jupons, qui s'occupent fort peu de savoir ce qu'on leur demande, beaucoup de pénétrer ce qu'a en vue l'interlocuteur, ce qu'il connait, ce qu'il ignore, ce qu'il veut, d'où il vient, où il va. Mais, à Rhodes,

on n'y met pas tant de profondeur et de malice. Les traits d'Ariane s'adoucirent extrêmement, lorsqu'elle entendit prononcer le nom de sa grand'mère.

— Il ne faut pas dire que je l'*aimais* ; je l'aime encore, répondit-elle ; je ne puis croire qu'elle m'a quittée depuis deux ans. Mon père m'a ordonné de sortir ce soir... Mais j'ai beaucoup plus envie de pleurer que de danser. J'étouffe sous une angoisse douloureuse, comme si je faisais quelque chose de mal. Connaissez-vous le *mati* ?

— Non, répondit Paul en ouvrant de grands yeux.

— C'est ce que vous nommez en France le mauvais œil. Il est sur ma personne ce soir, je le sens. Tout à l'heure, à la maison, je ferai brûler l'olivier bénit pour en respirer la fumée.

— Je vous le conseille, répondit le jeune officier en réprimant un sourire. Mais je crois qu'un tour de valse pourrait déjà contrarier le *mati*, sinon le chasser tout à fait.

— Oh ! non, soupira-t-elle en remuant la tête d'un air convaincu. Et pourtant quelle fête superbe ! Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau.

A vrai dire, le coup d'œil était de ceux qu'on

n'oublie pas. Une tente énorme couvrait une partie du pont du *Prométhée*, entièrement dégarni, de l'énorme pièce d'arrière au réduit central, de tout ce qui pouvait gêner la danse. Des trophées militaires, disposés avec l'adresse connue des matelots, servaient de lustres, éclairés d'une profusion de lampes qui versaient la lumière électrique avec une prodigalité folle. Malheur aux laides, et à celles qui n'étaient plus jeunes ! Mais le sévère Neuvillars lui-même était obligé de convenir qu'aucun éclairage ne pouvait mettre en faute la beauté d'Ariane.

Une longue table, chargée de boissons fraîches et de mets solides, marquait l'extrémité arrière de ce hall improvisé. En face, une tribune adossée au réduit central supportait les musiciens du bord, artistes peu raffinés, mais capables, au dire de l'équipage, « de souffler plus dur et plus longtemps que les terriens de la grande Opéra de Paris tous ensemble ».

Sur ce point, les décorateurs avaient déployé leur effort principal. Une abondante frondaison, dérobée aux palmiers qui croissent à Rhodes en abondance, dissimulait l'orchestre et reposait les yeux fatigués par le scintillement de

l'acier et du cuivre qui brillaient de toute part. Au centre de cette verdure, sous l'étamine endormie des pavillons, le buste en plâtre d'un homme barbu contemplait, de l'air ennuyé d'un maître de maison qui voudrait aller au lit, cette fête française donnée à cinq cents lieues de la France. Autour du buste, les électriciens du *Prométhée* avaient serti une auréole formée de lampes tricolores. Ce coin, laid d'une laideur artificielle d'ailleurs inévitable, était le seul côté de l'arrangement et de la décoration qui pût prêter à la critique. Neuvillars le fit remarquer à mademoiselle Marcopoli.

— C'est vrai, dit-elle. Mais alors pourquoi le voyez-vous? Nous sommes entourés de tant de belles choses — non pas seulement ici, mais dans toute la vie — qu'il est facile de tourner les yeux vers ce qui est beau et ce qui est bon, en évitant de regarder le reste.

— Vous trouvez que la vie est une belle et bonne chose?

— Oui. Cependant je porte un deuil éternel sur mes épaules et dans mon cœur. Mais je remercie Dieu qui m'a donné et me laisse encore tant de joies en ce monde. Et puis, j'aime tant mon pays! Tous les voyageurs déclarent que c'est un paradis terrestre.

— Oh ! un paradis terrestre !... Il paraît qu'on meurt d'amour dans votre île. Ceci n'a rien de très édénique.

La phrase était plutôt rude, s'adressant à celle qui l'entendait. A cette époque Neuvillars était un vrai fils de sa génération, qui se pique de dire aux femmes leurs vérités. Sans perdre contenance, Ariane répondit :

— Voulez-vous dire par là qu'on est incapable de mourir d'amour en France ?

— Absolument incapable, mademoiselle ; ne vous faites pas d'illusions sur notre compte.

— Vraiment ! Est-ce donc que l'amour vous est une chose inconnue ? Ou bien ne trouve-t-on personne, chez vous, qui soit digne d'inspirer l'amour dont on meurt... ou de le ressentir, ce qui est mille fois plus estimable ?

— Grand merci ! protesta Neuvillars en riant très haut. J'espère bien ne jamais me faire estimer de la façon que vous dites. Vertu de moi ! J'aimerais mieux peupler de mes victimes tout un cimetière.

En ce moment, Ariane qui n'avait pas quitté des yeux son interlocuteur se leva d'un air lassé. Croyant qu'elle voulait faire le tour du bal, Neuvillars offrit son bras, qui fut accepté après une hésitation inaperçue. Évitant les

couples que la valse entraînait dans son tourbillonnement fougueux, les deux promeneurs s'avançaient d'une marche lente. Ariane paraissait ignorer qu'elle se trouvait au milieu d'une fête, que bien des regards d'admiration la suivaient sans pouvoir se détacher d'elle. Sa poitrine semblait gênée d'une sorte d'oppression ; ses beaux sourcils battaient l'air comme les grandes ailes brunes d'une hirondelle qui hésite à prendre son vol. Tout à coup elle dit à son compagnon qui commençait à l'observer curieusement :

— Cette musique et cette lumière sont fatigantes. Je me trouve ridicule au milieu de cette joie. Comme j'ai mal fait d'obéir à mon père !

— Ah ! mademoiselle : si le commandant vous entendait ! Lui que je vois là-bas si fier de son illumination et de son orchestre !... Eh bien, alors, venez ! Je vais vous montrer quelque chose de mieux que nos lampes électriques.

Déjà il l'entraînait, sans qu'elle essayât de résister, vers l'escalier qui conduisait à la dunette centrale. Arrivés à la dernière marche, ils purent se croire sur le terre-plein d'une forteresse étroite mais formidablement armée. Autour d'eux, au-dessus de leurs têtes. à leurs

pieds, se heurtaient des constrastes de lumière et d'ombre avec une violence inouïe. Tout ce qu'atteignaient les rayons d'une lune éblouissante, apparaissait comme poudré d'une couche palpable de fluide lumineux. Les teintes véritables étaient noyées dans un ruissellement laiteux, uniforme. L'œil confondait l'éclat jaune des cuivres avec le scintillement pâle des aciers, la peinture grise des blindages avec l'enduit chamois des cheminées grosses comme des tours, qui plongeaient dans une ombre épaisse tout un côté du bastion flottant.

Ariane avait alors au-dessous d'elle le carré long formé par la tente qui laissait passer confusément la lumière très chaude du bal, les notes bruyantes des instruments, les voix des danseurs et même les parfums répandu par les robes des jeunes femmes. Rien ne se perdait dans cette nuit calme comme l'atmosphère d'un boudoir. Mais, à côté du simple et grandiose triomphe de la nature, cet effort laborieux du plaisir humain semblait ridicule et impuissant.

— Nous ne sommes pas encore assez loin de ceux qui s'amusent, dit mademoiselle Marcopoli à son compagnon.

Alors ils gagnèrent la partie antérieure de la

dunette centrale, d'où ils dominaient l'avant du navire. Là, par un contraste saisissant, tout était immobile et sombre. Là des centaines d'hommes se reposaient des fatigues du travail ou veillaient silencieux, sous le respect de la discipline. Seul, un matelot armé se promenait le long de la balustrade, sans que l'on entendît le bruit de ses pas étouffé par une natte de jonc. Et, sur la passerelle du quart, sommet aérien de cette acropole, on distinguait la silhouette immobile et la casquette blanche de ce même officier que Neuvillars avait proclamé heureux, parce qu'il était délivré par son service des ennuis du bal. Peut-être, en ce moment, le jeune enseigne portait-il un peu moins d'envie à son camarade.

Mademoiselle Marcopoli semblait perdue dans l'extase de cette nuit radieuse. Elle était adossée à la balustrade, en une pose qui faisait valoir la souple harmonie de sa taille. Sa main droite reposait, dégantée, sur l'acajou, et prenait, à la clarté de l'astre nocturne, la blancheur d'un marbre nouvellement ciselé. Tantôt ses yeux pâles, mystérieux, incomparablement purs, semblaient interroger les étoiles comme des sœurs bien-aimées ; tantôt ils paraissaient leur répondre. On pensait en

les voyant à ces mignonnes dagues orientales qui semblent d'inoffensifs bijoux dans leur fourreau serti de turquoises, mais dont l'acier brillant peut menacer tout à coup dans une main fine et nerveuse.

Parmi les ondes argentées de cette lumière, la beauté d'Ariane trouvait son cadre le mieux choisi. Sa robe noire, presque entièrement fermée, laissait voir la naissance d'un cou délié comme celui d'une statue antique. La bouche un peu grande, aux lèvres souvent frémissantes, était plutôt une bouche de Muse qu'une bouche d'amoureuse. La tête se distinguait par une rare petitesse. Le front, à demi caché sous l'envahissement des boucles brunes, rayonnait d'intelligence et proclamait l'absolu pouvoir de l'âme sur toute la personne. Vue comme elle était alors, cette jeune Grecque eût fait tomber à genoux un poète. Mais Paul de Neuvillars était un simple artiste moderne, dont les sens pouvaient frémir et le cerveau vibrer, sans que le cœur fût convié à la fête. Il trouvait Ariane assez en dehors de l'ordinaire pour l'étudier ; il l'eût trouvée assez belle pour la peindre ; il ne la trouvait point assez terrestre et assez femme pour la désirer. Cependant il la dévorait des yeux.

Soit qu'elle éprouvât une gêne à cette ardente curiosité, soit qu'elle craignît la fraîcheur de la brise nocturne, elle retira l'écharpe de gaze blanche qui flottait autour de sa taille et s'en fit, d'un seul mouvement rapide, un voile pareil au yachmak des musulmanes. Comme par enchantement, la belle chrétienne devint tout à coup une odalisque échappée de ses grilles d'or, pour venir rêver dans la nuit amoureuse aux côtés d'un jeune guerrier franc. Dans une seule minute, l'ineffable et voluptueux attrait de ce voile, qui est une des plus troublantes séductions de l'Orient, fit une autre femme de cette étrange créature. Neuvillars se sentit réveillé ainsi que par un choc et, touchant en quelque sorte sa voisine du regard de ses yeux ardents, il lui dit :

— Mademoiselle, vous venez de m'ouvrir l'Orient. Maintenant que je vous ai vue, tout un monde inconnu de séductions enivrantes se déroule à mes yeux. Si le globe était de deux siècles moins vieux, si ce croiseur était un corsaire, et si j'en étais le capitan, savez-vous ce que je ferais?

Paul avait parlé fort tranquillement, bien qu'avec un trouble imperceptible dans la voix. Sans défiance, Ariane répondit :

— Non. Que feriez-vous donc?

— Je vous emporterais bien loin, sur une terre déserte. Et vous seriez mon esclave. Et vous verriez qu'il est plusieurs façons de mourir d'amour.

Prodigieusement étonnée, elle regarda le jeune marin dont le visage, transformé par une ardeur soudaine, avait pris une beauté dure, volontaire, farouche qui aurait pu convenir, en effet, à l'un des héros de Byron. La pure enfant ne vit que le rayonnement vainqueur de ces yeux dardés sur elle, sans comprendre de quelle flamme elle venait de sentir la chaleur. Nul homme, jusqu'à ce jour, ne l'avait ainsi regardée... Le matelot de garde, en revenant sur ses pas, les frôla presque de l'acier brillant de sa baïonnette. O sentinelle aveugle! Pourquoi n'avez-vous pas crié : *Qui vive?* à l'ennemi qui vient de surprendre ce cœur mal défendu?...

Rassurée par la présence d'un témoin, Ariane ne perdit pas contenance. Les paroles qu'elle venait d'entendre étaient sans doute la galanterie banale qu'un Français croit obligatoire, dit-on, quand il cause avec une jeune femme. Elle se força pour rire, bien qu'elle n'en eût pas grande envie, ce qui lui donna tout l'air d'une coquette consommée, et ne fut pas entiè-

rement du goût de son compagnon. Elle acheva de le refroidir en lui disant :

— Hélas ! monsieur, il vous faut en rabattre. Vous poussez la poésie trop loin. Parce que vous voyez en face de vous les aiguilles blanches des minarets, parce que j'ai mis sur ma tête une contrefaçon de yachmak, ce qui est une de mes manies, voilà que vous croyez être en bonne fortune avec une Suléimé ou une Fatmah quelconque. Détrompez-vous ; j'ai reçu le baptême ; je vais à l'église grecque le dimanche, et même plus souvent ; je sors toute seule dans la rue, et, quand je fais une visite dans quelque harem, je n'ai pas la moindre envie d'y rester, même pour devenir la femme d'un pacha. Quant aux corsaires, j'en ai vu conduire en prison l'année dernière. Mon Dieu ! qu'ils étaient sales !

Neuvillars, comme il arrive aux hommes en pareil cas, sentait le dépit le gagner parce qu'il avait été seul à perdre le sang-froid. Ne voulant pas rester sur la leçon qu'il venait de recevoir, il dit à son tour :

— Franchise pour franchise, mademoiselle, détrompez-vous également. Je ne suis pas corsaire et n'ai jamais enlevé personne. Cela doit être fort ennuyeux, les premiers jours passés.

Pas corsaire; pas poète non plus, et pour la même raison. Il en coûte trop cher, aujourd'hui, de nourrir une captive ou de publier un volume de vers. Donc je ne mérite ni votre effroi, ni votre admiration. Je suis un simple enseigne de vaisseau que son métier n'amuse guère et qui barbouille par-ci par-là une toile, à ses heures. Je pensais en vous voyant que vous feriez un modèle exquis.

— Vous peignez? reprit Ariane avec un peu de tristesse dans la voix.

En même temps, elle laissait retomber mélancoliquement son écharpe sur ses épaules. Un modèle exquis! De là cette ardente curiosité qu'elle venait de lire dans les yeux de son compagnon, qu'elle n'y voyait plus, hélas!

— Mademoiselle, continua Neuvillars, si vous hésitiez à me croire artiste, je vous indiquerais, comme référence, mon dossier à la Marine. Vous y liriez ces mots de la main du grand chef qui vous versait tout à l'heure un verre d'orangeade: « *s'adonne passionnément à la peinture, non sans nuire parfois au service, qu'il aime peu d'ailleurs.* » Toutefois, la vérité m'oblige à vous dire que les peintres à qui j'ai montré mes œuvres n'ont eu qu'une voix... pour me conseiller de rester marin.

— Vous avez une modestie décourageante, monsieur, dit Ariane qui semblait en effet découragée. On croirait que vous n'aimez rien dans la vie. N'est-ce pas là ce qu'on nomme le pessimisme ?

Et, sans attendre la réponse, comme saisie du besoin d'aimer et de dire qu'elle aimait, Ariane jeta de la main un baiser passionné à la vieille cité endormie qui paraissait, dans ce bain de lumière, une ville toute neuve en marbre blanc.

— Oh ! mon cher pays ! s'écria-t-elle d'une voix contenue.

Ces mots furent le signal du départ. Mademoiselle Marcopoli regagna la grande salle et rejoignit son père, petit homme sec, aux yeux noirs et brillants, à la moustache grise coupée en brosse, qui paraissait infiniment heureux de sa soirée. Toujours en mouvement comme un écureuil, hospitalier comme un Grec, et même comme un Grec d'autrefois, il avait eu le temps de répandre sur chacun des officiers du *Prométhée* les invitations les plus diverses. Neuvillars n'échappa point à la loi commune et, tout en jetant un dernier regard du côté d'Ariane qui semblait pressée de partir, il balbutia un remerciement et prit un congé assez froid.

Laissant le bal se terminer sans lui, le jeune enseigne se retira dans sa cabine et quitta son uniforme de soirée pour la tenue plus sévère d'officier de quart. Il avait une heure pour dormir et dormit en effet, jusqu'au moment où son matelot vint l'avertir qu'il fallait se rendre à son poste.

Depuis longtemps Ariane était rentrée dans la maison qu'elle habitait avec son père au faubourg Néohori. Enveloppée d'un ample peignoir de laine blanche, elle avait subi, d'après les rites superstitieux des vieilles matrones rhodiotes, les fumigations sacrées par lesquelles sa nourrice avait coutume de chasser le *mati*, lorsque la jeune *kokona* en éprouvait l'obsession. Mais, ce soir-là, toutes les formules devaient être vaines pour écarter l'opiniâtre démon qui venait, pour la première fois, de voltiger autour du front d'Ariane. Tout ce qu'elle avait entendu d'amer et de désillusionnant avait glissé, sans le refroidir, sur son cœur vibrant de jeunesse et d'enthousiasme. C'est votre suprême honneur et votre fatale destinée, tendres créatures, d'être blessées plus facilement dans l'éternel combat!

IV

Le bal du *Prométhée* avait rompu la glace entre les officiers du navire de guerre et la société de Rhodes. Les conversations du carré devenaient moins monotones. A cette heure, on ne parlait plus que danse, musique, parties de campagne, promenades au Mandraki. Les pianistes et les chanteurs se disputaient le clavier pour se mettre une valse dans les doigts ou, dans le gosier, la partie de ténor d'un duo. Les photographes amateurs faisaient queue devant la porte du laboratoire du bord. Tout le monde redoublait d'élégance; les chevelures ondulaient plus régulières : les barbes ruisselaient plus

soyeuses. « Papa Guérin », un jour qu'il était de bonne humeur avait dit :

— Messieurs, le neuvième flacon d'héliotrope blanc est entré sur le bateau ce matin. Nous ne sommes plus un croiseur, nous sommes une parfumerie. Pour l'amour du ciel, ménagez mes nerfs olfactifs, et contentez-vous de faire perdre la tête à ces dames.

Neuvillars passait les repas à hausser les épaules, en écoutant vanter tour à tour les maisons qui s'ouvraient à la bande joyeuse. On aurait pu noter qu'il les haussait plus que de coutume si l'on venait à faire l'éloge des Marcopoli et de leur hospitalité. Mais, pour peu qu'on mît l'entretien sur Ariane elle-même, sur son étrange séduction, sur sa beauté, on le voyait sourire comme un membre de l'Institut qui entendrait discuter le Parthénon dans un dîner de notaires.

Ce qu'il aurait voulu entendre, mais ce qu'il espérait en vain, c'était cette simple phrase :

— Mademoiselle Marcopoli se plaint de ne vous voir jamais.

Il se doutait peu qu'Ariane, de son côté, donnait à la conversation mille détours savants pour amener un certain nom sur le tapis. Mais quand ce nom, par hasard, était prononcé

en courant, c'était toujours entre deux parenthèses qui le rangeaient dans la catégorie des non-valeurs mondaines.

— Oh ! Neuvillars, c'est un misanthrope ! Il ne va nulle part !

La jeune fille ne répondait rien, et l'on parlait d'autre chose. Tous deux mouraient d'envie de se voir, l'un par une sorte d'irritation dans la curiosité, l'autre... par cette simple raison que son cœur n'était plus à elle. Paul restait dans ses retranchements, parce qu'il voulait garder sa réputation de philosophe planant au-dessus des niaiseries de son sexe. Ariane attendait parce que la destinée de la femme est d'attendre, sous peine de déchoir.

Cependant Neuvillars s'était mis à peindre avec rage. On ne voyait que lui, son pliant et son chevalet, dans tous les coins d'une ville qui pourrait occuper, à vrai dire, les pinceaux de douze peintres pendant une année entière. Souvent des camarades passaient près de lui, escortant quelques jeunes femmes dont les regards semblaient s'intéresser à l'artiste plus encore qu'à sa toile, car le jeune enseigne avait déjà cette réputation de beau ténébreux qui force la curiosité. Mais pas une fois ses yeux, tournés à la dérobée vers les promeneurs et les

promeneuses, n'avaient rencontré le visage qu'ils souhaitaient de voir. Ariane était de celles qui ne sortent guère, parce qu'on les visite beaucoup.

A la fin, elle prit son parti d'aller à la découverte. Un jour que l'enseigne brossait son uniforme pour rejoindre ses camarades à la table du carré, il aperçut par le hublot de sa chambre, une barque tout près d'accoster et, dans cette barque, monsieur et mademoiselle Marcopoli. C'était le cas de ne pas se laisser voir à des gens qu'il privait de l'honneur de ses visites. Cependant, lorsque Ariane mit le pied sur le pont, la première personne qu'elle vit devant elle fut Paul de Neuvillars, qui la saluait d'un air cérémonieux. Sans paraître surprise, encore moins joyeuse, elle demanda d'un ton froidement poli, comme elle eût fait en parlant à un officier quelconque :

— Oserais-je vous prier, monsieur, de faire savoir au commandant que M. Marcopoli et sa fille sont à bord pour lui rendre sa visite ?

— Le commandant est à terre, mademoiselle, répondit Neuvillars plus froidement encore.

— Ah ! si nous avions su !... dit la jeune fille en se tournant vers son père, avec toutes les marques d'une vive contrariété.

Neuvillars, qui s'était fort déridé à l'aspect

d'Ariane, se remit en boule comme un hérisson dès qu'il vit le peu de cas qu'on faisait de lui. Mais comment deviner que l'impertinent : *Si nous avions su!* n'était qu'un joli mensonge? Faut-il avouer que mademoiselle Marcopoli *savait?* Elle savait que « papa Guérin » devait dîner ce soir-là chez son ami Bédarride, le consul de France. Elle n'ignorait pas que Neuvillars était retenu à bord par son service...

« Croire une femme! a dit Byron. Autant vaut croire une épitaphe. » Mais aussi pourquoi nos mœurs ont-elles défendu qu'une jeune fille bien élevée puisse dire à son père :

— Allons savoir pourquoi ce jeune homme ne vient pas chez nous?

Cependant le second du *Prométhée*, averti par les soins de son subordonné, accourait pour faire les honneurs du bord au lieu et place du chef. Marcopoli s'en empara, laissant sa fille et l'enseigne causer ensemble et se fatiguer l'esprit à éviter, l'un ce qui pouvait ressembler à une amende honorable, l'autre ce qui pouvait paraître une avance. Néanmoins Ariane crut qu'elle pouvait, sans abdiquer la dignité, offrir ses félicitations à son interlocuteur qui, deux jours avant, s'était jeté à l'eau pour tirer d'embarras un enfant tombé d'une barque.

— Mais, mademoiselle, dit Neuvillars avec ce sourire énigmatique qu'il avait à l'occasion, nous sommes tous de même. A l'École on nous fait, parmi beaucoup d'autres, un cours de dévouement à nos semblables. J'étais un des plus forts.

— Vraiment? reprit-elle avec un sourire dont l'ironie était moins déguisée. Je croyais que « vos semblables » vous intéressent fort peu. Mais que faut-il pour que vous pratiquiez votre talent? Que l'on se noie?

— Pas du tout. Si vous aviez besoin de moi sur la terre ferme, vous verriez.

— Oh! monsieur. Vous prétendiez un certain soir que vous n'êtes point banal!

— Je vous l'ai prouvé, il me semble. Ce soir-là je n'ai fait attention qu'à une seule femme.

Ces simples mots suffirent à mettre dans les yeux d'Ariane un éclat mouillé qui la rendit très séduisante. En une seconde, Neuvillars fut de nouveau sous le charme et, d'une voix qui n'était plus la même, il continua :

— J'ai peu d'amis, j'en conviens, même parmi mes camarades. Me ferez-vous un crime d'avouer que votre sexe m'a toujours inspiré... un peu de défiance?

Non, en vérité, ceci n'était point un crime aux yeux de mademoiselle Marcopoli.

— Tant pis pour notre sexe! dit-elle. Mais vous ne devez pas le connaître beaucoup, si l'on en juge par vos habitudes depuis que vous êtes à Rhodes.

Sans s'apercevoir qu'on l'entraînait hors de ses lignes, Paul répondit :

— Allez! je laisse à d'autres la banalité et la politesse mondaines. Mais je me réserve l'attachement sincère, le dévouement solide, profond. Cela ne vaut-il pas mieux?

— Je n'en sais rien, fit la jeune fille dont le visage devint triste. Qu'importe à l'humanité le trésor enfermé dans la cachette d'un avare?

— Voilà une bien grande moquerie, couronnée par une épithète odieuse. Comme vous êtes dure pour moi!

— Pardon! dit Ariane avec une humilité convaincue : elle se voyait déjà coupable d'une noire injustice envers ce héros d'abnégation.

Il y eut un moment de silence. Neuvillars, qui s'était un peu grisé de ses propre paroles, conclut enfin :

— Si jamais vous avez besoin d'un ami très dévoué, moins agréable que les autres, mais, je le répète, sérieusement dévoué, faites-moi

signe. Et alors, si je vous laisse attendre, vous aurez le droit de me honnir.

— Bon ! dit Ariane moitié plaisante moitié triste. Espérons que l'occasion de vous appeler à mon secours se présentera avant nos cheveux blancs. Jusque-là vous serez invisible, évidemment.

Quand l'embarcation qui les emportait fut à cent mètres du cuirassé, le vieux Marcopoli dit à sa fille :

— Vous êtes toutes les mêmes ! Depuis quinze jours tu déblatères contre ce jeune homme parce qu'il n'est pas poli pour nous. Et tu viens de passer une demi-heure à lui faire des grâces !

— Je ne lui ai pas fait de grâces, dit Ariane. Je ne l'ai même pas invité à venir chez nous.

— Non ? goguenarda le bonhomme en haussant les épaules. Tu ne lui as pas offert de l'envoyer prendre dans ton caïque ? Je te loue de savoir garder ta dignité. Est-ce demain seulement ou déjà ce soir, que nous verrons apparaître ce réfractaire ?

Probablement, en effet, Paul de Neuvillars fût allé chez les Marcopoli le soir même, si le service du bord ne l'en eût empêché. Mais, le lendemain, il n'était plus aussi fraîchement

imprégné du sourire d'Ariane, de son regard, de sa voix. A coup sûr il ne pouvait méconnaître sa beauté. Mais il se disait, lui aussi :

« Qu'importe le trésor, s'il ne m'est pas accessible ? »

Ce misanthrope n'allait pas, dans sa misanthropie, jusqu'à l'inexpugnable austérité. Pendant six semaines passées au mouillage de Rhodes, il n'était pas sans avoir trouvé son idéal parmi les belles filles toujours prêtes à quitter, pour une promenade *extra muros*, leur tambour à dentelle ou leur fabrique de soie. Malgré son charme et son esprit, Ariane était incapable, on le comprend, de lutter avec ces folles quand il s'agissait de faire passer gaiement les heures d'un jeune marin, pour qui le sentiment était lettre morte. C'est pourquoi, au lendemain de la seconde entrevue avec cette jeune fille, le cerveau de Paul était quelque peu en fermentation, mais rien de plus. Cette étrange personne, l'une des premières femmes dignes de ce nom qu'il eût considérées à bonne distance, piquait sa curiosité et froissait son amour-propre. Elle ne disait rien à son cœur, par la bonne raison que ce cœur était mort avant d'avoir vécu, sauf à ressusciter quelque jour. Quant à son être matériel, celui-là vivait

fort bien, nul n'en doute; mais il était pressé de vivre et n'entendait pas se mettre au régime par trop léger des ballades et des guitares.

Bientôt l'impression dominante fut une sorte de rancune. Pourquoi cette légèreté moqueuse dans les dernières paroles de mademoiselle Marcopoli ?

« Quand mes cheveux blanchiront, pensa le jeune homme, il y aura beau temps que j'aurai oublié le nom d'Ariane, sauf l'Ariane de Thésée. »

Dans ces dispositions d'esprit dédaigneuses, Paul continua son existence quelque peu oisive de marin en station, avec cette circonstance aggravante qu'il était seul, parmi ses camarades, à connaître l'ennui dans ce qu'il a de plus mortel; car il assistait de loin à l'amusement des autres.

Sur ces entrefaites, une ligne d'écriture inconnue vint tout à coup lui rappeler sa dernière entrevue avec mademoiselle Marcopoli. *J'ai besoin de vous*, disait le billet, sans autre explication et sans signature. Mais, loin d'avoir oublié la jeune fille, Neuvillars se souvenait si bien des moindres mots de leur conversation, qu'il ne chercha pas un instant l'auteur de cette prose laconique. Il n'hésita pas davantage à

répondre à l'appel et, plus intrigué qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même, il prit ses mesures pour se présenter aussitôt chez les Marcopoli.

J'ai besoin de vous! La phrase devait-elle se prendre au sérieux? Quelle apparence que mademoiselle Marcopoli eût besoin de Paul? Sans doute il n'était question que d'un joli marivaudage. Il faut rendre au jeune homme cette justice qu'il n'attendait rien de plus. Ariane, dans son opinion, et d'après une classification qu'il avait lue quelque part, était *une cérébrale*, c'est-à-dire un tempérament incomplet. Pour lui, comme pour beaucoup d'hommes de son âge et de son éducation, l'autre sexe était partagé en deux catégories : celles qui vibrent dans leur cerveau; celles dont les vibrations se produisent à l'octave inférieure. Il avait reconnu qu'il en coûte une peine plus ou moins considérable pour modifier le premier de ces états pathologiques, vulgairement appelé vertu. Mais, selon lui, cette peine était rarement payée. Aussi comptait-il bien ménager sa peine et s'en tenir au marivaudage. La vie est courte!

V

Au nord-ouest de la vieille Rhodes encore enserrée dans ses fortifications, comme le squelette d'un guerrier mort dans sa cuirasse, le faubourg Néohori paraît un nid joyeux dans un buisson de roses poussé près d'une tombe. Là s'est réfugiée, avec ce qu'elle peut avoir d'élégance et d'animation, la fleur de la colonie européenne, pacifique et peu nombreuse armée qui semble faire à son tour le siège de la cité musulmane. De fait, c'est moins un faubourg qu'une ville rivale, presque neuve, dont chaque maison, bâtie selon les habitudes occidentales, est entourée d'un frais jardin. Parmi ces rési-

dences, l'une des plus vastes et des plus commodes était, à l'époque toute récente de cette histoire, la maison des Marcopoli, construite un peu à l'écart sur les dernières pentes de la longue colline Saint-Étienne qui, en cet endroit, vient mourir dans la mer. Bien souvent, du pont du *Prométhée*, les jeunes officiers s'étaient désigné l'un à l'autre, parfois avec un léger soupir, la demeure d'Ariane.

Aussi, après avoir quitté son embarcation à l'un des escaliers du Mandraki, Paul n'eut besoin de questionner personne pour atteindre ce lieu visible de presque tous les points de l'horizon.

Pour comble de facilité, la première personne qu'il aperçut en ouvrant la barrière fut Ariane elle-même, qui lui faisait des signaux de la porte extérieure de la maison...

— Je guettais votre arrivée, lui dit-elle, car je craignais un conflit prolongé entre le grec de nos servantes et le français d'un visiteur qu'elles ne connaissent pas encore.

— Vous m'attendiez? Merci, mademoiselle! Vous avez compris que mes protestations de dévouement ne sont point paroles en l'air.

— Dieu me garde d'en douter. Mais j'avais quelque chose de plus sûr, ajouta-t-elle avec

un sourire malicieux. *Je savais* que vous n'étiez pas loin.

— Vous le saviez? Déjà la seconde vue magnétique de la sympathie!

— Peut-être, fit-elle en riant un peu plus. Peut-être aussi la lunette de mon père qui est excellente. Venez là-haut. Vous pourrez compter les sabords du *Prométhée*.

En effet, du grand salon situé au premier étage, on découvrait admirablement la ville dans toute son étendue, les deux ports et la rade. La fameuse lunette fut mise dans les mains de Paul. Véritablement on avait pu, sans le moindre magnétisme, le voir descendre l'échelle du cuirassé.

Malgré tout, mademoiselle Marcopoli, sous son air enjoué, paraissait nerveuse. Ses petites mains tremblaient un peu, tout en offrant la confiture de roses, la cigarette, le café, cérémonies indispensables qui motivèrent plusieurs fois l'entrée et la sortie d'une belle servante, au corps et aux mouvements de statue. Sa maîtresse la nommait Aphrodité. Quand elle se montrait dans le salon, Neuvillars jetait sur cette taille, libre de tout esclavage un regard qu'il éteignait poliment, à cause d'Ariane.

Quand la servante s'était retirée, il regardait

la maîtresse et songeait à cette ligne d'une écriture agitée qu'il avait reçue le matin. Et, comme il avait le défaut de ramener à des axiomes les pensées et les actes des femmes, preuve d'une fâcheuse ignorance, il se disait à lui-même, en caressant sa barbe :

« Une fois de plus le vieil adage est confirmé : *Suivez-la, elle vous fuit; fuyez-la, elle vous suit*. Je n'ai pas fait attention à cette petite, la voilà piquée au jeu. Mais, au moins, elle n'y met pas de rouerie. »

Cependant Ariane prenait la parole, ses yeux clairs fixés sur Paul :

— Vous m'avez dit l'autre jour que vous seriez là si j'avais besoin de vous?

— Je l'ai dit et je le répète. Me voici; que faut-il faire? Que voulez-vous?

Il souriait tout en parlant, bien qu'Ariane fût la plus sérieuse du monde. Elle répondit, sans détourner son regard :

— Je crois en vos promesses, comme vous croiriez aux miennes. Ce que je demande est bien simple : une promenade en mer, dans votre embarcation, avec vos marins.

— Nous serons seuls?

— Tout seuls, sauf... un domestique.

— Et nous irons?

— Qu'importe? répondit Ariane, dont les sourcils entrèrent en danse. L'essentiel est de partir. Êtes-vous libre demain?

On décida que l'enseigne reviendrait le jour suivant chez les Marcopoli, afin de conduire la jolie passagère à l'un des canots du *Prométhée*.

— Plus qu'un mot, dit la jeune fille. J'ai votre parole de garder le secret le plus absolu?

Paul donna sa parole, en souriant toujours. Quel singulier caprice! Quel parfum d'aventure! et cependant, quelle gravité loyale dans ces yeux chastes! Jugeant que l'occasion était bonne, malgré tout, de poser un jalon, il demanda :

— Mais quelle sera ma récompense?

Avant de répondre, la mystérieuse personne regarda Neuvillars pendant un instant. Pour bien des hommes, ce regard seul eût été une récompense fort enviable. Cependant une voix profonde et musicale ajouta :

— Si vous faites ce que j'attends de vous, comptez sur une chose très peu prodiguée : l'amitié d'Ariane.

« L'amitié d'Ariane! » se répétait le marin en descendant à la jetée, avec une certaine

envie de se moquer de lui-même. Il résolut d'attendre au lendemain pour décider s'il avait été, ou non, ridicule. Cette jeune étrangère, avec ses grands yeux sincères et enthousiastes, ne semblait nullement disposée à se moquer des gens.

« Et puis, songea Paul, je n'avais rien découvert, dans les vieux murs de Rhodes, qui approchât de cette jolie couleuvre aux pupilles de diamant noir : Aphrodité la bien nommée ! »

Le lendemain, à l'heure dite, Ariane elle-même ouvrait sa porte à l'officier.

— Tout mon monde est dehors, fit-elle. Mais nous n'avons besoin de personne, car nous allons partir à l'instant.

Elle frappa dans ses mains ; le domestique annoncé la veille parut aussitôt dans les profondeurs du vestibule. A vrai dire, on pouvait le trouver un peu jeune pour le rôle de confiance qu'il allait remplir. C'était un grand garçon très brun, aux longs cils de velours, qu'on aurait pu prendre pour une femme à son air efféminé, sans la légère moustache qui couronnait sa lèvre rouge. Il portait un costume bleu foncé garni de soutaches noires, très collant sur les bras et sur les jambes, avec une surabondance d'étoffe qui retombait en

arrière, comme un énorme sac vide, jusque sur les bas de grosse laine multicolore. Un fez rouge, vigoureusement enfoncé, ne laissait voir sur le front qu'une légère frange de cheveux. Une ceinture noire, vingt fois enroulée autour du corps, moulait du bas-ventre au-dessus de l'estomac un torse grêle.

Sur un signe de sa maîtresse, le bel écuyer se chargea d'un nombre infini d'objets, manteaux, châles, ombrelles, couvertures. Il portait ce bagage dans un tel désordre et d'une façon si maladroite, que toute sa personne, moins les yeux, disparaissait derrière l'amoncellement.

— Allons-nous au pôle Nord? demanda Paul, que ces préparatifs ne laissaient pas d'étonner.

— Non; mais le temps n'est pas sûr, dit Ariane qui semblait agitée plus encore que la veille.

Quelques minutes suffirent pour gagner le quai, bien qu'on suivît des ruelles tortueuses. Il était facile de voir que mademoiselle Marcopoli ne désirait pas de témoins dans son équipée. Elle répondait à peine à son compagnon qui, lui-même, parlait peu, gagné par une sorte de malaise vague. Le domestique,

trébuchant à chaque pas dans les décombres des murs écroulés, marchait sur leurs talons. Il fallut les bras de deux marins pour l'embarquer dans le canot, lui et son chargement. On aurait pu voir ses dents claquer de terreur, s'il ne s'était couché à l'avant, la figure enfouie dans les étoffes.

Paul, assis à l'arrière aux côtés d'Ariane, prit la barre et demanda les ordres. Puis, tandis qu'on donnait les premiers coups d'aviron, il dit à sa compagne :

— On croirait que le courage vous manque pour votre escapade. Craignez-vous d'être mise en pénitence, au retour?

D'une voix qui tremblait un peu, elle répondit de façon que Neuvillars seul pût l'entendre :

— Si je suis la seule punie, que m'importe ?

Mais, voyant l'air étonné du jeune homme, elle changea soudain de physionomie, parut ne plus songer qu'au plaisir de la promenade et déclara qu'elle ne s'était jamais tant amusée.

De fait, le temps était superbe, le soleil radieux, la mer unie comme un miroir. On approchait du 15 mars, époque délicieuse à Rhodes. Le Mandraki, très animé, s'émaillait

de fraîches toilettes; mais Ariane, qui commandait la manœuvre sans rien laisser à l'imprévu, faisait longer le môle formant le côté opposé du port, ce qui mettait l'embarcation hors de portée des regards curieux.

En quelques minutes, le fort Saint-Elme fut dépassé et la houle plus prononcée de la rade se fit sentir. Paul crut un instant que son amiral, comme il appelait mademoiselle Marcopoli, voulait accoster le *Prométhée*. Mais il n'en fut rien. On décrivit un cercle de plusieurs milles autour du navire de guerre, puis, tout à coup, Ariane, qui avait consulté plusieurs fois sa montre, fit mettre la barre sur la ville. On pénétra dans le grand port qu'on visita dans tous les coins, mais sans débarquer. Ariane parlait avec animation, racontant des traits d'histoire à propos d'une vieille tour, faisant admirer l'épaisseur d'une muraille ou la grâce pittoresque d'un palmier dominant des ruines. Pendant une heure on vit partout cette embarcation aux couleurs françaises, que commandait un officier. Celui-ci, à ne rien cacher, commençait à trouver l'excursion monotone et le caprice d'un goût douteux, car il sentait à mille détails que son rôle dans toute l'affaire n'était pas le premier rôle.

Tout à coup, à la vue d'un vapeur de dimensions fort modestes qui semblait sur le point de partir, Ariane s'écria :

— Voulez-vous me faire plaisir? Accostons l'*Eléné* qui lève l'ancre pour Athènes. Je trouverai sans doute quelques amis à bord. Ensuite nous rentrerons.

Ces dernières paroles, non moins que le désir de plaire à une jolie femme, aidèrent Paul à se résigner. Il fit route vers le vapeur grec; mais, à ce moment, une barque de la police coupa la route aux promeneurs. Un colloque s'éleva dans la langue du pays entre un fonctionnaire qui ressemblait à un mendiant et mademoiselle Marcopoli. Paul intervint en bon français, jurant qu'il allait couper les oreilles à ce drôle qui prétendait arrêter une embarcation de guerre. Bien qu'on menât grand bruit, le domestique d'Ariane restait comme endormi sous ses manteaux et ses couvertures. Enfin le passage fut laissé libre.

Le dormeur se réveilla quand on fut à l'échelle de l'*Eléné*. Même, il grimpa le premier à bord et, se perdant au milieu de la foule des passagers, il disparut dans une écoutille. Pendant ce temps-là, Paul faisait monter Ariane qui, sans s'occuper le moins du monde

de chercher les amis qu'elle pouvait avoir à bord, courut au capitaine, lui dit quelques mots à voix basse et lui mit dans la main un papier qui avait l'air d'un chèque. Tout cela s'accomplit en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

Déjà l'ancre apparaissait hors de l'eau. Un dernier coup de sirène avertit ceux qui ne partaient point qu'il fallait débarquer. L'échelle se garnit d'une grappe de gens, parmi lesquels Neuvillars et sa compagne firent de leur mieux pour n'être pas précipités dans le vide. Quand ils furent sains et saufs dans leur canot, il fallut d'abord se dégager d'une cohue inexprimable de barques multicolores d'où s'élevait un concert d'imprécations. Enfin les avirons purent fonctionner. Déjà l'hélice du vapeur grec battait les flots chargés d'immondices. Paul s'aperçut alors qu'il avait perdu un passager. Il s'écria :

— Votre domestique !...

— Silence, pour l'amour de Dieu ! fit Ariane.

Sa petite main serrait le bras de l'officier avec une énergie désespérée. Celui-ci, devenu très sombre, ne répondit rien et, pendant quelques minutes, un silence de mort régna dans l'embarcation vigoureusement enlevée par les

rameurs. Une seule fois Ariane fit entendre sa voix pour demander qu'on prît terre à la poterne Sainte-Catherine. Evidemment elle ne voulait pas que les mêmes gardiens qui les avaient vus partir les vissent débarquer. Sous la seule escorte de Neuvillars, elle traversa, par la rue des Chevaliers, le quartier du Castello et ressortit par la porte d'Amboise, qui donnait issue vers le faubourg Néohori. Alors seulement, son compagnon lui demanda, le plus froidement qu'il put :

— Ai-je le droit de savoir, maintenant, de quelle folie plus ou moins dangereuse vous m'avez fait le complice ?

Elle répondit lentement, d'une voix où l'enthousiasme vibrait :

— Nous venons de sauver la liberté, sinon la vie, d'un de mes amis d'enfance !

Neuvillars semblait le moins enthousiasmé du monde. Il reprit :

— Voilà un ami d'enfance qui vous tenait bien fort au cœur. Mais laissons de côté l'abnégation singulière de mon rôle. Ne méritais-je pas, tout au moins, d'en être chargé autrement que par surprise ?

— Ne soyez pas injuste, répondit Ariane sans se troubler. Je n'ai rien fait à la légère. Si cette

fuite est connue, si l'on en cherche les complices, moi seule serai punie, car je pourrai faire le serment que vous étiez dans l'ignorance.

Paul croyait rêver. Cette aventure de cape et d'épée à la fin du XIXe siècle, cette promenade avec une héroïne en chapeau de paille et en gants de Suède qui risquait la prison d'État, et voulait la risquer seule, pour sauver un amoureux... Car il ne doutait pas que l'amour fût de la partie. Le billet de cette fausse ingénue, ses sourires, ses façons câlines, tout cela n'était que comédie pour les beaux yeux d'un bellâtre dont elle était férue. Et lui, Neuvillars, s'y était laissé prendre !

— C'est bien, dit-il. Vous pourrez en effet jurer que je suis un être fort naïf. Ajoutez que nous ne nous connaissions pas hier, et que nous ne nous connaîtrons plus demain. Puissiez-vous trouver mon pareil, la prochaine fois qu'un de vos amoureux sera dans une mauvaise affaire !

— Hélas ! gémit Ariane. J'avais tout prévu, sauf cette colère. Écoutez-moi. Le gouverneur de cette île, musulman fanatique, possède une fille très belle. Spiridon, ce jeune fou qui vient de partir, l'a rencontrée. Elle est coquette, bien qu'à peine une femme. Que vous dirai-

je de plus ? Spiridon a oublié toute prudence, au point de se laisser introduire dans le harem du gouverneur. Grâce à Dieu, il n'a pas été surpris ; mais un délateur a informé le père. On cherche depuis une semaine le coupable, qui était caché dans notre maison. Tout était à craindre pour lui, car il a outragé l'orgueil de nos maîtres au point le plus sensible. Un haut fonctionnaire turc a des moyens de vengeance ignorés par la loi. Donc, Spiridon était obligé de fuir. Mais comment lui faire gagner le bateau ? Les barques du port sont surveillées. Toutefois je pensais bien qu'une embarcation de guerre pourrait circuler librement. Et encore... vous avez vu !

— Mais enfin, dit Neuvillars un peu calmé, que vous a donc fait ce Spiridon ?

— Lui ! C'est un ami d'enfance. Depuis que nous sommes au monde, nous avons passé notre vie ensemble. Mais j'aurais tenté pour le plus pauvre de mes compatriotes ce que j'ai tenté pour celui-là. C'était un devoir sacré. Maintenant cet étourdi n'a plus rien à craindre, et moi, je ne crains qu'une chose, les reproches de mon père ! car mon père ne sait rien. J'ai tout pris sur moi. Mon pauvre père ! Il a tant de confiance dans

sa fille ! Le tromper n'est pas une chose bien malaisée. Ou plutôt... je ne le trompe pas : je lui laisse ignorer ce qui pourrait troubler sa vie.

— *Amen !* conclut Neuvillars, qui ne savait pas qu'un autre homme encore que Spiridon risquait de troubler l'existence du vieux Marcopoli. Dieu veuille, mademoiselle, que rien de fâcheux ne suive cette belle promenade ! Une chose du moins est certaine : on est heureux de vous avoir pour amie.

— Ah ! s'écria la jeune fille avec un élan qui montrait son âme ardente ; s'il en est ainsi, vous êtes le plus heureux des hommes !

En même temps, comme ils étaient arrivés à la barrière extérieure de la maison, ils se quittèrent sans autre adieu qu'une poignée de main longue et silencieuse.

Le soleil baissait au couchant. Neuvillars se hâta vers le port, tout en essayant de mettre un peu d'ordre dans ses impressions confuses. Quelle flamme dans les yeux de cette personne exaltée, alors qu'elle promettait son amitié ! Que devait être l'amour dans cette nature qui poussait tout à l'extrême ?

A cette question qu'il s'adressait, Paul répondit par un mouvement des lèvres qui mar-

quait une sorte de crainte. Puis il songea en lui-même :

« L'amitié d'Ariane ! Elle vaut un trésor : Spiridon peut en témoigner. Mais son amour ! Voilà une chose peu pratique pour qui tient au calme et à la liberté. »

Comme il approchait de la porte d'Amboise, il aperçut Aphrodité qui venait d'en sortir et traversait le pont de pierre à trois arcades, jeté sur l'énorme fossé. Pour l'attendre, il s'arrêta sous un vieux platane, au bord du cimetière turc. Le lieu était désert, admirablement fait pour un entretien mystérieux. Aphrodité, appelée à haute voix par son nom, avait montré peu de frayeur et paraissait toute prête à causer. Par malheur. Neuvillars n'entendait pas le grec. Mais il baisa en fort bon français les lèvres rouges qui ne cessèrent pas de sourire pour si peu. Et quand il se retourna, prêt à s'engager sous la poterne entre les deux tours, il aperçut la jolie fille qui, toujours assise à la même place, suivait des yeux le galant voleur de baisers. Il envoya du bout des doigts une dernière caresse, et fit à demi-voix cette réflexion :

« La chose pratique, la voilà, parbleu ! »

VI

Rentré à bord, Neuvillars s'abstint de prononcer le nom d'Ariane, car il avait, comme il le disait lui-même, cette « défiance aveugle » de ses semblables qui engendre la discrétion. Il ne parla pas davantage d'Aphrodité, moitié par amour-propre, — l'aventure n'était pas glorieuse, il en convenait, — moitié pour ne pas provoquer la concurrence. Quant à Spiridon, la simple prudence l'obligeait à oublier qu'il avait rencontré ce pilleur de harems.

Toutefois, il n'osait espérer que l'affaire pût en rester là. Moins que jamais il eut cet espoir quand il vit, dès le lendemain, le consul de

France venir au *Prométhée*, et s'informer, d'un ton glacial, « s'il pourrait avoir l'honneur d'entretenir monsieur le commandant ». Bédarride tutoyait Guérin, son camarade de collège, et entrait chez lui sans frapper, dans l'ordinaire de la vie.

Cette visite officielle sentait si fort l'enquête, que Paul rentra chez lui pour mettre en ordre sa tenue. Comme il se donnait un dernier coup de brosse, on vint le prévenir qu'il était mandé par son chef. « Papa Guérin », d'un ton fort peu paternel, lui posa cette question sans autre préliminaire :

— Est-ce vous, monsieur, qui vous servez de l'embarcation et de l'équipage d'un navire de guerre français, pour soustraire un sujet turc à la justice de son pays ?

Neuvillars, en bon gentilhomme, convint de tout ce qui le chargeait personnellement et protesta qu'il n'avait pas de complice. Une jeune personne de la ville se trouvait dans l'embarcation, il n'en faisait nul mystère. Seulement c'était lui, Neuvillars, qui s'était assuré la présence d'une compagne pour donner à son entreprise les dehors d'une partie de plaisir.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, si l'on sait qui est

cette personne que je refuse, quant à moi, de nommer, on verra qu'elle me connaît beaucoup moins qu'elle ne connaît mes camarades. Pourquoi donc m'aurait-elle donné la préférence ?

Neuvillars cherchait à embrouiller l'affaire. Mais Bédarride, qui était de Marseille, ne s'y laissa pas prendre et, cédant à l'enthousiasme, il bondit jusqu'à l'accusé dont il broya les mains dans une étreinte fougueuse.

— Ah ! jeune homme ! jeune homme ! Je sais tout, car je suis l'ami de la famille. Vous cherchez à prendre sur vous toute la responsabilité. Non ! jamais je n'ai vu de conduite plus chevaleresque !

— Si c'est là ce que tu appelles faire une enquête !... grommela Guérin en aparté.

— Hé ! mon bon, un consul est un homme après tout. En tant que Bédarride, j'admire la délicatesse de ce brave officier. En tant que consul, je réclame une punition sévère. Mais tu comprends : cette petite que j'ai vue naître va se tirer d'affaire maintenant. Je vais dire à ce vieil imbécile... Oui, c'est bon, je vois tes grimaces : je vais dire à Son Excellence... Mais d'abord quelle punition infliges-tu... infligez-vous à votre subordonné ?

— L'enseigne Neuvillars gardera les arrêts

forcés pendant quinze jours. Vous pouvez vous retirer, monsieur.

Paul fit le salut réglementaire et gagna sa chambre, dont la porte allait être ornée d'un factionnaire pendant deux semaines. Le consul dit au commandant :

— Nous ne savons pas tout. Ce Neuvillars doit être amoureux de la petite, pour l'avoir ainsi ménagée. S'il avait conté l'histoire sous sa forme réelle, tu ne pouvais pas le consigner pour plus de vingt-quatre heures.

— Non, répondit Guérin. Mais je l'aurais débarqué. Je ne pourrais vivre en face d'un marin qui aurait dénoncé une femme pour éviter d'être puni.

Bédarride, avant d'aller faire son rapport, monta chez le vieux Marcopoli qui s'arrachait les cheveux. Le brave homme voyait déjà sa fille dans une cellule de l'ancien palais du Grand Maître, et lui-même en exil. Aux nouvelles apportées par son ami, ce pauvre père fondit en larmes que le consul ne prit guère le temps d'essuyer.

— Au lieu de pleurer, dit-il, passe à la Banque. Moi, je vais faire mousser aux yeux du pacha la satisfaction qu'il vient de recevoir par la punition d'un officier. Mais il s'agit

d'empêcher qu'on ne lui monte la tête. Je connais ses conseillers et la manière de les convaincre. Du courage à la poche, mon bon! L'argent peut faire tous les miracles... sauf peut-être un seul. Et encore? Si la belle Makboulé reçoit une large dot!...

Comme Bédarride se levait, Ariane vint chez son père et, pour la troisième fois dans la matinée, Paul fut porté aux nues pour « son admirable dévouement ». Lorsqu'elle fut informée que son ami gémissait dans les fers, mademoiselle Marcopoli ne pleura pas, mais l'étincelle qui brillait dans ses yeux valait toutes les larmes du monde.

En se retirant, le consul dit à l'oreille de « la petite » :

— Coquin de bon sort! tu peux te vanter de lui avoir tourné la tête à celui-là!

Peu d'heures après, Neuvillars voyait sa porte s'ouvrir devant une cargaison de fleurs et de confitures, — la saison des fruits n'était pas commencée. D'une enveloppe qui accompagnait l'envoi, il retira ces lignes :

« Je n'oublierai *jamais* ce que vous souffrez pour moi! Bon courage! Ne pouvant faire mieux, je vous jure de ne pas mettre le pied

hors de ma chambre, tant que durera votre détention.

» Votre compagne de captivité et votre amie.

» A. M. »

Chaque matin, le jardinier du père Marcopoli venait à bord avec des fleurs nouvelles. Le commandant faisait semblant de ne rien voir, mais Dieu sait quelles rumeurs circulaient au carré ! Dans les salons de Néohori, on connut bientôt l'histoire des amours de Spiridon et de Makboulé, ainsi que le dévouement de Paul et d'Ariane. Malheureusement, des deux héros principaux de l'aventure galante, le premier souffrait terriblement du mal de mer dans les eaux de l'Archipel grec, l'autre était au pain et à l'eau dans l'appartement le plus reculé du harem du Gouverneur. Les murs de ce palais enchanté venaient de se hérisser de débris de bouteilles tranchants comme des rasoirs. Mais, ainsi que disait Bédarride :

— Serrure neuve au fruitier ne ramène pas les pommes volées.

Faute de mieux, la curiosité dut se rabattre sur les héros secondaires, sur Paul et sur Ariane. Du moins on avait ceux-là sous la

main, en attendant qu'on les eût sous les yeux. Car l'un ne voulait pas, l'autre ne pouvait pas sortir de sa retraite. A tout hasard, les belles Rhodiotes contaient à ces messieurs du *Prométhée* qu'on se desséchait d'amour dans la maison Marcopoli. Par esprit de corps, et pour faire honneur au pavillon, les marins se plaignaient de ne pouvoir plus fermer l'œil, à cause du bruit de certains soupirs qui ébranlaient le bateau. Sans doute les bâillements de Paul ressemblaient aux soupirs d'un autre.

Quoi qu'il en soit, au matin du huitième jour, Marcopoli, l'air tout gonflé d'affaires importantes, vint parler au commandant. Il avait dans sa poche une lettre de Son Excellence demandant la grâce du prisonnier. Le père d'Ariane, en remettant le pli officiel dans les mains du commandant, s'abstint de dire que ce papier lui coûtait aussi cher que si c'eût été un autographe de Mahomet. Comme on peut voir, il faisait bien les choses.

La démarche de Marcopoli eut deux résultats immédiats, sans parler des autres. Le premier fut l'élargissement de Neuvillars. Le second fut son départ pour le Néohori, dès qu'une toilette minutieuse l'eut mis dans les conditions voulues pour déjeuner avec une jolie femme.

Ariane, vêtue de blanc et toute fleurie, comme une jeune prêtresse d'Éphèse un jour de procession, était aussi belle, guère moins troublée, que Diane elle-même, quand cette divine étourdie s'échappait, afin d'aller voir dormir Endymion au clair de lune.

Paul n'avait nulle envie de dormir, ne devant tirer du sommeil, feint ou véritable, aucun des avantages qu'y trouvait le malin berger grec. Il se sentait, bien au contraire, de l'humeur la plus éveillée et la plus agréable du monde. Après une semaine passée entre les murs d'acier d'une chambre de cinq pieds sur sept, il fait bon s'asseoir dans une vaste salle à manger, entre une fille dont les yeux chantent l'amour et un père qui vous sourit à chaque bouchée, en remplissant votre verre d'un Santorin capable de dérider Socrate. Et le pilaff aux cailles n'a pas plus mauvais goût pour être offert par une petite-fille de ces belles esclaves qui, d'après Homère, faisaient parfois oublier Hélène, la royale beauté, aux assiégeants de Troie.

Malgré tout, Paul estima que le déjeuner durait trop longtemps. Cependant on ne parla guère que de lui. Ariane le questionna sur les moindres détails de sa captivité, comme s'il eût

passé deux ans sous les chaînes d'un roi de l'Éthiopie.

— Mais, dit-il enfin par politesse, vous vous êtes donné à vous-même, en mon honneur, des jours peu agréables?

Elle jura que ces jours avaient passé pour elle comme une ombre.

— Et moi, déclara le jeune officier, j'ai cru qu'il s'agissait d'une de ces semaines d'années dont parle Moïse.

Alors, se souvenant à propos des remerciements qu'il devait, Paul ajouta :

— Cependant ma prison ressemblait à un jardin. Mais il manquait à ce jardin la plus charmante des fleurs.

Les yeux d'Ariane brillèrent de plaisir à cette obligeante banalité, qui fut suivie d'autres de même valeur. Si nous n'avons plus le temps d'aimer, après avoir été les plus grands amoureux de la terre, du moins nous avons gardé dans la conversation le vieil attirail d'une époque disparue. Tels ces brillants Circassiens qui montent en tramway tout hérissés de pistolets et de poignards, comme au temps de Schamyl. Les pistolets n'ont plus de pierre, les lames sont rouillées. Mais cet arsenal ne laisse pas que d'impressionner le voyageur

sans expérience. C'est ainsi que les joues mates de mademoiselle Marcopoli devenaient roses, quand Neuvillars lui débitait une de ces phrases sentimentales où rien ne manque, sauf le sentiment.

Sur ces entrefaites le consul arriva, maudissant une corvée officielle qui l'avait empêché de se joindre à cette fête intime. Il trouva Neuvillars doucement installé sur un divan du salon, entre le père et la fille, celle-ci ravie dans une extase inconnue, celui-là engourdi par une vague somnolence qu'il éprouvait toujours, quand un incident quelconque l'avait privé de sa sieste. L'excellent Bédarride considéra le trio d'un air malin, puis, frappant l'estomac du jeune officier de sa main étendue comme d'un fer de lance :

— Hé! hé! mon gaillard; vous ne perdez pas votre temps! fit-il avec la musique sonore de sa voix marseillaise.

— Dites que je le regagne, répondit Neuvillars en se remettant de la suprise.

Il avait parlé sans la moindre intention profonde, voulant simplement exprimer qu'il fait bon jouir du grand air, quand on a passé une semaine sous les verrous. Mais le consul, dont le siège était fait d'avance, était décidé à voir

de l'amour dans le moindre geste de Paul. Quand le marin eut pris congé et que Marcopoli, désireux de ne pas perdre toute sa sieste, fut retiré dans son cabinet, Bédarride prit un ton paternel pour dire à sa jeune amie :

— J'ai dans l'idée que nous ne laisserons pas mourir celui-là ; ce serait dommage. Guérin, son commandant, à qui j'en ai parlé sans avoir l'air, prétend qu'il est *povre* et qu'il ne tient pas à sa carrière. C'est justement ce qu'il nous faut. Si ce garçon avait du bien, il voudrait vous emmener en France. Vous connaissez Marcopoli aussi bien que moi. Jamais il ne vous laissera partir.

— Oh ! non, jamais ! dit Ariane dont les yeux semblaient aspirer les paroles du consul.

— De côté tout va bien. Mais il faut en savoir plus long sur ce Neuvillars. Donc soyons sage, et tâchons de tenir en bride ce petit cœur, jusqu'au jour où nous pourrons lui lâcher la main. J'aurai des renseignements.

Hélas ! le cœur en question était pareil à ces coursiers buveurs d'air qu'on ne tient pas en place, après qu'ils ont vu le soleil et senti la brise...

Pendant ce temps-là, Paul avait gagné le vestibule désert, où le bruit de ses pas fit surgir

une apparition qui ne sembla ni le surprendre ni l'effrayer. Sans doute Aphrodité, moins zélée pour les autres visiteurs, voulait éviter à celui-ci la peine d'ouvrir la porte.

Nul ne remarqua dans la maison que la porte avait été fort longue à ouvrir, ce jour-là.

Bédarride, que l'on commence peut-être à juger sous son vrai jour, se gardait bien de dire tout haut quelle idée lui hantait la cervelle ; mais il avait lâché aux bons endroits quelques ballons d'essai. Bientôt Néohori tout entier ne parla plus que de Paul et d'Ariane. En ce pays arriéré, l'amour fait encore le fond des entretiens, dans tous les rangs et à tous les âges, car il doit tenir à lui seul la place qu'occupent chez nous la politique et le théâtre, ces deux pivots inusables des conversations de Paris.

Que l'enseigne du *Prométhée* et la fille de Marcopoli fussent desséchés d'amour l'un pour l'autre, c'était une chose qui n'admettait pas d'hésitation. Ils étaient beaux tous les deux. Ensemble, pour un but romanesque, ils avaient couru les aventures. Paul avait souffert pour Ariane ; Ariane avait voulu souffrir en même temps que Paul. Il n'en faut pas tant à Rhodes, pour allumer les flammes d'une grande passion.

Les amies intimes de la jeune fille ne furent pas longues à déserter le Mandraki, pour aller entendre les confidences de cette âme blessée du trait divin.

— L'aimes-tu vraiment si fort? Et lui? Comment *cela* est-il venu? Est-ce que vous pouvez vous voir souvent? Que dit ton père? Comme tu dois être heureuse!

A la seconde de ces questions Ariane ne pouvait guère répondre; mais sa physionomie transfigurée, extatique, radieuse, parlait pour elle. Oui, son bonheur était grand. Les affirmations de la tendresse de Neuvillars lui arrivaient par tant de bouches, qu'elle pouvait attendre, dans une fiévreuse béatitude, les déclarations que Neuvillars ne faisait pas encore. D'ailleurs elle se trompait elle-même avec la sublime absurdité des très jeunes amoureuses. Parce qu'elle était émue à *ses* vagues marivaudages plus qu'elle n'avait été aux prières les plus ardentes, elle se disait:

« Voilà celui qui m'aime véritablement! »

Elle était bien forcée de répondre à ses amies qu'elle ne voyait pas souvent le bel officier. A vrai dire, elle ne l'avait revu que deux ou trois fois, depuis le déjeuner en l'honneur de sa délivrance, et, pour n'omettre aucun détail,

depuis cette visite, les absences multipliées d'Aphrodité avaient amené des plaintes de la part de ses maîtres.

Au moment où l'intérêt commençait à languir, faute d'aliment, le consul de Grèce le réveilla en donnant un grand dîner en l'honneur des braves qui s'étaient dévoués pour le salut de son jeune compatriote Spiridon. Assis à côté l'un de l'autre, Paul et Ariane furent examinés pendant deux heures par vingt paires d'yeux. Ils furent loués également, l'une pour sa grâce émue et son trouble charmant, l'autre pour la discrétion de son attitude qui eût fait croire, si l'on n'avait su le contraire, qu'il avait le cœur parfaitement libre. Parlez-moi des Français bien élevés pour ne pas compromettre une femme !

Au dessert, le consul grec porta un toast où il se garda bien de nommer Spiridon, par égard pour la trop sensible Makboulé. Mais il parla des « affinités naturelles entre les deux nations les plus glorieuses qu'ait connues l'histoire ». Ce discours fut suivi de plusieurs odes improvisées pour la circonstance, à la mode et dans la langue du pays, et plus ou moins parfumées d'une vague odeur d'épithalame. C'était aller un peu vite en besogne.

Néanmoins aucun des intéressés ne protesta. La fille de Marcopoli était trop bien élevée pour avoir l'air de comprendre, bien qu'elle rougît autant que le Paros de ses joues voulait s'y prêter. Quant à Neuvillars, malgré certaines leçons qu'il prenait de temps à autre, les vers du descendant de Pindare furent inintelligibles pour lui. — Sans doute l'enseignement d'Aphrodité portait seulement sur la prose. — Il se contenta de tendre une main au poète en posant l'autre sur son cœur : l'opinion générale fut qu'on venait d'assister à des fiançailles.

VII

Bédarride, un vrai type de Marseillais, qui n'avait pas revu Marseille depuis vingt ans, était considéré dans l'île comme un compatriote et passait pour avoir « rendu des services ».

Laissant de côté toute discussion sur ce point, il faut bien reconnaître que c'était à lui-même qu'il avait rendu le plus grand de ses services, le jour où il avait tourné la tête, lui pauvre petit employé du consulat de France, à une demoiselle rhodiote beaucoup plus âgée que lui, restée fille jusque-là, parce qu'elle comptait sur sa fortune et sur sa distinction pour épouser un prince ou quelque chose

d'approchant. Mais, pour trouver un prince à Rhodes, il faudrait chercher dans les tombeaux enfouis sous les ruines de la cathédrale Saint-Jean. Le paladin rêvé tardant à paraître, Bédarride s'empara d'un cœur dont aucun rival ne songeait plus à disputer la conquête. Il peignit sa flamme et en reçut le prix, mais sous des conditions sévères. Il promit de se faire nommer consul à Rhodes et d'y rester toute sa vie, sans autre ambition que de travailler au bonheur de son infante, promesses qu'il tint d'ailleurs, autant qu'il dépendait de lui. Le seul reproche que put lui faire la tendre Eviénia fut qu'il ne l'avait pas rendue mère. Quel désespoir, s'il se fût agi de la lignée d'un prince!

Bédarride, s'il n'avait rien de ce qui fait un patriarche, possédait tout au moins la prudence, l'abnégation, et... disons la souplesse de caractère indispensables à un homme en pareille conjoncture. Après avoir convaincu sa dulcinée, — médiocrement intelligente, à vrai dire, — qu'il sacrifiait son avenir à l'amour en l'épousant, il avait convaincu les habitants de Rhodes qu'il avait trouvé la réalisation de tous ses rêves sous les ombrages de leurs platanes et dans les bras, bientôt devenus plantureux, de sa chère Éviéna. Il passa non seulement pour fidèle, ce qui

exige du savoir-faire dans un pays où rien ne se peut cacher, mais encore pour attentif et ardent, ce qui était méritoire, vu les charmes personnels de madame Bédarride. Le ciel me préserve de rabaisser les motifs d'une conduite exemplaire ! Mais il faut bien constater que cette prudente personne avait sacrifié à l'Hyménée certains trésors seulement. Bédarride était pauvre comme Job et son contrat de mariage, modèle du genre, l'abandonnait misérablement, pour le présent et pour l'avenir, à la générosité de son épouse. De là ses efforts désespérés pour plaire. De là aussi un désir aigu, constant, mais stérile jusque-là, de faire fortune, qu'il avait senti germer dans son cœur dès le lendemain de ses noces.

Qu'on n'essaye pas d'expliquer autrement l'invitation à déjeuner reçue par Neuvillars, une vingtaine de jours après le départ clandestin de Spiridon.

« Vous serez seul, disait le billet du consul, ou plutôt vous serez *deux* : l'enseigne de vaisseau et M. Paul de Neuvillars. Avec le premier, j'aurai l'honneur de m'entretenir de sujets qui relèvent de sa compétence. Avec le second, s'il le veut bien, j'aborderai des vues qui le touchent personnellement. J'ose dire que je le

mettrai en présence d'une occasion. Mais ce sont les mauvaises langues qui font courir le bruit que l'occasion est toujours chauve. La mienne a des cheveux, et même de fort beaux. »

Paul avait assez d'esprit pour comprendre que ces derniers mots n'étaient pas une simple métaphore. Il faut lui rendre justice : pas une seule minute il n'admit la pensée d'un mariage qui, pour toutes les raisons du monde, était une absurde folie, si l'on ne veut pas dire une mauvaise action. Mais, d'après la contexture du billet, le cerveau de Bédarride contenait encore d'autres idées. La curiosité l'emporta chez Neuvillars. Aussi bien, que risquait-il ? Une acceptation dans les formes voulues partit sur l'heure.

En présence de la maîtresse de maison, honnête et corpulente matrone, dont les cheveux étaient encore très noirs sous un léger surfilage d'argent, la conversation resta dans les limites étroites des bavardages du pays. Mais, quand elle eut dégusté son moka et fumé sa cigarette, Eviénia se retira dans sa chambre, où l'appelaient également le besoin de faire sa sieste et le désir non moins légitime d'ôter son corset. Bédarride, sans perdre une minute, engagea l'action par ces mots :

— Cher monsieur (c'est à l'officier que je m'adresse), vous avez vingt-sept ans et vous êtes enseigne de première classe. Tous les mois l'État vous verse — encore faut-il que vous soyez embarqué — la somme de deux cent cinquante-deux francs. Comme vous êtes moins intrigant et moins protégé que certains autres, vous aurez la trentaine quand viendra l'épaulette de lieutenant, ci quatre ou cinq mille livres de rente. Si rien de fâcheux ne vous arrive, la première année du xxe siècle vous trouvera capitaine de frégate — huit ou neuf mille francs — avec des rhumatismes inévitables, mais avec des chances moins certaines de monter plus haut dans la hiérarchie. Nous sommes trop loin de votre retraite pour pouvoir la calculer ; mais à moins que vos ressources personnelles...

— Négligeons les ressources personnelles, dit Neuvillars en souriant.

— Ceci m'encourage à continuer. Tout d'abord une question : Suis-je en présence d'un de ces rares mortels qui ont pris pour devise : *Aurea mediocritas?*

— Non pas, certes. J'ai une devise que vous devez connaître, puisque c'est un mot turc : *Kismet!* S'il est écrit là-haut que je finirai dans

les pantoufles d'un millionnaire, je n'échapperai pas à mon sort, même en travaillant à l'empêcher. Mais ceci est une chose que je n'aurais garde de faire.

— Bravo! c'est ce que nous allons voir dans cinq minutes. Vous avez déjà compris que j'ai une affaire à vous proposer.

— Mon cher consul, entendons-nous bien. S'il s'agit encore de faire évader un coureur de harems, j'exige au préalable que ce monsieur m'invite à l'une de ses parties.

— Ah! Français que vous êtes!... Jamais sérieux! Vous allez être bien étonné d'apprendre que c'est précisément Spiridon qui va faire votre fortune.

Alors Bédarride expliqua son plan. Le pacha, clément à l'égard de Paul et d'Ariane, avait tourné toute sa colère contre le capitaine du paquebot où le fugitif avait trouvé passage. La Compagnie, pauvre société grecque dont les affaires allaient mal, n'avait pu faire valoir des arguments solides pour sa défense. L'escale de Rhodes lui était interdite; coup funeste pour l'île elle-même; occasion inespérée de faire aboutir un projet depuis longtemps formé par Bédarride. Une ligne de navigation desservant l'Archipel grec et l'Archipel ottoman, avec une

pointe sur Constantinople, avait toutes les chances de prospérer. Mais il fallait, tout d'abord, un chef technique d'une valeur sérieuse, et Bédarride, par patriotisme, voulait un Français. Le reste se devine aisément : ce poste largement rétribué, sans préjudice des avantages proportionnels, était offert à Neuvillars.

Celui-ci, bien qu'il gardât le silence, ne laissait pas que d'être intéressé. Néanmoins, comme il avait cinquante ans pour l'esprit pratique, il ne fut pas ébloui et déclara que c'était chose grave pour lui-même que de donner sa démission.

— Qui parle de démission? répliqua le consul. On se fait mettre en congé. La chose ira d'autant plus facilement au Ministère que nous profitons à l'influence françàise en Orient.

— Bon! Mais, sans discuter l'affaire, qui est discutable, pouvez-vous m'assurer que je serais agréé, malgré mon âge, et sans le moindre capital?

— Mon cher monsieur, répondit Bédarride, nous venons d'entendre l'officier. Je crois que le moment est venu d'introduire... Paul de Neuvillars. A celui-là j'indiquerai un homme riche, influent à Rhodes, l'une des colonnes futures de l'entreprise. Faut-il vous le nommer? Il

s'appelle Marcopoli, ou plutôt il s'appelle... l'occasion.

— Oui, dit Neuvillars; il s'appelle l'occasion, voilà qui est convenu. Mais j'ai peur qu'il ne s'appelle aussi... futur beau-père. Faut-il donc, pour être admis chez vous, abjurer sa foi de célibataire, de même qu'on ne pénétrait au Japon, au siècle dernier, qu'après avoir foulé le crucifix!

— Je vois une différence. Vous ne risquez pas l'enfer, que je sache, en épousant Ariane?

— Mais si, mon cher consul. Je risque l'enfer, l'enfer dans mon ménage, l'enfer à deux... Et cette petite ne m'a jamais fait de mal!

— « Cette petite! » Quel dédain superbe! Vous ne l'aimez donc pas? J'aurais juré que vous en étiez fou. Ce que c'est pourtant que d'avoir passé vingt ans à Rhodes : l'œil se gâte. Quoi! Pas même un peu d'amour! Coquin de bon sort! Vous êtes difficile!

— Je ne suis pas difficile; je suis incapable d'aimer. Ou plutôt je ne crois pas à l'amour. Et vous voulez que je me marie! Autant proposer à votre ami le pacha d'entrer au séminaire!

— Eh bien! admettons que vous n'êtes pas amoureux. Est-ce que vous croyez — Bédar-

ride baissa la voix — que j'étais amoureux de ma femme quand je l'ai épousée? Mais c'était une occasion ; je l'ai saisie... Interrogez madame Bédarride. Elle vous dira qu'elle a été la plus heureuse et la plus aimée des femmes. Voilà comment nous sommes à Marseille.

— Fort bien. Mais je ne suis pas de Marseille, moi. Je me connais. Ma femme n'aura pas l'illusion de se croire aimée, d'abord parce que le contraire sera visible, ensuite parce que je la tromperai. Alors, si elle est, ou si je me figure qu'elle est fidèle, j'aurai le sentiment d'une injustice, car je suis le plus juste des hommes. Si elle me trompe, je souffrirai mort et passion, car l'amour-propre dépasse encore chez moi la justice.

— Ariane est une fille si bizarre! Vous verrez qu'elle sera fidèle.

— Voilà une belle raison! Pour qui me prenez-vous? Afin de me décider à m'aller battre, vous me dites : « Courage! l'autre combattant a promis de tirer en l'air! » Tenez, monsieur, n'en parlons plus. Je n'épouserai pas mademoiselle Ariane sans l'aimer, parce qu'elle mérite mieux. Si je l'aimais... j'irais rejoindre Spiridon. Oh! la chaîne du

mariage compliquée de l'amarre goudronnée, poissante, collante, visqueuse de l'amour conjugal! On dit que cette variété n'existe pas. C'est une erreur. J'en ai vu, moi, des ménages amoureux. Quel spectacle horrible! Cet homme et cette femme qui ne peuvent plus manger, dormir, se promener, rentrer chez eux, aller chez les autres, qui ne peuvent plus même penser, s'ils ne font tout cela ensemble!... J'ai vu, au Siam, les détenus qui sarclaient, enchaînés deux par deux, les maïs du roi. Cela et trois ou quatre ménages amoureux que j'ai rencontrés dans ma vie, c'est ce que je sais de plus effroyable, comme suppression de la liberté humaine.

— Maintenant il y a le divorce, remarqua Bédarride.

— Le divorce! Fi donc! Autrefois, quand j'assistais à une cérémonie nuptiale, j'éprouvais cette émotion poignante, mêlée de respect, qu'on ressent à la vue de deux braves se rendant sur le pré dont un seul doit sortir vivant. Aujourd'hui j'ai envie de rire. Farceurs! A la première égratignure, vous rentrerez chacun chez vous! Votre mariage n'est plus qu'un duel au premier sang.

— Monsieur, dit le consul en reconduisant

son visiteur, vous réfléchirez encore. Je vous prie seulement de me garder le secret, en homme d'honneur. Quant à moi, si j'apprends jamais que vous vous êtes marié par amour, je me ferai musulman, par admiration pour la toute-puissance du *Kismet*.

VIII

Malgré le ton péremptoire qu'il avait pris dans la discussion, Paul n'était pas aussi résolu qu'il voulait le paraître. Ce qu'il venait d'entendre à propos du néant de son avenir était peu nouveau pour lui. N'était-ce pas en effet une occasion véritable, inespérée, qui s'offrait? Passer tout à coup, à vingt-sept ans, du rôle d'officier subalterne à celui d'un directeur de compagnie largement payé; avoir sous ses ordres un personnel, des navires; être envié plus ou moins secrètement par ses camarades, par quelques-uns de ses chefs peut-être : quelle revanche des déboires déjà

connus ! Quel affranchissement des déboires futurs !

Avec sa belle assurance de théoricien, il faisait des chiffres, agrandissait les aperçus de Bédarride. Ce n'était plus Rhodes qui était le centre de l'opération ; c'était Smyrne, ou bien Constantinople, Marseille peut-être. Quelle objection pourrait faire le vieux Marcopoli au départ de sa fille, puisqu'il la suivrait?... Comme on le voit, dans son rêve de Perrette, le jeune rêveur s'était marié... Après tout, n'est-ce point en quelque sorte la destinée humaine? Si nul ne peut se soustraire à la mort, combien peu évitent le mariage !

Qu'on lui rende justice. Il se préoccupait de l'avenir pour Ariane presque autant que pour la nouvelle Compagnie. D'un côté comme de l'autre, il y avait des objections certaines, des difficultés probables. Mais on n'en était pas encore au moment des décisions. Si l'entreprise arrivait à se former, si lui-même en acceptait les devoirs et les charges, les actionnaires de la société, le père d'Ariane, Ariane elle-même pouvaient compter également sur lui, dans la limite des imperfections humaines, sauf accident ou fortune de mer.

Le déjeuner de Bédarride obligeait Paul à

une visite que celui-ci ne retarda point, un peu par politesse, beaucoup pour savoir si le consul persistait dans son idée. Il y persistait si bien qu'il avait, ainsi qu'il le raconta, pressenti le Gouverneur, sans lequel on ne pouvait rien. Il avait exposé l'affaire, en insinuant que les Anglais avaient la même idée. Après Malte, Chypre, l'Égypte, un pied-à-terre commercial à Rhodes pouvait-il ne pas les tenter ?

Le pacha en convenait ; mais il appréciait surtout la possibilité de jouer un bon tour à ceux qui avaient obligeamment, sinon gratuitement, transporté Spiridon sur une terre libre. De ce côté, tout allait si bien que le consul était sorti du konak moins disposé à croire qu'il avait besoin des autres.

— Assurément, dit-il à Neuvillars, vous êtes un des hommes sur qui je pouvais jeter les yeux pour la direction technique. Mais, du moment que vos goûts personnels sont dirigés dans un autre sens...

— Mes goûts ne me gênent en rien pour conduire une compagnie comme la vôtre, déclara le jeune officier. Mais vraiment vous voulez trouver trop de choses dans ma personne : un marin expérimenté, un homme

d'affaires plein de sang-froid et, par-dessus le marché, un héros de roman !

— Il n'était pas besoin d'être un héros de roman pour épouser Ariane. J'avoue que je vous en croyais amoureux. Or non seulement vous ne l'aimez pas, mais encore vous êtes décidé à mourir célibataire. Vous ne pouvez cependant pas prier Marcopoli de vous donner la dot de sa fille, pour mettre les fonds dans notre affaire — et de garder sa fille ?

— Assurément le mariage n'est pas mon rêve. Mais croyez-vous que je réalise mon rêve quand je suis de quart, vent debout, mer démontée, par douze degrés de froid ? Et pourtant, je suis marin, et pas plus mauvais qu'un autre. Il est vrai que les examinateurs du *Borda* ne m'ont pas demandé : « Êtes-vous amoureux de la capote cirée et du sextant ? » Comme je suis très loyal, j'aurais répondu... ce que j'ai eu l'honneur de vous répondre.

— A merveille. Seulement nous sommes dans un cas particulier. Je suis l'ami du père d'Ariane et d'Ariane elle-même. Si je contribuais à un mariage qui ne la rendrait pas heureuse...

— Il paraît, si j'ai bonne mémoire, qu'un mari, sans aimer sa femme, peut la rendre heureuse.

Comme on voit, c'est Bédarride, à cette heure, qui faisait les objections, et l'on peut dire qu'il parlait comme un sage. Malheureusement la sagesse venait un peu tard. Avant de s'assurer d'un directeur, il avait dû chercher des actionnaires. Pour avoir Marcopoli, dont l'influence plus encore que les capitaux faisait un homme utile à gagner, le consul avait commencé par convaincre sa fille. Celle-ci fut informée que la nouvelle compagnie aurait besoin d'un chef habitué aux choses de la mer. Ne connaissait-elle pas un jeune marin à qui ce poste important et lucratif pourrait convenir ? Le candidat, qui réunissait toutes les qualités, ne péchait que sur deux points : il était étranger et sans fortune. Mais un mariage avec une Rhodiote convenablement dotée arrangeait tout. Et, par une heureuse réciprocité, la position obtenue arrangeait le mariage... Avant que Bédarride eût fini de parler, tous les rêves d'Ariane avaient pris un corps. C'était presque une réalité qui gonflait son cœur de joie. Les yeux brillants d'enthousiasme, la voix tremblante d'émotion, elle demanda :

— Vraiment, il consentirait à quitter sa carrière ?...

— Chut! répondit Bédarride en mettant un doigt sur ses lèvres. Songez qu'une indiscrétion pourrait compromettre le jeune officier à l'égard de ses chefs. Mais tâchez que votre père soit avec nous.

« Mon Dieu! songea-t-elle quand Bédarride l'eut laissée : ma vie sera-t-elle assez longue pour récompenser celui que j'aime de ce qu'il fait pour moi? »

On devine si elle fut longue à enrôler son père sur la liste des fondateurs de la nouvelle société. Mais, avec l'égoïsme grandiose des femmes passionnées, toujours prêtes à édifier leur nid sur les débris du monde, elle s'inquiétait assez peu de savoir si l'entreprise ferait fortune. Pourvu que la nouvelle Compagnie sortît des limbes, pourvu qu'elle arrachât Paul de Neuvillars à sa vie errante, pourvu qu'elle en fît, même seulement quelques jours, un personnage assez important pour pouvoir demander la fille d'un homme riche, qu'importait la ruine de l'île tout entière?

En attendant, la fin d'avril marquait l'époque annuelle de l'émigration des Rhodiotes à la campagne. Depuis qu'elle était au monde, Ariane avait toujours considéré comme l'un des grands plaisirs de sa vie le départ pour

Trianda, au lendemain de Pâques. C'était le signal d'une liberté plus entière, et Dieu sait pourtant si cette enfant gâtée pouvait passer pour captive, même dans la maison de Néohori! C'était la rentrée dans un Éden plein de fruits et de fleurs odorantes. C'étaient les promenades à cheval ou en poney-chaise (elle était trop Orientale pour faire cent pas à pied, sauf sur le Mandraki). C'étaient les voisinages hospitaliers, les joyeuses tablées sous les grands platanes, les chansons des paysans accompagnées du *laouto* et de la *lyra*, les danses prolongées jusqu'à minuit sur le marbre des galeries. C'était, trop rarement, une soirée solitaire, passée dans un rêve en face de la baie endormie, sous les rayons de la lune argentée... Les femmes d'Occident, même les princesses dont une cour suit les pas, connurent-elles jamais de pareilles délices?

Mais, cette année, en quittant sa maison de ville, Ariane s'éloignait de Neuvillars. Elle ne pouvait plus voir, en se mettant à son balcon, le matin, la grande masse grisâtre du *Prométhée*, devenue pour elle une partie intégrante du paysage. Mais une inquiétude, surtout, la rendait malheureuse. Paul, dont les visites au Néohori étaient clairsemées, ne reculerait-il

pas devant un trajet augmenté d'une heure?

Sur ce dernier point, elle fut bientôt rassurée. Deux jours après son installation à Trianda, elle se promenait seule dans son jardin, la nuit close. Le chant du rossignol l'avait attirée sous la voûte sombre d'un massif que longeait, de l'autre côté de la barrière de clôture, un sentier toujours désert à cette heure.

Tout à coup elle entendit un bruit de pas et bientôt, cachée par des branches de lauriers-roses, elle put distinguer vaguement le personnage qui s'avançait avec un peu d'hésitation. Comme il passait à deux pas, elle le reconnut avec son cœur plus qu'avec ses yeux : c'était Neuvillars.

O joie ! Il venait errer près du lieu qu'habitait Ariane. Mais pourquoi ce mystère? Pourquoi cette timidité? Que n'avait-il demandé, quelques heures plus tôt, une place au repas toujours hospitalier?

« Doux rossignol, songea-t-elle en rougissant, ne pourrais-tu pas lui dire qu'il est trop silencieux, toi qui chantes si bien ton amour? Quand donc serai-je aussi heureuse que ta compagne, à qui tu répètes pendant des heures, avec ta chère voix, qu'elle est aimée ? »

Le promeneur avait disparu au tournant du

chemin. Il se dirigeait sans doute vers le rivage, afin de passer en vue de l'appartement d'Ariane. Tout en pressant sa marche pour gagner la maison, elle souriait, se demandant en elle-même :

« Qui donc l'a si bien renseigné ? »

Mais elle eut beau surveiller l'horizon, après avoir levé le store de la galerie, pour que sa robe blanche pût s'apercevoir de loin. Ses yeux, bientôt fatigués de percer la nuit, ne purent rien découvrir. Et, jusqu'au moment où la fraîcheur, moins encore qu'une sorte de malaise inexplicable, la fit trembler péniblement, elle resta penchée sur sa balustrade, émue, agitée, fiévreuse, parce qu'un homme dont elle ignorait le nom deux mois plus tôt errait, invisible, aux alentours...

Quand elle frappa dans ses mains pour qu'on vînt l'aider à sa toilette et fermer ses contre vents, sa belle servante n'était pas à son poste. Il fut même établi, par l'enquête du lendemain, qu'Aphrodité avait regagné l'habitation longtemps après l'heure où le sommeil et la vertu doivent se tenir compagnie. Comme il y avait récidive, le vieux Marcopoli, qui ne plaisantait pas quand il s'agissait de l'entourage d'Ariane, mit seulement quelques minutes entre la sen-

tence et l'exécution. Les parents d'Aphrodité, pauvres colons attachés à une ferme qu'il possédait à deux ou trois heures de distance, reprirent possession le jour même de la servante chassée, et la filleule de Vénus fut battu de la façon la moins mythologique du monde, pour avoir trop bien suivi les exemples de sa marraine.

Peu de jours après, Neuvillars fit une visite aux Marcopoli. Ariane était absente, mais son père accueillit le jeune officier avec une remarquable bienveillance. Néanmoins Paul évita toute allusion aux projets de Bédarride, et son hôte estima que cette réserve était du meilleur goût. En revanche, le marin jeta négligemment cette question :

— Il me semble qu'il y a du changement chez vous ? La porte m'a été ouverte par une servante que je n'avais pas encore vue.

— J'ai renvoyé Aphrodité ; c'était une coureuse, répondit le bonhomme.

Paul ne contredit en rien l'opinion qui venait d'être émise. Même, il ne parut point affecté par la nouvelle de la disgrâce d'Aphrodité. Au contraire, sa conversation prit un air d'aisance et de bonne humeur qu'elle n'avait pas au début. Néanmoins, il ne prolongea pas

sa visite, mais il accepta de venir déjeuner le dimanche suivant.

Lorsque son hôte l'eut quitté, après l'avoir reconduit pendant quelques centaines de pas, le jeune homme poussa un soupir de soulagement.

« *Poverina* ! murmura-t-il. Je l'aurais attendue longtemps, l'autre soir ! Allons ! maintenant je peux fréquenter la maison sans scrupules. *Kismet* ! »

Ariane fut sur le point de défaillir en apprenant quelle visite elle avait manquée. Mais quand elle sut que Neuvillars devait déjeuner à la maison dans trois jours, la santé lui revint aussitôt. Marcopoli voulait inviter tout le voisinage : sa fille fut d'un avis opposé. Elle fit valoir que monsieur de Neuvillars n'aimait pas le monde, qu'il était plutôt sauvage, que des inconnus lui gâteraient son plaisir, que même la présence du consul donnerait à la réunion l'apparence d'un déjeuner d'affaires. Bref, pour la seconde fois dans peu de semaines, Paul s'assit à la table des Marcopoli sans autre convive étranger.

Comme tout avait changé pour Ariane, dans ce court espace de temps ! Son espoir avait pris une forme. Elle pouvait dire à quel point

de l'horizon devait surgir le soleil de son bonheur et, déjà, les rayons de cette aurore incertaine la ravissaient en de brûlantes extases. On aurait dit que Paul avait remué le ciel et la terre, entre ces deux rencontres, pour se faire aimer davantage. Pauvre Ariane! Elle était loin de soupçonner ce qu'il avait fait!

Neuvillars fut exact au rendez-vous.

— Tiens! tu manges donc, ce matin? remarqua le bonhomme.

Elle mangeait parce qu'*il* mangeait. Ah! le bel appétit de marin! Ni les malheurs d'une infortunée servante, ni des projets d'où pouvaient sortir pour lui la démission et le mariage, n'étaient capables de lui serrer l'estomac. Quand il parut évident que ce jeune héros ne pouvait plus manger et ne voulait plus boire, on quitta la table pour le grand air du jardin, plus vaste et moins coquet que celui de la ville. Marcopoli montra ses vignes, ses oliviers, ses figuiers. L'air, d'une douceur infinie, déjà lourd du parfum des fleurs, était vivifié de temps en temps par une bouffée de brise marine venue de la baie.

Tout à coup, un fez rouge se fit voir entre les arbres. C'était un fonctionnaire qui venait rendre sa visite.

— Sauve qui peut ! dit Ariane. Mon père, va te dévouer pour ta fille et pour ton hôte !

Neuvillars s'élança sur les pas de mademoiselle Marcopoli, qui faisait une retraite savante, par des allées détournées. Quand on fut devant un certain massif, elle s'arrêta.

— Chaque soir, dit-elle en souriant, je viens entendre ici la sérénade que me donne un grand artiste. Ne soyez pas scandalisé. L'artiste possède une femme qu'il adore. J'ajoute qu'il a des plumes. Devinez-vous ?

— Le rossignol ! Je n'en ai pas encore entendu dans cette île.

— Vraiment ? fit Ariane dont les joues s'animèrent. J'avais cru vous reconnaître un certain soir, dans le chemin qui longe cette barrière. Je pensais que vous écoutiez le rossignol, vous aussi.

D'un regard aigu, Paul interrogea les traits d'Ariane. Il était facile de voir qu'elle ne soupçonnait rien des mystères de cette soirée, bien plus, qu'elle se croyait elle-même l'héroïne d'une aventure très platonique. Le mieux n'était-il pas de respecter cette erreur commode ? Avec un sourire de circonstance, Neuvillars répondit :

— Non, vraiment. Ce n'est pas pour le rossignol que j'étais venu.

Toutefois cette comédie lui déplaisait fort. Il songea en lui-même :

« Au diable les petites filles qui ne sont pas couchées à l'heure ! Et maintenant me voilà, malgré moi, passé au nombre des amoureux de la belle Ariane. »

Celle-ci pressait des deux mains son cœur qui bondissait dans sa poitrine. Elle ne répondit rien, ou plutôt ses yeux sincères ne répondirent que trop. Neuvillars comprit qu'il était aimé et, tout d'abord, il éprouva ce choc de l'honnête homme à qui une main distraite compte de l'or dont il n'est pas le possesseur attitré. Cependant, qui aurait pu rester froid, à cet âge, en présence de l'amour offert et de la beauté qui le promet ? Quelle occasion de goûter à la coupe inconnue de l'amour platonique ! Paul n'en éprouvait pas encore la soif, mais il ne se moquait déjà plus de ceux qui vantent son parfum.

Quel contraste séduisant pour un chercheur de contrastes ! L'azur et les étoiles du ciel, après les réalités violentes de la terre ! L'immaculée poésie après la brutale prose ! La pure tendresse d'Ariane, après l'ignorant esclavage d'Aphrodité ! Ce dernier lien, cette grossière entrave, le hasard venait de le rompre. Il pou-

vait, à cette heure, sans être un malhonnête homme, accepter l'amour d'une honnête femme. L'amour ! Que ne pouvait-il éprouver, pour un moment, ce curieux phénomène de l'organisme humain !...

Longtemps ils marchèrent à l'ombre des grands arbres, puis ils s'assirent, sans s'être touché la main, sur un banc d'où l'on découvrait la mer jusqu'à l'horizon bleu des montagnes d'Anatolie. Dans chaque parole que disait son bien-aimé, Ariane croyait découvrir des trésors capables d'enrichir de félicité une longue existence. Quand il confessait n'avoir jamais connu le véritable amour, elle croyait entendre : « *Vous êtes* mon premier amour ! » Quand il soupirait : « Quel homme peut mériter la tendresse d'une femme comme vous ? » elle comprenait : « Maintenant que je vous ai trouvée, rien ne nous séparera plus ! »

Elle était, à ce moment, plus heureuse qu'aucune créature, car elle prenait ce bonheur d'aimer, qui l'étouffait, pour le bonheur d'être aimée. C'est une méprise où tombent certaines femmes, tout à la fois très passionnées et très pures : elles prêtent de l'amour à celui qu'elles aiment. C'est que leur sexe, à la différence du nôtre, ne prête pas seulement sur gages.

Le père Marcopoli reparut. L'heure était venue pour Paul de rallier son bord. Il se sépara de ses hôtes après une dernière tasse de café, que la jeune maîtresse de maison fit durer un quart d'heure. Il s'éloigna enfin, mais Ariane le suivit, tenant au bout de ses doigts un de ces gâteaux de farine parfumée qu'on retrouve dans la moindre collation grecque.

— Mangez ceci, dit-elle au moment où la porte allait s'ouvrir.

— Manger? Grand Dieu! je me demande si je pourrai dîner ce soir.

— Mangez tout de même, si vous voulez me faire plaisir.

Paul, sans plus discuter, mit le gâteau dans sa bouche, et sortit de la maison, suivi d'Ariane et de son père, qui l'escortaient jusqu'aux limites du jardin. Le bonhomme dit en riant :

— Monsieur, on expérimente sur vous une de nos superstitions rhodiotes. Je vous en préviens loyalement.

— Une superstition? fit Paul la bouche pleine.

— Oui. Si vous mangez au moment où vous sortez d'une maison, il est certain que cette maison vous verra encore. Du moins c'est une croyance de chez nous.

— Monsieur, répondit courtoisement Neuvillars, je sens le sortilège qui opère déjà. S'il ne tenait qu'à moi, je rentrerais sur l'heure.

Il put discerner, dans les yeux d'Ariane, le bonheur qu'elle éprouvait d'avoir entendu ces mots de politesse française. Tout en regagnant le port, il se disait :

« Quel charme reposant dans cette simplicité ! Comme elle est pittoresquement tendre ! Quelle différence avec l'hypocrisie de nos mondaines, instruites, dès l'enfance, à nous tendre le bout des doigts quand elles meurent d'amour, et à nous combler de politesses quand nous les faisons mourir d'ennui ! »

Mais il n'était point amoureux d'Ariane ; la preuve c'est qu'il l'analysait. Un être comme lui ne peut être emporté que par l'assaut combiné des trois amours : celui de la tête, celui du cœur et l'*autre* ; encore faut-il que l'*autre* jette la première fascine. Mais Ariane avait quelque chose de trop poétique, de trop immatériel dans sa beauté, pour entamer cette muraille. Et puis, pour prendre à Neuvillars sa devise : *ce n'était pas écrit*.

Toutefois, s'il n'était pas converti à l'amour, du moins il ressemblait à ces athées qui sont entrés dans une église par politesse, et qui

emportent dans leurs oreilles un chant qui les poursuit. Paul comptait bien retourner entendre la musique. Ariane aurait dit que c'était l'effet de son gâteau.

Dès lors il ne resta jamais une semaine entière sans prendre le chemin de Trianda. Plus d'une fois il tomba dans des réunions nombreuses dont ses camarades faisaient le plus bel ornement. Ces jours-là, sa physionomie renfrognée montrait l'ennui qu'il éprouvait. Ariane, toujours en éveil pour épier le moindre pli de son front, jugea qu'il préférait la voir seule, et, dans son cœur, elle en fut délicieusement émue. Dès lors elle fit si bien que Marcopoli se figura que lui-même était fatigué d'avoir toujours du monde. Et le printemps s'écoula pour elle entre ces deux bonheurs : avoir son bien aimé à elle seule ou, quand ils s'étaient quittés, rêver à lui dans la solitude.

IX

Cependant Bédarride ne faisait plus mystère de sa grande idée. Tout au contraire, il en occupait fort le public, recueillant des adhésions, se faisant donner des signatures. Comme tous les inventeurs, il s'imaginait voir tourner sa machine avant que les rouages fussent fondus. A défaut de mieux, la machine avait déjà un nom : *le Colosse*, inspiration géniale, qui n'avait pas peu servi à gagner la faveur des gens de Rhodes.

Néanmoins un souci nouveau commençait à troubler le succès de Bédarride. Quand il rendait visite à Marcopoli, deux grands yeux clairs

ne cessaient de l'interroger avec une fixité fiévreuse. Il comprenait ce regard et maudissait la faute qu'il avait commise en se servant du nom de Paul comme d'un moyen pour intéresser à sa cause la fille de son ami. Une ou deux fois Ariane l'avait effrayé par des questions brèves, jetées à demi-voix quand on ne pouvait l'entendre, laissant voir qu'une seule pensée vivait dans ce cœur dont personne, jusque-là, n'avait compris l'ardente concentration. Certes, la première de toutes les questions était de savoir si « le Colosse » quelque jour se tiendrait sur ses jambes. Mais le consul ne pensait pas sans inquiétude à ce qui pouvait arriver chez les Marcopoli, si Neuvillars n'avait pas son poste et, surtout, si Ariane n'avait pas... Neuvillars.

Troublé par cette idée, il avait fait en sorte de revoir l'enseigne et, dans ce nouvel entretien, avait abandonné toute objection quelconque. Il se disait — le Ciel lui pardonne cette erreur ! — qu'une personne de la nature d'Ariane serait encore plus malheureuse sans Paul, qu'elle ne le serait avec Paul, si imparfait qu'il pût être. Celui-ci, d'un autre côté, n'était pas, tant s'en faut, touché de la grâce du mariage ; mais puisqu'il fallait aller en prison, il préférait

Ariane à bien d'autres comme geôlière. Ainsi, peu à peu, sans éclairer mutuellement d'une lumière trop vive certains replis de leurs âmes, sans écrire un marché dont aucun d'eux n'eût été fier d'articuler les clauses, Bédarride et Neuvillars comprirent qu'ils pouvaient compter l'un sur l'autre à l'occasion.

D'ailleurs tout permettait de croire que les rêves de l'Amour, aussi bien que ceux de la Fortune allaient se réaliser. Le capital se formait sans bruit, non pas seulement à Rhodes qui n'offrait pas de ressources suffisantes; mais quelques adhésions sérieuses étaient arrivées d'Athènes, de Smyrne, de Constantinople. Il fallait, à tout prix, enlever la difficulté suprême : le firman impérial. Une démarche auprès du Sultan devenait indispensable.

Vu son caractère officiel, Bédarride ne pouvait agir lui-même. Il obtint que Marcopoli partirait à sa place pour la capitale, offrant de s'établir avec sa femme dans la maison de Trianda, où l'on ne pouvait laisser seule une jeune fille. Ce départ et ces arrangements s'exécutèrent en peu de jours, et rien ne fut modifié dans l'existence d'Ariane, particulièrement en ce qui concernait les visites du jeune marin. Il n'y eut qu'un père de moins.

Qu'on n'aille pas croire d'ailleurs que l'atmosphère du lieu devint plus romanesque. Bédarride n'avait jamais péché par excès de sentiment. Quant à sa femme, elle n'entretenait Ariane que de ses propres rêves de fortune et de grandeur.

— Sans doute nous ferions bâtir une habitation, car mon mari ne pourrait garder le consulat. Ce serait une belle fin de carrière, non sans quelques regrets; mais il faut savoir écarter de belles cartes pour prendre des atouts. Voyez M. de Neuvillars : il n'attend que le télégramme de votre père pour demander son congé. Que pouvait-il espérer de son épaulette? Vous seriez au premier rang des notables. Son Excellence le Gouverneur accepterait à dîner chez vous. Certes, vous n'êtes pas une fille pauvre, pas plus que je n'étais il y a vingt ans. Mais qu'est-ce qu'un revenu comme le nôtre? L'aisance dans notre petit coin, la pauvreté ailleurs! Songez quel train on mènerait seulement avec un million à Rhodes!

Quand Bédarride revenait de son bureau, le soir, amenant parfois Neuvillars pour le dîner, c'était autour de la table une sorte de ronde où passaient les sujets les plus divers : les statuts à dresser, l'agence à construire, les noms des ba-

teaux, la couleur des pavillons, les charges, les dépenses, la marine militaire et la marine marchande, les intrigues du Palais et de la Sublime Porte, le télégramme de Marcopoli qui n'arrivait pas, les premières mesures à prendre dès qu'il arriverait. Parmi celles-ci venait d'abord la demande de congé, que Neuvillars avait toute prête dans sa poche, avec la date en blanc.

Ariane écoutait sans manifester aucune impatience, quoique, dans tout ce verbiage, on parût l'oublier un peu. Mais qu'importent les mots? Elle voyait seulement une chose. Tous ces projets, toutes ces combinaisons, tous ces préparatifs n'avaient au fond qu'un seul but : la donner pour toujours à Paul. Et quand Paul, presque sans la regarder, avait noirci des pages pendant une soirée, elle se sentait émue de reconnaissance, comme s'il eût affronté pour elle-même une épreuve méritoire.

Sur ces entrefaites, le télégramme attendu parvint à Bédarride. Le firman n'était pas signé, mais la chose était promise pour le lendemain. Neuvillars, prévenu à bord par quelques mots de Bédarride, courut au consulat.

— Votre demande est-elle déposée? lui dit le futur président du « Colosse » qui semblait affolé. Non? Pas encore? Qu'attendez-vous? Mais

peut-être que vous n'êtes pas décidé. C'est une chose qui vous regarde. Seulement, faites attention que je ne peux pas rester dans l'incertitude. Si vous ne venez pas avec moi, il faut que j'en prenne un *otre*. Coquin de bon sort! Ce ne sont pas les candidats qui manquent?

Paul était décidé et n'avait besoin que d'un signe pour agir. Aussi bien, il n'était question que d'un congé de durée, comme le Ministre en donne à maints officiers de vaisseau qui conservent leur grade, tout en naviguant pour des compagnies particulières. Mais, de tout temps, ce système avait eu le don d'exaspérer « papa Guérin », aux yeux de qui l'honneur de porter l'épaulette, sur un torpilleur de cent tonnes, valait mieux que le commandement d'un transatlantique de la grandeur d'une cathédrale.

— Monsieur, dit-il à son subordonné, je suis trop franc pour jouer la surprise. Il faut croire que vous avez des amis peu discrets, car vos intentions m'étaient connues. Ainsi donc, vous trouvez qu'on est trop pauvre chez nous? Comme certains de vos camarades, vous estimez que l'honneur est une maladie, quand la paye n'est pas forte? C'est bien, monsieur; chacun son goût. Ce soir même j'enverrai votre demande, avec mon avis conforme. Dieu merci! nous

aurons toujours assez de braves garçons, moins difficiles que vous sur certain chapitre. Allez donc! Vous êtes libre dès maintenant si vous le désirez. Je vous offre un débarquement immédiat pour raison de santé. Ici l'on ne retient pas un officier par force, comme on ferait pour un mousse.

Pâle de colère, tout tremblant de la contrainte qu'il s'imposait pour ne pas manquer à la discipline, le jeune enseigne répondit le plus froidement qu'il put :

— Mon commandant, j'accepte la permission, et je vais quitter le bord à l'instant même.

Puis il se rendit dans sa chambre et s'occupa de son déménagement peu considérable. Vers la fin de la journée, après avoir expédié son bagage à l'*Hôtel des Étrangers,* il sortit de Rhodes par cette même porte d'Amboise, où, deux mois plus tôt, il avait mis sur les lèvres d'une pauvre fille un baiser qu'elle avait payé si cher.

En passant devant le platane, dont le feuillage énorme couvrait toute une foule de pierres sépulcrales plantées debout, pressées, confondues et bariolées comme une foule populaire, il eut cette pensée sombre :

« Je n'ai pas de chance pour mon propre

compte. Est-ce que je porte aussi malheur aux femmes qui m'aiment? »

Sans s'arrêter, il suivit le chemin qui contourne le mont Smith, nom de l'amiral anglais qui, de cette hauteur, observait la flotte française pendant l'expédition d'Égypte. Mais quand il eut atteint le passage pittoresque et désolé du *Katopétrès*, Paul fit halte, comme s'il eût traversé pour la première fois ce défilé sauvage. Jusqu'à ce jour, quand il suivait cette route, il était invariablement pressé par l'heure, soit parce que son service l'avait retenu à bord du *Prométhée*, soit parce qu'Ariane l'avait retenu à Trianda. Que lui importait l'heure, désormais? Son service de marin était fini pour longtemps et, par cette contradiction qui est en chacun de nous, il en éprouvait une tristesse lugubre. Déjà il se demandait s'il avait été sage dans sa résolution.

Une grande lassitude morale et physique le brisait. Il s'assit au bord du chemin, tournant le dos à la mer qui bat en cet endroit le pied d'une falaise élevée. En face de lui, sur le versant très incliné de la colline, tout un amoncellement de rocs énormes, détachés de la cime par des tremblements de terre, était suspendu, comme dans l'attente d'un signal pour balayer

la route d'une avalanche irrésistible. Peut-être que la catastrophe allait éclater. Quelle fin sans douleur et sans angoisse! Quel aplanissement immédiat, définitif, irréprochable des difficultés d'une longue vie, si la vie, pour lui, devait être longue!

Il s'amusait à mesurer les blocs à peine en équilibre, à les défier pour ainsi dire, à deviner duquel d'entre eux viendrait la destruction de son être... Mais, au milieu de ces géants inoffensifs, il aperçut tout un monde fleuri, les cyclamens aux teintes rosées, le thym odorant, les iris bleus, les lis à la corolle d'or. Des papillons en atours de fête, des abeilles au costume laborieux s'agitaient, s'aimaient, se poursuivaient aux pieds de ces monstres. Paul se moqua de lui-même et se retourna vers la mer qui bouillonnait au-dessous de lui entre des rochers noirs. Il songea :

« La mort ne vient pas quand on l'appelle. On doit faire le chemin... Oui, je te vois; tu es là! Un seul mouvement vers l'abîme, et c'est le repos éternel entre tes bras. »

Il ferma les yeux; un singulier sourire passa sur son visage.

« Non! se dit-il en reprenant sa route. Essayons d'abord... des bras d'une autre. Qui

sait? Tout arrive! Si j'allais être un mari très heureux! »

Son cœur s'attendrissait vaguement à la pensée qu'Ariane pourrait peut-être lui donner quelque bonheur, après tout. Il s'imagina qu'il venait de sentir un premier éveil de sentiment. Tels ces passagers souffreteux qui se croient entrés dans les voies de la dévotion, parce qu'ils se sont réjouis à l'aspect des tours de Notre-Dame des Flots. Pour combien d'hommes, fatigués d'une certaine vie, la chapelle conjugale n'est que la fin du mal de mer!

En recevant le bouquet de fleurs sauvages que Paul mit dans sa main, Ariane éprouva presque autant de surprise que de joie. C'était un phénomène si nouveau !

— Cueillies par vous-même? demanda-t-elle, n'osant en croire ses yeux.

— Oui, dans le Katopétrès. Ah! quel terrible moment j'ai passé là! Qui peut dire ce que je serais maintenant, si je n'avais pensé à vous?... L'endroit est si bon pour mourir!

— Pour mourir!

En même temps qu'elle répétait les derniers mots de cette déclaration singulière, elle vit l'accablement où se trouvait Paul.

— Mon Dieu! qu'est-il arrivé?

— Pardonnez-moi. Je devrais ne sentir que de la joie. Vous connaissez la dépêche de votre père ?

— Oui ; tout s'arrange comme nous le désirons. Il va revenir. Mais pourquoi cette tristesse ?

Il répondit, frémissant encore à la pensée de l'entretien qu'il avait eu avec son chef :

— La grande décision est prise. Tout est fini. A cette heure mon bagage est à l'hôtel.

Avec un élan de joie — chacun d'eux voyait les événements sous des côtés si peu semblables ! — elle s'écria :

— Vous avez quitté le *Prométhée* ?

— Je l'ai quitté, reprit-il d'un air sombre. Pour vous parler en toute franchise, on m'en a bien un peu chassé. Et voilà pourquoi je... je n'éprouve pas une satisfaction sans mélange. Encore une fois, pardon !

Le dîner, qui attendait, suspendit l'entretien. Bédarride, en même temps qu'il faisait passer à Trianda le télégramme de Marcopoli, avait annoncé qu'il coucherait en ville. Déjà il était débordé ! Pour Neuvillars non moins que pour Ariane le dîner fut interminable, d'autant que madame Bédarride les excéda par une verbosité mortelle. Fort heureusement, la bonne

femme, qui ne marchait guère à jeun, pouvait tout juste, après qu'elle avait mangé, franchir la distance qui la séparait de sa chaise longue. Dès qu'elle eut accompli cet effort, Paul et Ariane sortirent ensemble et, sans dire une parole, gagnèrent doucement l'allée de platanes séculaires qui descendait jusqu'au rivage.

La nuit resplendissait autour d'eux, une de ces nuits de pleine lune qu'il faut avoir savourées en Orient pour comprendre jusqu'où peut aller la poésie de la nature. O terre privilégiée! Toi seule connais ces moments de calme incomparable, ces heures de trêve où toute sensation pénible, même douteuse, semble ignorée, impossible, inconnue! Tout paraît obéir à un ordre suprême de bonheur; le moindre phénomène de la vie devient une jouissance. Nulle odeur qui ne soit un parfum; nul bruit qui ne soit une harmonie. Le soleil et ses ardeurs brutales sont oubliés. Est-il possible qu'à cette minute un seul être connaisse la faim, le froid, la fatigue, la mort? La pensée du lendemain, de ses travaux, de ses douleurs tombe engourdie, en quelque sorte, comme vient de tomber la poussière du chemin sous une haleine humide, toute chargée d'une torpeur délicieuse...

Le jeune marin, si mal disposé qu'il fût à

subir ces influences, ne pouvait y échapper. Ses nerfs avaient déjà perdu la tension de ces dernières heures pendant lesquelles, plus que pendant toute son existence, il avait senti le malheur de son isolement. Seul pour délibérer, seul pour agir, seul pour subir un traitement sévère ! La solitude est un poids d'autant plus lourd à supporter que l'âme est plus vide.

Mais il n'était plus seul. Dans le regard de deux yeux tendres, il avait vu son amertume devinée. Sans ouvrir la bouche, avec une hésitation adorable entre le dévouement et la timidité, son amie venait de prendre son bras, et déjà il se sentait consolé, soutenu. Ariane qui ne pouvait le voir dans l'ombre, mais qui l'entendait soupirer, l'entraîna d'une main plus hardie vers le banc qui terminait l'allée et regardait la mer. En ce moment, le visage de Paul fut éclairé par la lumière de la lune ; on put voir ses yeux humides, son visage abattu.

Ces larmes, ce découragement firent oublier tout le reste à la fille de Marcopoli. Faisant asseoir Neuvillars, elle s'assit elle-même à côté de lui et, d'un geste dont il impossible d'exprimer la douceur très chaste, elle appuya la tête du jeune homme contre sa poitrine.

— Pleurez, dit-elle à voix basse. Ne vous

contraignez plus. Je vous comprends si bien! C'est votre maison, c'est votre famille que vous avez quittées aujourd'hui, Mais cette demeure où vous êtes entré sera votre demeure. Hélas! je suis une ignorante, une simple, une naïve, une pauvre petite Turque, en un mot. Qu'importe? A moi seule je vous donnerai le dévouement que pourrait vous assurer le reste du genre humain mis ensemble. Je vous le jure en face de Dieu qui nous voit!

Déjà Paul avait repris possession de lui-même, un peu parce que cette détente lui avait fait du bien, beaucoup parce que la déroute de ses nerfs lui causait quelque honte. En même temps il se demandait si c'était bien lui, Paul de Neuvillars, qui larmoyait sur le corsage d'une demoiselle.

« Que dirait Bédarride, s'il pouvait me voir? Mais aussi quelle journée! Débarqué à midi, fiancé le soir ou peu s'en faut, tout cela sans l'avoir demandé! Vraiment, à certaines heures, les choses vont trop vite! »

Comme il regardait Ariane avant de lui répondre, il découvrit dans son regard une flamme qu'il n'avait pas encore vue dans les yeux d'aucune créature humaine. Alors il prit à son tour dans ses mains cette tête charmante,

la serra contre lui et mit un baiser dans les cheveux bruns qui semblaient frémir sous ses lèvres. Mais il n'osa se risquer jusqu'à la parole. A certains moments l'étreinte muette dispense d'un autre langage les amoureux, soit qu'ils aient trop à dire, soit qu'ils se trouvent à court d'éloquence. D'après la ferveur enthousiaste qui animait Ariane, on devine quelle fut l'interprétation qu'elle sut donner à ce silence,

— Oh ! oui ! toujours ! soupira-t-elle. Toujours ainsi ! Toujours confondus dans une seule tendresse, qui nous tiendra lieu du reste du monde ! Regardez cette lune radieuse : elle nous éclairait un certain soir... Vous en souvient-il ? On dansait près de nous ; mais je ne songeais guère à la danse. Nous causions !... Vous m'avez dit : « On meurt donc d'amour chez vous !... »

Elle s'interrompit, avec un grand soupir plaintif ; une émotion puissante gonflait sa poitrine. Tout à coup elle se leva et, posant sur les épaules de Neuvillars ses deux mains, elle ajouta d'une voix vibrante, qui semblait appartenir à une autre femme :

— Mourir !... quand on n'est pas aimée, ou quand on n'est plus aimée !... Ah ! Dieu ! comme c'est facile !...

— Vous avez raison, dit Paul en tressaillant. A certaines minutes, il est facile de mourir. Je l'ai compris tout à l'heure, au milieu des rochers du Katopétrès. Là, je m'étais arrêté, vaincu par la fatigue de vivre. J'ai regardé le gouffre... C'est un lieu très commode pour sortir de ce monde. Si je n'avais pensé à vous, Ariane, aux douces paroles d'encouragement qui allaient sortir de vos lèvres, je n'aurais pas résisté à la tentation.

Ainsi, Paul avait songé à mourir ! Hélas ! il n'était pas question pour lui de mourir d'amour, mais Ariane était trop absorbée par son rêve pour noter la nuance. D'ailleurs, la voix de madame Bédarride venait de se faire entendre au loin.

— Mon Dieu ! s'écria la jeune fille, nous oublions tout ; regagnons vite la maison. Quelle heure peut-il bien être ?

Mais Paul ne se sentait pas d'humeur à faire des frais pour la consulesse. Il éprouvait un grand besoin de repos, après cette rude journée.

— Non, déclara-t-il habilement. Si je ne dois plus être seul avec vous, je veux être seul avec moi-même. Bonsoir ! A demain... chère... Ariane !

Pour la seconde fois, il embrassa la jeune fille, avec une sorte de gaucherie où se faisait voir le peu d'expérience qu'il avait de ces pures caresses.

— A demain !... A toujours ! murmura-t-elle d'une voix frémissante.

Puis ils se quittèrent, pour plus longtemps qu'ils ne le croyaient l'un et l'autre.

X

Le lendemain, Neuvillars fit la grasse matinée. Ce n'était pas que sa chambre de l'*Hôtel des Étrangers* fût un séjour incomparablement délicieux. Mais là, du moins, il était à l'abri de toute rencontre avec ses camarades. La vue de son propre uniforme, jeté sur un fauteuil, lui causait déjà une angoisse insurmontable. Dans un demi-sommeil, il se demandait si le télégramme annonçant le retour de Marcopoli, avec son firman, n'allait pas arriver bientôt, de façon que lui-même pût faire sa demande, et prendre rang comme fiancé. En même temps il cherchait les noms des personnes qu'il dési-

gnerait comme pouvant fournir des renseignements sur son propre compte, lorsque le père d'Ariane lui demanderait ses références.

Un coup frappé à sa porte le tira de ses méditations. La clef joua dans la serrure. Un jeune homme trop joli, trop souriant, trop pommadé dans sa brune chevelure, trop frisé dans sa moustache, trop élégant dans sa jaquette neuve, parut sur le seuil.

— Monsieur, dit-il à Neuvillars, voulez-vous me permettre de vous embrasser ?

— Non, monsieur, répondit assez rudement le marin, car je pense qu'il y a méprise.

Le nouveau venu laissa retomber ses bras, mais son sourire s'éclaira encore.

— Quoi ! vous ne vous souvenez plus de Spiridon ? cria-t-il avec des intonations sonores.

En un clin d'œil Paul se souvint, et même il songea que Spiridon était cause de son départ du *Prométhée* et de bien d'autres aventures.

— Monsieur, dit-il sans le moindre enthousiasme, je vous remercie de votre visite, et je me tiens pour embrassé. Mais ne craignez-vous pas que le Gouverneur ?...

— Le Gouverneur ? Il est en congé, et ne

reviendra plus, répondit Spiridon, en prenant une chaise. Vous ne savez donc rien? Son Excellence va recevoir de l'avancement.

— Et mademoiselle Makboulé? Recevra-t-elle aussi de l'avancement?

— Elle est en Égypte depuis quelques semaines, chez une tante. Elle va se marier. Moi aussi, d'ailleurs. J'épouse une cousine, à Constantinople, et dois habiter chez son père, un des hauts fonctionnaires chrétiens de la Sublime Porte. Cette union me donne quelque influence. Le séjour de Rhodes ne m'est plus interdit. J'ai débarqué hier soir. C'est à vous que revenait ma première visite, puisque les Marcopoli sont à Trianda. Hélas! monsieur, qu'ai-je appris? J'ai le malheur d'être en opposition d'intérêts avec le père d'Ariane.

Alors Spiridon fit comprendre qu'il était, qu'il devait être opposé au « Colosse » par tous les moyens. L'entreprise aurait pour premier résultat la ruine de la Compagnie grecque, déjà privée de l'escale de Rhodes, à la suite d'incidents que Neuvillars connaissait mieux qu'un autre. Mais Spiridon, qui brillait par la reconnaissance, ne l'entendait pas ainsi. Dès qu'il avait connu les projets en cours, c'est-à-dire une semaine plus tôt, il avait écrit à son

futur beau-père, le priant d'user de toute son influence pour empêcher la signature du firman.

— Certes, conclut-il, j'éprouve un véritable chagrin à me poser en adversaire de Marcopoli. Mais, après tout, il n'en sera pas plus pauvre. Et qui peut dire ce qui adviendrait des capitaux qu'il compte engager dans le « Colosse »? Quant à vous, mon devoir était de vous prévenir loyalement. Réfléchissez avant d'aller plus loin. Car on m'a dit que vous songiez à prendre part à l'entreprise.

« Avant d'aller plus loin! se répéta Paul quand son visiteur fut parti. La phrase est jolie à entendre, pour un homme qui vient de compromettre sa carrière et de prendre femme, ou peu s'en faut! Comment pourrais-je aller plus loin, si ce n'est en exécutant le saut du Katopétrès? »

La réflexion n'empêchait pas Neuvillars de s'habiller précipitamment, comme un homme qui court au feu. Son château d'Espagne brûlait, catastrophe d'autant plus grave qu'il ne possédait que celui-là. Dès qu'il fut présentable, il courut chez Bédarride, et l'impression produite par les nouvelles qu'il apportait ne fut pas de nature à dissiper ses craintes. Au premier moment le consul fut atterré et, s'il se

remit du premier choc, on put voir que cette considération surtout lui rendait le sang-froid : rien de perdu, pour lui-même, sinon des espérances.

Paul, qui perdait quelque chose de mieux, laissa voir une mauvaise humeur voisine de l'irritation. Bédarride courba la tête pour toute réponse.

— Mais enfin que dois-je faire, moi ? questionna le jeune homme. Dites au moins quelque chose. Ma situation va devenir telle que je n'oserai plus me montrer *nulle part*.

Ces mots soulignés d'un geste firent dresser l'oreille au consul.

— Vous avez-vu Ariane ? demanda-t-il.

— J'ai passé la soirée d'hier à Trianda.

Les deux augures se regardèrent un instant, mais ils n'avaient pas envie de rire. Tout à coup Bédarride se frappa le front :

— J'y songe, dit-il. Nous n'avons qu'un parti à prendre. Le bateau pour Constantinople démarre dans la journée. Allez rejoindre Marcopoli et conférez ensemble. Après tout, Spiridon n'est peut-être qu'un farceur. Dirait-on pas qu'il épouse une fille du Sultan ! Allez, mon ami ; préparez vos malles. Je vais m'occuper de votre passeport. Quant à

votre permission, elle n'est que trop en règle.

Neuvillars hésitait. Bédarride, qui tenait à s'en débarrasser, comme fait le médecin d'une ville d'eaux pour un malade en mauvaise voie, trouva cet argument :

— Voyons les choses au pire. Vous pourriez, si réellement l'affaire est tombée dans l'eau, prendre le train pour Paris et précéder votre demande de congé au Ministère, afin de l'annuler.

— Mais partir comme un voleur... sans dire adieu... à personne ?

Bédarride comprenait les moindres pensées de son interlocuteur. Il voyait bien que Paul ne désirait qu'une chose : partir sans retard — et sans adieux.

— Vous savez bien que les bateaux sont rares, dit-il. Ne manquez pas celui-ci. D'ailleurs, pour vous éviter jusqu'au moindre reproche, je vais envoyer un exprès à Trianda. J'expliquerai ce qui se passe, et je demanderai de votre part si l'on a des commissions pour Marcopoli.

Ainsi fut scellé le destin d'Ariane. Quand elle apprit, par le billet quelque peu embrouillé de Bédarride, le départ qui allait avoir lieu, elle ne fut pas très étonnée, mais surtout nullement attristée, car elle trouvait tout simple

que Paul ne voulût pas la revoir sans s'être entendu avec son père. Elle courut à son bureau, prit une photographie d'elle-même, et écrivit cette simple ligne sur un coin de l'image : *Ariane à son fiancé.* Puis, ayant remis ce simple message à l'envoyé qui attendait, elle remonta dans sa chambre pour pleurer de joie. Enfin, ses larmes séchées, elle se rendit à l'église de Crémasti et, devant la célèbre image de la *Panaghia*, fit une illumination de cierges pour remercier Dieu qui lui préparait tant de bonheur.

Au même instant, le voyageur sortait du port. Afin de ne pas revoir le *Prométhée*, qu'il regrettait à cette heure comme un exilé regrette sa patrie, Neuvillars s'était enfermé dans sa cabine plus que modeste, et, le front dans ses mains, se livrait à un examen de conscience qui ressemblait aussi à l'inventaire d'une liquidation désastreuse. Près de lui, comme une des pièces du dossier, la photographie qu'on venait de lui remettre étalait sa dédicace : *Ariane à son fiancé.*

Marcopoli, prévenu par une dépêche, attendait Neuvillars, avec d'autant moins de plaisir que l'affaire du « Colosse » était morte et enterrée depuis quelques heures. Quels motifs

avaient pu décider le voyage du jeune marin? Il n'était donc plus sur le *Prométhée*? Qu'espérait-il ? Que voulait-il? Cet homme à la beauté froide et au regard plein de volonté, toujours maître de lui-même, inquiétait le père d'Ariane depuis trois jours. L'échec des négociations entamées avait donné au vieux Grec la prudence qui distinguait son compatriote Nestor. Il accueillit son visiteur avec politesse, mais il le laissa parler avant de dire un seul mot.

Tout au contraire, Paul se hâta de prendre ses positions. En quelques phrases très nettes, il résuma les deux derniers jours qu'il avait passés à Rhodes : le télégramme reçu par Bédarride, le congé demandé au Ministre, la boutade exaspérante du commandant, la rupture survenue et, pour finir, l'entrée en scène, malheureusement trop tardive, de Spiridon.

Il ne laissa qu'un point dans l'ombre : son entretien avec Ariane. Passer toute sa vie à Rhodes, sans autre fortune que la dot qu'on lui compterait, sans autre distraction que l'élevage des vers à soie et le trictrac de Bédarride, c'était un avenir dont il ne pouvait être enthousiasmé. Cependant il était résolu d'agir en honnête homme, d'après l'idée un peu large

qu'il se faisait des devoirs d'un honnête homme dans son cas. Si Marcopoli se tenait pour engagé à lui donner sa fille malgré tout. Paul ne comptait pas se dérober, quelque pût être la rigueur du sacrifice. De son côté, pendant l'exposé de Neuvillars, Marcopoli se disait :

« L'homme que voici n'est point une bête. Il va prétendre que sa situation est compromise par ma faute et, comme indemnité, il me demandera ma fille. L'affaire n'est pas tant mauvaise pour un homme qui n'a rien ! »

Quand Paul eut achevé ce qu'il avait à dire, le silence régna. Les parties s'observaient. Tels deux passants qui se croisent à la brune, en un lieu désert, chacun croyant que l'autre va crier : « La bourse ou la vie ! » S'il ne s'était agi en réalité du cœur et de la vie d'une femme, on pourrait dire que la situation était comique.

Cependant Marcopoli ne pouvait pas se taire toujours. Il conta l'échec irrévocable subi le matin même, versant d'abord mille imprécations contre les fonctionnaires qui avaient trahi leurs promesses.

— Quel pays ! Croiriez-vous que d'un simple projet industriel on voulait faire un complot pour l'affranchissement de Rhodes ? En tout cela,

je reconnais maintenant les intrigues de Spiridon. J'ai vu l'heure où j'allais coucher en prison, comme si j'étais un autre Botzaris. Grâce à Dieu ! on me laisse partir, ou plutôt on m'enjoint de partir sur le prochain paquebot, c'est-à-dire demain. Vous ne savez pas quel crime c'est pour un homme, chez nous, que d'avoir effrayé le Gouvernement !

— Je me demande lequel est le plus effrayé de vous deux, répondit Neuvillars. Précisément votre ami Bédarride me disait : « Pourvu qu'il ne se laisse pas intimider ! »

Ces mots détournèrent aussitôt la mauvaise humeur de Marcopoli sur le consul.

— Ah ! Bédarride ! Il saura ce que je pense de lui et de ses habiletés. Si j'avais réussi, tout l'honneur lui revenait, sans parler du bénéfice. Maintenant il criera partout que j'ai perdu l'affaire. J'aurais voulu l'y voir ! Encore, moi, j'en suis quitte pour les frais d'un voyage. Mais vous ? Cet homme est absolument responsable, seul responsable de ce qui vous arrive. Qu'il vous donne au moins un conseil pour sortir d'embarras !

— Il m'en a donné un, fit Paul en réglant sa respiration comme un acteur qui joue un passage difficile. D'après lui, je devrais prendre

le train ce soir pour arriver au Ministère avant ma lettre. Dans ce cas, tout se bornerait pour moi à quelques jours de congé. Seulement... il est probable qu'on ne me renverrait pas au *Prométhée*.

Neuvillars n'attendit pas longtemps l'effet du coup de sonde qu'il venait de donner. Marcopoli était déjà debout, battant des mains.

— A la bonne heure! Voilà qui me réconcilie avec Bédarride. N'hésitez pas, mon ami. Quelle heure est-il? Juste assez de temps pour fermer votre valise, descendre à Galata et traverser la Corne d'Or. Préparez vos bagages. Moi, je cours chercher une voiture et je vous accompagne, comme interprète, jusqu'au wagon.

— J'aurais voulu du moins écrire, ne fût-ce que deux lignes, à mademoiselle Ariane... balbutia Neuvillars. Je ne lui ai pas dit adieu en quittant Rhodes.

C'était le dernier effort de la conscience domptée, la dernière escarmouche avant la capitulation. Le secours pouvait encore venir pour Ariane. Un mot de son père pouvait couper la retraite au fugitif. Mais ce mot ne fut pas prononcé.

Le vieillard balbutia, lui aussi, d'une voix troublée :

— Je prends tout sur moi. Soyez tranquille; Ariane comprendra que. que... que vous êtes, comme disent les marins, dans le cas de force majeure.

Quand ces deux hommes prirent congé l'un de l'autre, ils étaient également satisfaits. Chacun d'eux conservait ce qu'il aimait le mieux au monde. Marcopoli gardait sa fille et Neuvillars gardait sa liberté. L'heure était proche où ils devaient regretter de ne pouvoir effacer cette minute de leur vie, au prix de tout ce que l'être humain peut donner de plus précieux. Mais, hélas! Méphistophélès lui-même, qui peut rendre la jeunesse avec son avenir, reste sans pouvoir en face du passé et de ses fautes!

XI

Si Neuvillars, au lieu de se cacher dans sa cabine, fût resté sur le pont du paquebot qui l'emportait loin de Rhodes; s'il eût observé une dernière fois le *Prométhée* sur le point de disparaître, il aurait vu des flocons de fumée noire couronner la cheminée du croiseur, indice d'un départ imminent. Le télégraphe avait donné des ordres. Peu après le coup de canon du soir, le navire de guerre s'ébranla doucement, le cap sur le nord-ouest. Le surlendemain au point du jour, il ralliait sa division à Salonique. Vers neuf heures, le commandant Guérin faisait son rapport à l'amiral, expli-

quant ce fait peu ordinaire d'un officier du bord laissé à terre, sous prétexte de santé.

L'amiral donna raison à l'officier supérieur, demanda le dossier de l'enseigne, l'apostilla de bonne encre et, le soir même, l'expédia au Ministère avec les plis concernant la mission spéciale du *Prométhée.* Cette avance de plusieurs jours devait déjouer toutes les prévisions de Neuvillars. Quand celui-ci pénétra dans le cabinet du directeur de qui relevait son affaire, il comprit, au seul geste lui désignant un siège, qu'il arrivait après sa demande de congé.

— Vous êtes bien pressé, monsieur ! lui dit le haut fonctionnaire. Vos pièces ne sont chez moi que d'aujourd'uui. Mais soyez tranquille, on ne vous retiendra pas de force. Tout le monde est d'accord pour vous laisser partir.

Paul fut atterré. La porte s'ouvrait devant lui, toute grande, alors qu'il venait pour obtenir qu'elle restât fermée.

— Toujours ma chance ! murmura-t-il à demi-voix.

C'était le moment de pratiquer ces vertus des pauvres et des petits : l'humilité et la patience. Il s'y essaya de son mieux, disant franchement la vérité, racontant les espoirs qu'on avait fait naître en lui, ses rêves d'avenir, ses

déceptions, hélas! Il conclut en demandant l'autorisation de reprendre son service. Mais il lui fallut d'abord entendre un sermon en règle, où les textes de l'Écriture étaient remplacés par les extraits non moins infaillibles de son dossier. Tous ses crimes y figuraient, depuis son goût immodéré pour la peinture, jusqu'à l'incident diplomatique dont il avait failli être la cause. Entre temps on l'informa qu'il était d'un caractère désagréable, qu'il n'avait pas su gagner la sympathie de ses chefs, qu'il vivait comme un ours et qu'il ne tenait pas à sa carrière.

Sa provision de patience était à bout. Il commit la faute de discuter et l'imprudence d'avoir de l'esprit, ce qui lui valut de s'entendre dire qu'il avait toujours passé pour un mauvais esprit. Comme il faisait remarquer avec une douceur suspecte que tout le monde n'a pas la chance d'être une bête, son interlocuteur, sans répondre et sans rien décider, pressa du doigt le bouton d'une sonnerie. C'était la fin de l'audience. Cette fin, véritablement un peu trop brusque, lui ôta la faible portion d'empire sur lui-même qui lui restait. Tout plutôt qu'une carrière qui expose un homme à de pareilles avanies !

— Où pourrais-je trouver du papier et des plumes? demanda-t-il à l'huissier de service dans l'antichambre.

Moins d'un quart d'heure après, il descendait l'escalier, laissant derrière lui sa démission en bonne et due forme.

Pendant ce temps-là, Marcopoli causait avec sa fille, sous l'allée des platanes de Trianda.

— Ma chère enfant, disait-il, nous avons été, dans cette affaire, trois fous et un sage. Les fous sont toi, ton père et Bédarride; mais celui-ci a été le plus coupable. Ce rêveur dangereux m'a tourné la tête en me montrant des millions. Il te l'a tournée, pas trop, j'espère, en te montrant un mari. Eh bien! ma chère, nous nous sommes trompés; j'ai dû me rendre à l'évidence. Qu'ai-je fait alors? J'ai repris le bateau et me voici. Est-ce que je pleure les millions entrevus? Non; car je me retrouve avec ce qui était pour moi la fortune, il y a deux mois. Si, par hasard, tu regrettais quelque chose, toi aussi, que mon exemple t'instruise. Qu'y a-t-il de changé dans ta vie? Ne suis-je pas là? Tes amis, tes amies, tes promenades, tes pauvres, tes fleurs... que te manque-t-il de tout ce qui faisait ton bonheur avant ces histoires? Dans quelques jours

nous n'y penserons plus. N'est-ce pas, mignonne, tu vas faire comme ton père? Tu vas reprendre le bateau?

Ils étaient en face du banc où, la semaine précédente, Ariane avait soutenu le découragement, essuyé les larmes de celui qu'elle nommait son fiancé dans la foi de son cœur.

— Asseyons-nous, dit-elle, car chacun de ses pas lui coûtait un grand effort.

Une accablante surprise l'écrasait. Quand son père lui avait dit quelques minutes plus tôt : « Nous avons à causer sérieusement », ce n'était pas une homélie qu'elle se préparait à écouter. Hélas! le seul nom qu'elle avait espéré entendre, et qu'elle n'avait pas entendu, c'était le nom qui bourdonnait dans ses oreilles, au milieu d'un bruissement intérieur plus fort que le murmure des vagues froissées sur les galets. Pourquoi n'avait-on pas parlé de Paul? Tournant vers son père des yeux égarés par l'angoisse, elle put seulement articuler :

— Et... monsieur de Neuvillars?

— Ah! celui-là, c'est le sage, répondit Marcopoli sans être étonné de la question, car il l'attendait. Ce jeune homme n'a pas de famille, pas de fortune. Il s'agissait pour lui de trouver tout cela... Eh bien, en quelques minutes, sans

une hésitation, sans une plainte, son sacrifice s'est accompli. Déjà sa demande était envoyée pour un congé. Sur l'heure il est parti pour la France, afin de retirer sa lettre. Il voulait t'écrire, mais les minutes étaient comptées. Je me suis chargé des explications : elles sont bien simples. Notre vie se passe à faire des projets irréalisables !

Le corps d'Ariane s'abandonnait lentement sur la poitrine de son père. Celui-ci ouvrit les bras, pensant que sa fille cherchait ces caresses qui consolent un enfant dont le désir est contrarié. Mais peu à peu le poids qu'il avait à soutenir devint très lourd et réclama toute sa force ; ce n'était pas un enfant qu'il avait dans les bras, c'était une femme évanouie.

Quand elle ouvrit les yeux, elle était couchée sous les blancs rideaux de sa chambre. Son père, dont les joues étaient baignées de larmes, renvoya tout le monde d'un geste et, s'agenouillant au chevet de la pauvre créature, il murmura dans son oreille :

— Écoute, ma bien-aimée !... je ne savais pas !... Si j'avais su !... Il n'attendait qu'un signe pour parler... et moi je n'ai pas voulu faire ce signe. Alors il est parti. Que pouvait-il me dire ? Quel argument pouvait-il invo-

quer en sa faveur ? Je l'encourageais si peu !

Les paupières d'Ariane étaient retombées. Elle répondit d'une voix sans vibration, pareille à la voix d'une femme parvenue à l'extrême vieillesse :

— Il pouvait vous montrer certain portrait... signé du nom de votre fille... et alors... vous auriez dit oui.

— Eh bien ! Je le dirai, ce oui. Sois tranquille ; sois heureuse. Tu l'aimes ? je te le donne. Voyons ! Quand part le prochain bateau ? Mon Dieu ! seulement dans une semaine. Enfin, il emportera ma lettre pour ce jeune homme... Mais calme-toi, guéris-toi, ma fille, ma chérie, mon enfant !... Que veux-tu ? Que puis-je faire ?...

Elle avait toujours les yeux fermés, trompeuse apparence que démentaient les mouvements désordonnés des sourcils, contractés et détendus sans relâche, comme sous l'action d'un courant électrique. Enfin elle regarda son père ; mais il était impossible de voir sur son visage morne si l'espoir était entré de nouveau dans son cœur. Elle dit, sans verser une larme, sans essayer un sourire :

— Je voudrais aller à Vary.

Ce lieu pittoresque, situé à plus de trois

heures de la ville, était le séjour favori d'Ariane. Son père y possédait un domaine important, composé d'une maison bourgeoise et de plusieurs métairies. Toutefois, à cause de l'éloignement, il n'aimait pas à y résider pour plus d'un jour. Déjà, quand elle avait perdu sa grand'mère, la jeune fille s'était réfugiée dans cette solitude pour pleurer, pour se souvenir à son aise. Là elle s'était remise d'un choc presque mortel. Aussi le vieillard n'hésita pas devant la prière qu'il venait d'entendre.

Sur la fin de l'après-midi, le père et la fille montaient à cheval et s'engageaient sur la route mal entretenue qui longe la côte. Après avoir traversé le village de Trianda, ils parvinrent à Crémasti, et la malheureuse Ariane détourna la tête pour ne pas voir la vieille chapelle où, quelques jours plus tôt, sa main avait allumé tant de cierges pour obtenir un heureux voyage à « son fiancé ». Ils laissèrent derrière eux les ruines de l'ancien palais des Grands Maîtres, passèrent un torrent à peine humide et aperçurent au loin, dans la plaine, l'éblouissant village de Maritsa, dont les maisons blanches ressemblaient à des amas de neige oubliés par un hiver d'une rigueur inconnue. Peu après ils quittaient la grande route et pénétraient

dans un espace planté de vignes et d'arbres de toute sorte, déjà chargés de figues, d'oranges, de citrons, de grenades. C'était Vary.

Des serviteurs, envoyés d'avance avec les bagages, finissaient de préparer les chambres et de cuire le dîner. Mais Ariane fit en vain des efforts pour porter quelques morceaux à sa bouche. Comme elle demandait la permission de se retirer, sous prétexte de fatigue, son père lui dit, afin de secouer la torpeur où elle restait plongée depuis le matin :

— Repose-toi. Nous écrirons demain la fameuse lettre. Je compte sur toi pour m'aider, car, à moi tout seul, je ne saurais comment dire à un jeune homme : « Monsieur le discret, vous ne m'avez pas demandé ma fille, mais je vous la donne. » Tu conviendras que c'est un thème peu facile à traiter ?

La plaisanterie fut impuissante à ramener l'ombre d'un sourire sur le visage d'Ariane. Elle répondit, sans regarder son père :

— Nous avons le temps, puisque le bateau ne part que dans huit jours.

Le lendemain elle parut beaucoup réfléchir. Elle s'était réfugiée dans sa retraite favorite, un belvédère construit à quelque distance de la maison, sur le versant du mont Paradis.

Tantôt on aurait pu croire qu'elle lisait. Tantôt elle semblait admirer le panorama déroulé devant elle : la côte fleurie comme un jardin, Crémasti, Trianda, Néohori, le bras de mer pareil à un cristal bleu, les montagnes azurées du continent. Mais ses yeux ne voyaient rien; son esprit lassé, faible à cette heure comme celui d'un malade, n'avait qu'une pensée. Elle répétait la seule question qu'elle n'avait cessé, depuis vingt-quatre heures, de se poser à elle-même :

« Pourquoi n'a-t-il pas parlé à mon père? Pourquoi ne m'a-t-il pas demandée ? »

Hélas ! elle ne pouvait imaginer une réponse consolante. Elle cherchait dans sa mémoire chacun des mots tombés des lèvres de Paul depuis leur première rencontre, mais surtout pendant cette soirée de Trianda... Paul avait parlé de tant de choses, de sa destinée malheureuse, de sa solitude, de son découragement, du désir qu'il avait eu de mourir! Il s'était plaint, il avait pleuré, il avait permis qu'on essuyât ses larmes, il avait reposé sa tête sur un cœur palpitant d'amour, — mais il n'avait pas prononcé lui-même la solennelle parole. Non, pas une fois il n'avait dit : « Je vous aime ! » Et il s'était décidé à partir « en

quelques minutes, sans une hésitation, sans une plainte !... »

Marcopoli connaissait sa fille. Pendant toute cette journée il ne chercha point à la disputer à sa rêverie. Le soir il lui dit encore :

— Nous écrirons demain. Je sortirai de bonne heure, à cheval, pour visiter le domaine. Veux-tu m'accompagner ?

Elle refusa doucement. Que lui importaient, dans son horrible incertitude présente, la récolte des oliviers, les espérances des vers à soie ? Prête à s'étendre sur sa couche, non pour dormir, hélas ! son cœur désolé se tourna vers Dieu :

« O Seigneur ! pria-t-elle, envoyez-moi la lumière. Si je savais qu'il souffre, lui aussi !... »

Elle devait apparaître bientôt, la lumière demandée !

Au matin, après une autre nuit d'insomnie, Ariane se sentit tellement brisée par la fatigue et par l'angoisse qu'elle fit demander son père, décidée à lui tout dire, à le prendre pour juge entre son amour et sa crainte de n'être pas aimée. Le sort était contre elle ! Déjà Marcopoli avait quitté la maison. Alors elle se leva et voulut gagner son belvédère ; mais elle sentit

bientôt qu'elle ne pourrait gravir la pente de la colline. Ses pas l'avaient portée jusqu'au grand bassin de pierre, où se déversait l'eau pure et fraîche d'une source venue de la montagne. Un mûrier, plusieurs fois séculaire, ombrageait la fontaine et le gazon voisin de ses branches, trop lourdes pour le tronc vermoulu, et supportées par des pieux rustiques. Sous cette ramure impénétrable, une ombre épaisse régnait. Là, sur un banc formé d'un vieux linteau encore chargé d'armoiries, l'infortunée se laissa tomber avec une sourde plainte, se demandant si la vieillesse n'avait pas commencé pour elle, s'étonnant si jamais ses forces pourraient revenir, tant sa faiblesse était désespérante.

Un troupeau de brebis qui venait boire à la source fut pour elle une distraction. Pauvre Ariane! l'heure était proche où une énergie surhumaine lui serait rendue. Elle ne prévoyait pas tout ce qu'elle aurait la force d'accomplir avant que ce troupeau revînt se désaltérer à la même place, l'heure venue de regagner l'étable pour la nuit!...

« Mon bien-aimé! pensa-t-elle en fermant les yeux. Que vous ai-je fait? Pourquoi êtes-vous si cruel? »

Qu'elle pût aimer sans être aimée, c'était une chose qui ne lui paraissait pas encore tout à fait possible. Les monstrueuses réalités de notre destin ne se manifestent que dans la sombre expérience du malheur. Telles ces corolles qui ne s'ouvrent qu'au coucher du soleil : toute expérience humaine est un crépuscule.

Tandis qu'Ariane oubliait le reste du monde, un soupir sembla s'échapper du feuillage du vieux mûrier. Elle se retourna. Sans être entendue, Aphrodité venait de se glisser près de son ancienne maîtresse.

— Que me veux-tu? fit cette dernière un peu rudement, car à cette heure elle ne pouvait supporter que la solitude.

— O kokona, répondit la jeune paysanne en tombant à genoux; pardonnez-moi! Permettez que je rentre chez vous. Si vous saviez comme je suis rudoyée par les miens, comme je suis battue, depuis que le tchélébi m'a renvoyée! A moins que la Vierge n'adoucisse votre cœur, je n'ai plus qu'à mourir!

Un frémissement passa dans les yeux d'Ariane; son beau front s'inclina. Le mot qu'elle venait d'entendre sortit de ses lèvres comme une plainte :

— Mourir!...

Puis elle fit un mouvement pour reprendre possession de sa volonté et, regardant la paysanne :

— Relève-toi, pauvre malheureuse ! Mais comment pourrais-je te garder dans ma maison, toi qui passes les nuits à vagabonder comme une coureuse du port ?

— Hélas ! j'ai été coupable. Mais j'ai reçu assez de coups, je suis allée dormir assez souvent l'estomac vide, pour que ma faute soit expiée !

— Tu y retomberas à la première occasion.

— L'occasion ! reprit la jeune servante avec la naïveté de son ignorance morale. Je n'ai plus à craindre l'occasion. Mon amoureux est parti.

— Sotte créature ! N'as-tu donc pas entendu assez souvent les plaintes de tes pareilles ? On vous courtise en vous promettant le mariage, et puis on se moque de votre cœur crédule.

Aphrodité releva la tête avec un orgueil qui peut révolter nos consciences civilisées ; mais elle n'en savait pas plus.

— On ne s'est pas moqué de moi, dit-elle. Je n'étais pas sotte jusqu'à croire qu'un officier de marine m'épouserait.

A ces mots, Ariane serra les lèvres et ferma les yeux pour s'affermir contre l'horreur suprême, ainsi qu'elle eût fait avant de présenter sa tête au bourreau. Depuis plusieurs jours elle subissait une cruelle torture. Mais, dans les imaginations les plus désolantes de ses insomnies, elle n'avait rien imaginé de pareil au coup dont elle n'était plus séparée que par un mot, une phrase, qu'elle prononça d'une voix aussi mourante que si la hache avait dû l'interrompre :

— Le nom de cet homme?

Aphrodité n'hésita point à répondre et ne s'étonna pas du silence qui suivit sa réponse. Pendant cette minute, troublée seulement par le bruit de l'eau qui tombait dans le bassin, Ariane eut le temps de franchir l'abîme qui sépare la raison de la folie. Elle était folle — Dieu l'a vu et l'a ainsi jugée — quand elle murmura en français, lentement, comme dans une sorte de délire :

— C'est donc pour cela qu'il n'est pas entré... le soir où j'écoutais le rossignol... Non! il ne se moquait pas d'Aphrodité...

Une dernière fois, avant de congédier cette créature à demi sauvage, elle promena sur toute sa personne un regard curieux, chargé d'une

admiration très humble. A deux reprises elle répéta, dans sa langue ordinaire :

— Comme tu es belle !... Comme tu es belle !... Je n'y avais point fait attention.

Un triste sourire sépara les lèvres rouges de la paysanne. De tout ce drame, encore inachevé, son esprit ne comprenait qu'une péripétie.

— Hélas! soupira-t-elle. Que sert la beauté à mon pauvre corps, s'il doit être meurtri comme l'échine d'une bête de somme?

Cette plainte fit tressaillir Ariane d'un frisson étrange. Elle tira sa bourse, y chercha vivement les pièces d'or qu'elle contenait et les jeta dans la robe de son ancienne servante, en lui disant :

— Même si tu étais un chien qu'il aurait caressé une fois, je ne permettrais à personne de te battre. Porte ceci à ton père de ma part, à condition qui ne lèvera plus la main sur toi.

— Mon père prendra les medjidiés et me battra tout de même, kokona.

— Viens avec moi, alors.

La fille de Marcopoli quitta son banc et s'engagea dans un sentier qui contournait la montagne. Elle semblait avoir oublié toute fatigue et marchait rapidement. Bientôt elle parvint

à une maisonnette, solidement construite et surmontée d'une terrasse en guise de toiture. Des lauriers-roses, croissant au bord d'une petite mare, cachaient à demi la chaumière dont la porte était ouverte. Ariane y pénétra, tandis que sa compagne, ainsi qu'un pauvre chien qui craint le fouet, restait à l'écart.

Faiblement éclairée d'un jour douteux, la chambre qui occupait toute la maison paraissait vide. Une petite lampe suspendue à la voûte, en face d'une enluminure qui prétendait retracer une légende sainte, donnait au lieu l'aspect d'un oratoire misérable. Mais, au bruit léger des pas de la jeune fille, un homme se souleva du banc où il reposait, près d'une surélévation de l'aire battue, foyer primitif qui laissait voir l'étincelle rouge d'un tison mourant. C'était le père de la servante chassée. Il se tint debout, sans parler, rempli d'espoir à la vue de sa jeune maîtresse dont les premières paroles le firent tressaillir, car il ne reconnaissait plus la voix de la kokona Ariane.

— Écoute, Gregori. Je suis venue te dire qu'il ne faut plus battre ta fille. Je te le défends. Plus jamais tu ne seras dur pour elle, plus jamais! Viens, et lève ta main droite en face de l'Image.

Dominé par une sorte de stupeur, le paysan jura, s'étonnant en lui-même de ce serment réclamé pour si peu de chose. Alors mademoiselle Marcopoli appela celle que Neuvillars avait admirée. Elle lui dit :

— Ton père te pardonne; et moi je te pardonne aussi... Moi!... Il faudra bien, maintenant, que Dieu m'accorde ma grâce... N'oubliez pas mes paroles, vous deux, ni cette visite que je viens de vous faire.

Elle s'éloigna, montrant d'un signe qu'elle ne voulait pas être suivie. Jamais, depuis qu'elle était au monde, nul ne l'avait vue marcher de ce pas vif, saccadé, automatique.

— Sellez mon cheval, dit-elle au serviteur qu'elle trouva dans le vestibule de sa maison, quand elle y rentra.

Elle avait donné cet ordre sans s'arrêter, comme pressée par une affaire urgente. Le désordre effroyable de ses idées, de son jugement, de sa volonté faisait des progrès rapides.

Seule, une éblouissante certitude la noyait de ses rayons : ni l'épaisseur du globe, ni la mort elle-même n'auraient pu la séparer de son amour autant qu'elle venait d'en être séparée.

Dans sa chambre elle s'assit pour écrire une

lettre. Jamais sa plume n'avait couru si prompte, et l'on peut dire que les dernières lueurs de sa raison jetèrent leurs clartés sinistres sur ces pages bientôt couvertes. Elle hésita seulement quand il fallut écrire l'adresse ; puis, comme si elle eût répété la phrase dictée à son oreille par un invisible conseiller, elle murmura :

— Au Ministère... en effet... on lui fera parvenir...

Deux minutes plus tard, on pouvait la voir galoper sur le chemin inégal et raboteux qui conduit à la ville. Vingt fois son cheval fut sur le point de s'abattre ou de s'emporter ; mais les bras d'Ariane semblaient devenus de fer, et cette course vertigineuse complétait l'ivresse commencée par le chagrin. En moins d'une heure elle était à Rhodes, seul point de l'île qui possède un bureau pour les lettres. Elle remit la sienne au commis loqueteux ; puis, sans laisser à son cheval une minute pour respirer, l'écuyère reprit sa course. Vers le milieu du Katopétrès, à l'endroit où la corniche est le plus élevée au-dessus de la mer, elle s'arrêta, mesurant des yeux la profondeur du gouffre, ainsi que l'avait fait « son fiancé », quelques jours plus tôt. Elle répéta les paroles

qu'elle avait entendues tomber des lèvres de Neuvillars, tandis qu'elle le serrait sur son cœur :

— C'est un lieu très commode pour sortir de ce monde...

Pas si commode peut-être, jeune homme ; car les pêcheurs, attirés par la vue de deux masses noirâtres que le flot remuait doucement trouvèrent un voile de gaze roulé comme un bandeau sur les yeux du cheval. Celui-là ne voulait pas mourir !

XII

Plus d'une semaine après cette catastrophe, Neuvillars décachetait deux plis apportés du Ministère. Le premier lui annonçait qu'il n'était plus officier de marine ; quant au second, timbré de Rhodes, le destinataire ne l'ouvrit pas sans appréhender une longue scène par correspondance. Mais il se trompait, en cela du moins que la scène était fort courte. Dans ces lignes — étranges et passionnées comme l'avait été son cœur — Ariane Marcopoli envoyait son adieu suprême à celui qu'elle avait aimé trop ardemment et trop vite :

« Dès l'instant où, pour la première fois, j'ai

rencontré ton regard, mon malheur a pris naissance. Pourquoi ne m'as-tu pas détrompée quand je te croyais noble, généreux, loyal? Pourquoi ne m'as-tu pas dit : « La plus cruelle vengeance qu'une ennemie puisse appeler sur son ennemie, c'est de m'aimer ? » Pourquoi m'as-tu laissé croire que le parfum des fleurs t'attirait chez nous, quand tu venais y respirer l'odeur de l'étable!... Pourquoi soulevais-tu les épaules avec moquerie, en disant: « Il est donc vrai? en ce pays on meurt d'amour ? » Comment n'as-tu pas vu que tu perdais mon âme?

» Je t'attends au tribunal de Dieu. C'est là que tu seras jugé avec moi. Aussi, pour assurer ta condamnation, ai-je voulu partir la première. Là, il n'est plus possible de mentir. Là tu ne pourras plus faire prévaloir de fausses raisons. C'est là que crient vengeance les âmes qui ont été trompées.

» ARIANE. »

Peu d'hommes ont connu de choc comparable à celui qui venait de frapper Neuvillars, et qui le laissa, pendant plusieurs minutes, frissonnant de la tête aux pieds. Tout un monde de choses dont il ignorait l'existence,

ou qu'il considérait comme de poétiques conventions, se révélait à lui dans une soudaine lueur de bûcher funèbre. Une belle créature de vingt ans s'était décidée à mourir à cause de lui et, sur le point d'expirer, elle lui jetait comme adieu suprême ces deux vérités que le tumulte de la vie, jusqu'à ce jour, l'avait empêché de voir et d'entendre :

— L'amour n'est pas un vain mot ! Tout ne finit pas avec cette vie !

Neuvillars avait posé devant lui cette page terrible, qu'il n'osait plus toucher ; car il imaginait ce qu'était devenue, à cette heure, la main qui en avait écrit les lignes. Ariane morte ! Il venait de la quitter et, déjà, les roses blanches du cercueil virginal n'étaient plus qu'un amas de pétales méconnaissables.

Oh ! l'effroyable lettre d'amour ! Bien d'autres missives du même genre lui étaient arrivés, apportant soit une larme, soit une malédiction, soit une injure, au lendemain d'une séparation commandée par la vie du marin, plus souvent par son caprice. Mais celle-ci venait de lui apporter un cadavre.

Il eut un sanglot nerveux, moins peut-être à cause de son chagrin que pour l'injustice dont le sort continuait à l'abreuver. Il gémit,

la tête dans ses mains, — personne n'était là, cette fois, pour le soutenir :

— Je n'avais rien promis, enfin ! Elle n'avait pas le droit... Et cette misérable Aphrodité qui raconte tout!...

Car il n'était que trop facile de voir qu'Ariane avait appris la vérité : « Non le parfum des fleurs, mais le fumier de l'étable ! » Il répéta encore tout haut, essuyant ses yeux avec un geste violent, presque irrité déjà, ainsi que par une scène sans motifs :

— J'étais libre... et j'ai toujours respecté sa maison !

Mais il fut surpris de voir combien il est plus difficile de disputer avec une morte qu'avec une vivante. Il ne trouvait rien à répondre à ces mots :

« Pourquoi ne m'as-tu pas détrompée ? »

Alors il se réfugia dans un espoir : peut-être qu'elle n'était pas morte. Au dernier moment son courage avait faibli... Ou bien on l'avait sauvée... Et pourtant la fille de Marcopoli ressemblait si peu au reste des femmes! Paul revoyait ses yeux, et il n'osait plus espérer qu'elle avait eu peur. Mais quelle mort avait-elle choisie? Qu'avait-elle dit aux autres? Que savait-on à Rhodes? Peut-être que le nom de

Neuvillars était dans toutes les bouches, avec une malédiction. Comment apprendre quelque chose ?

Pendant toute cette journée, il resta dans la petite chambre de son hôtel à prix réduits, n'ayant pas le courage de sortir, n'osant pas lire un journal. Sait-on de quoi peut s'aviser le télégraphe ? Il ne pensait plus à sa démission. Toute son intelligence tournait à vide comme une meule abandonnée. Que faire ? Que fait-on en pareil cas ? Mais qui donc avait connu « un pareil cas » ? Il s'endormit bien tard dans la nuit, laissant brûler sa bougie, après avoir gémi cette plainte dont l'écho le fit tressaillir :

— Toujours ma chance !

Le lendemain il reçut encore une lettre. C'était le timbre de Rhodes ; mais, cette fois, ce n'était plus l'écriture d'Ariane. L'enveloppe, de la main de Bédarride, portait l'adresse d'un ami commun que Paul et lui s'étaient découvert dans un coin de la capitale. Cette voie indirecte avait retardé la missive.

Son auteur semblait fort ému, ce qui se comprendra sans peine, car il écrivait au sortir des obsèques de la fille de son ami. En peu de mots il racontait la funèbre découverte du

corps d'Ariane et du cadavre de son cheval *dont les yeux étaient bandés.*

« Heureusement, disait le consul, je suis arrivé le premier sur les lieux. J'ai pu conserver à cette mort l'apparence d'une catastrophe involontaire ; mais pour combien de temps? Déjà quelques bruits circulent. Remerciez Dieu jusqu'à la fin de vos jours de n'avoir pas vu ce que j'ai vu. De longtemps vous ne pourriez dormir !... »

Paul, à cette lecture, sentit son cœur se fendre et versa d'abondantes larmes. Ainsi Ariane était morte, morte à cause de lui ! Mais elle avait poussé la discrétion jusqu'au sublime. Elle avait eu le courage de se taire, ou du moins elle ne s'était plainte qu'au confident le plus intéressé au silence. Le secret de la tombe était assuré ; le nom de Neuvillars n'était dans aucune bouche. Noble jeune fille !

Peut-être, s'il se fût analysé comme il analysait les autres, Paul eût découvert dans ce qui mouillait ses yeux quelques larmes d'une égoïste reconnaissance. Mais il avait perdu, tout au moins pour un temps, sa manie d'analyse et quelques autres défauts plus graves. La terrible secousse l'avait changé d'une façon qu'on aurait pu juger amusante, s'il s'était

agi d'une histoire moins sombre. Il était devenu tendre, poétique; la foi de son enfance retrouvait en lui des étincelles.

Non content de pénétrer dans une église et de faire prier pour cette âme que la passion égarait (même dans ses reproches), il porta des vêtements plus sévères en leur nuance. Les rares amis qu'il avait gardés apprirent qu'il venait d'éprouver un poignant chagrin de cœur, ce qui semblait à peine croyable. Mais chacun pouvait voir sur la table de la petite chambre une photographie, souriante dans son cadre de velours noir semé de larmes d'argent. Si l'on s'approchait davantage, on lisait ces mots: *Ariane à son fiancé*. Vainement on essaya d'interroger Paul : son geste résolu montrait que certaines douleurs exigent un éternel silence.

Qu'on n'aille pas croire que sa tristesse était jouée; nul homme ne fut jamais moins hypocrite. Il se sentait le plus malheureux des mortels, d'autant qu'il fallait commencer une difficile entreprise: sa lettre de condoléance au père d'Ariane. Ce que contenait cette missive restera toujours un secret entre Dieu et lui, car elle trouva le destinataire sur le point de succomber doucement à une bienfaisante paralysie. Le ciel avait eu pitié de cette douleur

au-dessus des forces humaines. Bédarride, qui soignait Marcopoli comme il eût soigné son frère, peut-être aussi comme on soigne une victime, brûla prudemment l'enveloppe dont il avait reconnu l'écriture. Lui-même ne reçut jamais aucune réponse de Neuvillars. Entre ces deux hommes tout était rompu : chacun d'eux le croyait, du moins. Aussi bien, ils ne désiraient pas se revoir.

Pendant un long mois, Paul vécut d'une existence fort retirée, d'abord, cela va sans dire, à cause de son deuil; mais de plus il n'avait que trop de raisons d'être économe. Il ne sortait que pour essayer, ainsi que tant d'autres, de « trouver une situation ». Selon ce qui se passe d'ordinaire, il rencontra des anges de bonté qui lui glissaient dans la poche une recommandation, quelquefois deux, près de nouveaux protecteurs. Comme il avait de l'obstination et de bonnes jambes, il fut bientôt le protégé de deux cents personnes, dont la plupart avaient oublié son nom avant qu'il fût dans la rue.

C'était le moment ou jamais de pratiquer sa devise : *Kismet !* en se laissant dériver au courant de la destinée. Il n'y manqua pas et, dans l'espace de peu de semaines, il sollicita presque

toutes les places qu'un honnête homme peut accepter sans déchoir dans l'estime, sinon dans la considération de ses semblables. Il fut tour à tour, de désir sinon de fait, journaliste spécialement affecté aux questions maritimes, inspecteur d'assurances, courtier pour les charbons anglais, officier dans l'armée anti-esclavagiste et secrétaire de cercle. Il savait bien à quoi s'en tenir sur ces espérances, mais il mettait une sorte d'entêtement ironique à les mener jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à leur chute dans le néant.

Il ne fermait l'oreille qu'à la voix de ceux qui lui conseillaïent de naviguer sur un paquebot : son goût pour la mer n'avait pas augmenté depuis les derniers épisodes. Et pourtant ce fut la mer qui le reprit. Tout valait mieux pour lui que certaines extrémités déjà entrevues, qui faisaient frémir son orgueil : les vêtements défraîchis, qui semblent devenus de plomb sur les épaules ; l'angoisse ressentie à chaque pièce d'argent qui s'en va ; ces « quelques louis » terribles à demander à l'amitié la plus sûre. Et puis la dépression morale et physique le domptait peu à peu. Enfin l'occasion offerte dépassait toute espérance.

La « situation » que ses innombrables pro-

tecteurs n'avaient pu lui découvrir tombait du ciel, grâce à l'intervention d'un pauvre diable qui végétait à Paris dans une sorte de soupente, pompeusement décorée du nom d'Agence d'un armateur marseillais. Cette maison faisait concurrence, dans la Méditerranée, avec des steamers d'un petit tonnage, aux majestueux paquebots des Messageries ; elle venait de construire un vapeur nouveau. Séduit par le portrait que son agent lui faisait de Neuvillars, comprenant le prestige qu'aurait aux yeux du public le nom d'un officier sorti de la marine de guerre, l'armateur proposait à l'ex-enseigne le commandement de l'*Etna*, joli bateau destiné aux voyages de la Corse, de l'Italie et de la Sicile.

Tout homme devient un César, quand il s'agit de n'être pas le second dans Rome. Neuvillars, dont l'esprit d'obéissance n'était pas la grande qualité, ne fut pas médiocrement charmé de la perspective de faire obéir les autres à vingt-sept ans. Comme il était d'ailleurs l'homme des promptes résolutions, il ne balança point à partir pour Marseille, afin de voir les choses par lui-même. Peu de jours après, il s'installait dans la cabine réservée au commandant de l'*Etna*.

Malgré ses dimensions restreintes, ce séjour méritait de passer pour un palais à côté de la chambrette du *Prométhée*. Avec quelques toiles sorties de ses pinceaux, quelques tapis et quelques broderies apportées de Rhodes, il eut bientôt fait de donner à son logis un aspect d'élégance relative. Sur un seul point il hésita : fallait-il exposer la photographie d'Ariane ou la dissimuler dans un tiroir de son bureau ?

Après une courte réflexion, il se blâma lui-même d'avoir hésité.

« C'est la seule créature qui m'ait aimé, se dit-il. Son souvenir sera un voile de deuil sur toute ma vie. Je dois, je veux lui rendre toujours un culte. Pourquoi donc la cacher? Elle me pardonnera peut-être, en voyant que ma jeunesse est finie. Cette cabine de marin sera une cellule d'anachorète. »

Le cadre mortuaire fut exposé discrètement, dans une place bien choisie, ni trop en vue, ni trop à l'écart, ni comme un trophée qu'on exhibe, ni comme un souvenir qu'on dissimule. Par une délicatesse non moins raffinée que posthume, tout autre portrait féminin se vit exclu rigoureusement de ce logis austère.

Cependant l'approche du départ se faisait sentir ; l'*Etna* chargeait son fret. Paul com-

mençait à voir qu'il n'était plus au temps où sa responsabilité finissait au coup de cloche piquant la dernière minute de son quart. Tout reposait sur sa tête. Il ne pouvait faire trois pas sur le pont sans traîner après lui une queue de gens qui se plaignaient, avec les coups de trompette de l'accent marseillais, chacun prétendant qu'on le satisfît d'abord. Au milieu du vacarme assourdissant des treuils, le malheureux capitaine devait écouter en même temps et juger d'un mot les réclamations les plus diverses. Tantôt c'était un chargeur qui faisait constater l'éventrement d'un ballot, tantôt c'était un mécanicien qui protestait contre la qualité du combustible. Une difficulté surgie entre l'économe et le fournisseur de vivres s'aplanissait tout à coup, et Neuvillars devinait que le pot-de-vin, là aussi, faisait des siennes. Le maître d'équipage en venait aux injures avec un matelot, et rien n'empêchait les auditeurs de croire qu'il s'agissait d'une querelle entre deux portefaix du port. Elle était loin, la toute-puissante discipline du *Prométhée !*

A tout instant des désastres se révélaient qu'il fallait réparer. Les cartes marines qui doivent être fournies par le commandant

n'étaient pas à bord. Le cuisinier venait de se donner une entorse. Un navire, passant près de l'*Etna*, avait endommagé l'échelle.

Neuvillars tenait tête de son mieux à toutes ces épreuves, sous le regard narquois de ses officiers jaloux d'avoir un commandant plus jeune qu'eux et sortant du *Borda*. Lui-même, d'ailleurs, confessait intérieurement que tous ses travaux d'école, toutes ses manœuvres d'escadre ne lui servaient guère plus, en ce moment, que n'eussent fait deux années au Conservatoire. Il signait toutes les minutes un papier qu'il ne comprenait pas, mais qu'il fallait avoir l'air de comprendre. Et la vue de ce pont, tout neuf la veille, aujourd'hui couvert d'une boue faite de vin, d'huile, de charbon et de farine, l'aspect de ces matelots dont le déguenillement seul était uniforme, la vue de ces commis crachant à terre leurs bouts de cigarettes, tandis qu'ils pointaient les palanquées sur leurs carnets, tout lui faisait sentir qu'il n'était plus qu'un officier de la marine marchande, c'est-à-dire un déchu socialement.

Enfin le moment du départ approchait. L'appareillage était pour quatre heures. Depuis la matinée, Paul se voyait alternativement transformé en directeur d'hôtel garni ou en

conducteur de train. Nul passager qui ne voulût se procurer ce qu'il n'avait pas, changer ce qu'il avait. Telle cabine était trop près de l'arrière : une véritable escarpolette ! Celle-ci touchait à la machine : une vraie serre chaude! Tout célibataire protestait contre l'adjonction d'un camarade pour l'autre couchette. Quelques ménages désunis manœuvraient pour fuir la réconciliation forcée. Des fonctionnaires déclinaient leur qualité, réclamant des faveurs. Tout le monde se recommandait de quelque chose ou de quelqu'un, pour n'être pas traité comme tout le monde; car le Français, en voyage sinon en politique, s'exaspère à la seule idée de l'égalité. Les gens au cœur mal affermi voulaient savoir si la mer était calme au large. Les voyageurs pressés faisaient des questions sur l'heure et la minute de l'arrivée dans tel port. Des inconnus apportaient des « commissions » pour Ajaccio, Palerme ou Naples. Enfin, sur ce bateau qui emportait une vingtaine de passagers, on ne pouvait plus se remuer ni s'entendre, au milieu d'une centaine d'inutiles badauds.

Quelques minutes avant la cloche, on vit arriver une troupe élégante composée de l'armateur — chez qui Neuvillars avait dîné la veille — de sa femme, de sa fille et des amies

de cette jeune personne. Tandis que Paul, déjà sur sa passerelle, commençait à « se débrouiller », la troupe curieuse de jeunes filles pénétrait dans son petit salon, considérant que le bateau de « papa » leur appartenait de la carlingue aux girouettes. Ces jolies folles n'eurent pas besoin de chercher longtemps pour trouver la fameuse photographie, dont « papa » leur avait parlé en grande confidence, avec de légers aperçus biographiques de son invention.

— La voilà ! disait la fille de l'armateur. Penser qu'elle est morte la veille de leur mariage, et que le pauvre Neuvillars a failli mourir lui-même de chagrin ! Vous avez vu quel joli garçon ? Il était enseigne. Eh bien ! de désespoir, il a donné sa démission !

— Jeune, beau, malheureux et fidèle : rien n'y manque ! soupira comiquement la moins sentimentale du groupe. Mais je n'avais pas entendu dire que la marine de commerce fût plus « deuil » que l'autre.

Dans son cadre de velours noir semé d'argent, la « pauvre petite Turque » semblait écouter placidement ces folies, cette légende si peu vraie. Ses grands yeux contemplaient les jeunes visages rangés devant elle d'un regard sans regret, sans envie, chargé tout au contraire

de la pitié sympathique du voyageur revenu d'un fatigant voyage pour ceux qui vont l'entreprendre.

Pendant ce temps-là on parlait aussi de Neuvillars sur l'arrière. Tout en passant ses jumelles à une amie qui désirait lorgner le nouveau commandant, la femme de l'armateur disait à demi-voix :

— C'est un bel homme, et il a des façons distinguées ; mais pas un rouge liard. Mon mari a dû lui faire l'avance de son mois.

XIII

La mauvaise chance dont Neuvillars se plaignait volontiers semblait s'être écartée de lui. Du moins son premier voyage et ceux qui suivirent ne furent marqués par nul accident. L'*Etna* tout neuf, bien aménagé, fin marcheur, prenait bonne réputation dans ce coin de la Méditerranée. Les touristes l'attendaient pour s'y embarquer. Les chargeurs lui donnaient leur fret de préférence. Bientôt les « parts » du jeune capitaine vinrent corriger le chiffre peu élevé de sa solde. Désormais il pouvait ignorer le souci du lendemain.

Toutefois son existence n'avait rien de ce qui

peut contenter le rêve d'un sybarite. Constamment sur le qui-vive, du commencement à la fin de ses voyages, qui duraient deux semaines, il était pauvrement secondé par des subalternes mécontents de leur sort et par un équipage trop peu nombreux. Il était mal obéi, toujours considéré comme un tyran s'il voulait se faire obéir, jalousé pour sa supériorité en théorie, critiqué avec bonheur quand la pratique de son nouveau métier lui faisait défaut.

Mais son épreuve la plus insupportable consistait dans l'obligation de présider les repas du bord. Ce rôle de major de table d'hôte froissait également sa dignité et sa misanthropie. Quelle torture que cette conversation, toujours la même, sur le temps et les probabilités du mal de mer, sur les heures d'arrivée et les retards, sur le logement et sur la cuisine! Et les discussions sur la politique intérieure! Et les conflits entre nations différentes! Et la police à maintenir sur la tenue des convives, parfois même sur leur costume! Heureux quand les nécessités du service ou les dangers de la route, l'obligeaient à se faire apporter sa nourriture sur la passerelle! S'il se fût écouté, on n'aurait pas vu souvent à la place d'honneur sa redingote, dont il maniait tristement

les boutons d'or, en songeant au carré joyeux et au noble uniforme quitté pour toujours.

Cependant il avait des surprises agréables. Tantôt c'était un artiste, un diplomate, un homme du vrai monde qui lui rendait la jouissance oubliée d'une conversation digne de lui. Tantôt c'était une femme distinguée, intelligente ou simplement jolie qui l'intéressait, lui faisait oublier ses ennuis quotidiens. Même il arrivait qu'il eût à subir des assauts de coquetterie, qui n'étaient pas toujours motivés par son seul mérite. Quelle passagère n'a pas besoin d'obtenir un passe-droit, sinon même une injustice ! Chose étonnante ! il était devenu tout à la fois plus indulgent pour les femmes et moins accessible à leurs séductions. Il était doux pour elles, poli avec plus de patience que de galanterie, sans scepticisme de parti pris, comme si Ariane, en mourant, eût racheté les crimes de son sexe.

D'ailleurs cette mort — il faut le dire à la louange de Paul — revenait constamment à son esprit. C'était une sorte de cauchemar poignant qui lui causait plus de tristesse que de remords, car il se répétait toujours la même phrase : « Je n'avais rien promis ! » Toutefois il portait fidèlement en son cœur et dans sa

vie le deuil d'Ariane. La morte pouvait reprocher au vivant qu'il ne se repentait pas assez; mais elle ne pouvait s'irriter de son oubli ni frémir de ses joies. Pas une seule fois, malgré l'autocratique liberté d'un capitaine à son bord, les grands yeux clairs, toujours brillants au fond de leur chapelle sombre, n'eurent à se détourner pour ne pas voir ce qui pouvait y mettre une flamme indignée.

Aussi bien Paul semblait avoir oublié qu'il venait d'avoir vingt-huit ans et, de la meilleure foi du monde, il se disait:

« Je n'aurais jamais cru qu'il est aussi facile de vivre sage! »

L'hiver avec ses brumes, ses nuits glaciales, ses tempêtes fréquentes, vint augmenter les épreuves et supprimer les rares plaisirs du commandant de l'*Etna*. Plus d'une fois il accomplit son voyage d'un bout à l'autre sans se mettre au lit, sauf dans les escales, ce qui écartait encore singulièrement les tentations de sa jeunesse. Les passagers intéressants devenaient chose inconnue ; presque toujours la table se réduisait aux officiers du bord. A peine on embarquait de pauvres diables condamnés par économie aux trajets par mer, ou trop peu maîtres de leur existence pour choi-

sir l'époque des voyages. Mais, comme il arrive souvent, Paul ne se plaignait plus depuis qu'il avait des raisons sérieuses de se plaindre. Et quand, parfois, il rentrait dans sa cabine transi par le froid et par la pluie, à demi vaincu par le découragement, écrasé par la fatigue, il craignait moins de regarder les yeux d'Ariane depuis qu'il pouvait répondre à leur muet reproche :

— Moi non plus, je ne suis pas sur un lit de roses !

Vers le milieu de décembre, l'*Etna* venait de quitter Palerme pour la France, avec escale en Corse. Le voyage promettait peu d'agrément; le ciel avait mauvaise apparence; la mer, sombre et nerveuse, ressemblait à de l'ardoise liquide. Aussi Neuvillars fut-il étonné d'avoir même un seul passager de première classe, porté au rôle sous le nom de Marnix, ancien magistrat, se rendant à Marseille.

Pendant la moitié du premier repas, cet inconnu, de fort mauvaise humeur autant qu'on pouvait en juger à sa mine, dévora sans parler, comme si la mauvaise cuisine et le tangage eussent été pour lui des misères insignifiantes. Tout à coup, sortant des réflexions qui paraissaient l'occuper, il remarqua pour la

première fois la jeunesse, la physionomie, les manières de l'officier qui faisait les honneurs de la table et, sans transition, il passa du mutisme à une loquacité que rien, jusqu'alors, ne pouvait faire attendre. Chose plus singulière encore, il plut à Neuvillars qui, par une faveur dont il n'était pas prodigue, invita son passager à prendre le café chez lui.

L'ancien magistrat était un homme d'assez haut de taille, maigre, osseux, déjà mûr, mais encore très vert. Ses favoris, par des détails à peine saisissables dans la coupe, lui donnaient le visage d'un marin plus que d'un juge. Neuvillars ouvrit de grands yeux en le voyant tirer de sa poche un étui dont la forme n'avait rien de juridique.

Il suffisait d'ailleurs de voir Marnix bourrer sa pipe, l'allumer, tirer les premières bouffées, pour comprendre que ce fumeur était un appréciateur convaincu des plaisirs les plus simples de la vie. Tournant les yeux vers Paul qui contemplait la scène, Marnix demanda :

— Vous ne fumez pas, commandant ?

— Non, monsieur, et je le regrette quand je vous regarde. En ce moment vous avez l'air d'un homme parfaitement heureux. Pourriez-

vous m'expliquer ce bonheur que je n'ai jamais pu comprendre ?

— Ah ! ah ! je vois que vous êtes de ceux qui analysent tout, même le bonheur. Eh bien cher monsieur, rien ne résiste au procédé : le bonheur moins que tout le reste. Un homme célèbre a voulu faire de l'analyse, lui aussi. D'après l'histoire, il avait à sa disposition des plaisirs moins anodins qu'une pipe d'écume et un sac de tabac. Cependant les Mémoires de Salomon tiennent dans une seule phrase qui n'est pas plus gaie que toutes les lamentations de Job : *Vanitas vanitatum !* Voilà tout ce qui reste du bon ami de la reine de Saba. Il était mécontent de son sort ; parions que vous l'êtes aussi ! Grand Dieu ! que n'aurais-je pas donné quand j'avais votre âge, pour être ce que vous êtes !...

M. Marnix, qui, tout en causant, passait en revue le petit appartement de Paul, s'arrêta court. Il était en face du portrait d'Ariane, et déchiffrait les mots écrits au bas de l'image. Revenant près du marin qui avait gardé le silence il dit, la main tendue :

— Pardon ! je viens sans le savoir de prononcer un mot cruel. De tout mon cœur je vous plains.

Neuvillars prit la main qui s'offrait à lui ; cependant il était aisé de voir à sa mine contrainte qu'il ne désirait pas être questionné sur sa « fiancée ». Marnix continua — mais alors il semblait ne parler qu'à lui-même :

— L'amour résiste-t-il donc à l'analyse ? Je ne l'aurais pas cru. Mais l'homme devenu si habile à flétrir ses pauvres joies n'a pas appris à déraciner sa souffrance. La nouvelle génération se moque de l'amour ; et cependant jamais on ne s'est tué plus souvent qu'aujourd'hui par désespoir amoureux.

Sans doute Neuvillars n'aimait pas ce sujet de conversation, car il demanda brusquement :

— Puisque vous aimiez si fort l'état de marin, — vous l'avez dit tout à l'heure, — pourquoi vous êtes-vous fait magistrat ?

— Pour ne pas voir pleurer ma mère, jeune homme. Nous restions seuls au monde : je ne l'ai pas quittée jusqu'à son dernier soupir... Depuis, j'ai rattrapé de mon mieux le temps perdu. Mais il était trop tard pour naviguer autrement qu'en amateur. Enfin ! c'est déjà quelque chose que de passer des mois sur mer, de la voir, de la respirer, de causer avec elle. Mais vous c'est autre chose. Vous lui appar-

tenez et elle vous appartient. Vous êtes son maître, son époux, son amant !

— Oui, dit Paul avec un triste sourire. Et même vos paroles me rappellent qu'il est tard et que ma belle doit m'attendre.

A ces mots il s'enveloppa d'une capote cirée et chaussa de grosses bottes pour monter sur la passerelle.

— Bon quart ! fit Marnix en le quittant.

— Et moi, monsieur, je vous souhaite une bonne nuit, ce qui vaut mieux encore.

Vers l'aube une brise froide du sud-ouest se mit à souffler et la mer devint grosse ; mais le ciel resta très pur. Le soleil se leva, radieux, rehaussant d'une touche d'or la crête des grandes vagues effritées par le vent. Un tangage très dur s'établit, et Neuvillars ne laissa pas que d'être étonné en voyant M. Marnix paraître sur le pont, rasé de frais, tiré à quatre épingles dans son costume de fort drap bleu, chaussé de cuir verni et de guêtres grises, comme un membre du Cercle agricole qui va lire les journaux du matin.

— Bravo ! monsieur le juge, dit gaiement le capitaine! J'étais résigné par avance à déjeuner sans vous.

— Parbleu ! il ferait beau voir qu'un pro-

priétaire de yacht fût démonté par un coup de *suroît*.

Tout en dépliant sa serviette, Neuvillars prit à partie son unique commensal :

— Vous avez un yacht, et vous voyagez sur un paquebot, avec les tonneaux d'olives et les caisses de raisins secs ! Tous les mêmes, vous autres ! Vous avez toujours peur de mouiller vos dorures et de tacher vos acajous.

— Oui-da ! Si nous étions à Malte, je vous montrerais ma pauvre *Thémis*. Vous ne diriez plus que j'ai peur de la salir. J'ai ma foi bien failli la perdre sur l'îlot de Comino, il y a quinze jours. Nous allions en Egypte et dans la mer Rouge. Mes passagers ont continué par la Malle anglaise, et moi, pendant qu'on répare ma coque, je vais en France pour y chercher un capitaine. Vous comprenez que j'ai remercié le mien qui, d'ailleurs, sera bien heureux s'il évite une suspension. Il a été incapable au dernier point.

— Notre métier est difficile, monsieur. Croyez-vous qu'à l'heure où je vous parle, je n'aimerais pas mieux avoir devant moi un dossier sur le tapis vert d'une table, que l'entrée du détroit de Bonifacio, vent et mer debout ? Mais je n'aurais jamais soupçonné

qu'on pût faire assez d'économies dans la magistrature pour acheter des yachts. Si j'avais su !...

— N'ayez pas de regrets : la *Thémis* n'est pas le fruit de mon épargne. J'avais dans le Nord un domaine pour rire où je m'apprêtais à cultiver mes choux, vers la soixantaine. Mais il s'est trouvé que mes trois labours et mes deux prairies étaient pleins de phosphates fossiles. Une compagnie anglaise les a couverts d'or. Voilà comment je suis devenu riche et, naturellement, propriétaire de yacht. Je suis un homme heureux.

— Voilà un bel exemple de chance, dit Paul. Mais voulez-vous un échantillon inverse ?

Alors il conta l'histoire de sa propre carrière, sans faire mention des lieux ni des personnes. Pour être juste, il ne se montrait jamais long ni prolixe dans ses histoires, quand il parlait de lui-même.

— Grand Dieu ! s'écria Marnix. Porter l'épaulette et donner sa démission ! Mais peut-être certains chagrins vous ont-ils poussé à cet acte de... folie ?

Une fois encore Paul détourna l'entretien.

— Nous n'avançons presque plus, remarqua-t-il. Et cependant nous faisons toute vapeur.

Voulez-vous permettre que j'aille voir là-haut s'il est possible ou non d'entrer dans les Bouches?

— Laissez-moi vous suivre, demanda Marnix. J'aime ces batailles.

La bataille fut longue. Le soleil baissait déjà sur la Sardaigne quand l'*Etna*, dont la cheminée brûlante se recouvrait d'une couche blanche de sel, parvint au plus étroit de la passe. La vue excellente permettait de reconnaître chacun des dangers. La partie semblait gagnée ; quand tout à coup, en vue du cimetière des huit cents naufragés de la *Sémillante*, une drosse du gouvernail à vapeur se brisa dans une embardée. Le paquebot, vu les circonstances, était en perdition ; mais Paul de Neuvillars, dans ce péril effroyable, montra ce que peuvent le sang-froid, l'intelligence et l'énergie d'un homme. Sans paraître surpris, sans laisser échapper une seule exclamation, sans hésiter dans un commandement, il fit parer en un instant la barre de rechange à l'arrière. Une ou deux minutes de plus et le navire était en miettes. Mais, avant minuit, l'*Etna* mouillait dans le port d'Ajaccio, n'ayant perdu ni un homme ni une poulie. Seulement personne à bord n'avait mangé une bouchée depuis douze heures.

— Commandant, fit Marnix en se mettant à table, j'ai bien cru tout à l'heure que ce diable de cimetière allait s'augmenter d'un quartier neuf. Sans vous, c'est là que nous dormirions cette nuit. Ah ! comme je voudrais être, pour une journée, ministre de la Marine ! Je sais une boutonnière où l'on verrait un beau ruban rouge.

— Monsieur, vous êtes bien honnête, répondit Paul. Mais il y a ceci de remarquable dans notre carrière : quand nous perdons notre navire, nous sommes punis ou renvoyés ; quand nous le sauvons, il est admis que la satisfaction de nous être sauvés nous-mêmes constitue la meilleure des récompenses. D'où il résulte que, s'il est beau de commander un navire, il est encore plus beau d'en posséder plusieurs, comme mon patron, ou même un seul, comme vous.

La traversée d'Ajaccio à Marseille fut assez calme. En quelques heures Neuvillars et Marnix étaient devenus une paire d'amis. Ils se quittèrent sans se dire adieu, s'étant promis de dîner ensemble dans le meilleur hôtel de Marseille. En même temps Paul devait fournir les noms de quelques candidats « sûrs, bien élevés et pas trop jeunes » pour le commandement de la *Thémis*.

Le soir, en arrivant au rendez-vous, il paraissait fort agité. Il dit au yachtsman, sans autre préambule :

— Monsieur, si vous le trouvez bon, c'est pour moi-même que je vous demanderai la place vacante. Je serais fort heureux de commander votre bateau.

— Vous ?... Comment ?... Et votre armateur ? balbutia Marnix au comble de la surprise. Qu'est-il donc arrivé ?

— Il est arrivé qu'un peu d'eau de mer a pénétré dans mes cales, pendant l'alerte de l'autre jour. Quelques sacs ont souffert. De là des plaintes que je n'ai pu supporter ; l'injustice me met hors de moi. J'ai demandé à rompre : tout est rompu ; me voilà sur le pavé une seconde fois. Mais je m'étonne si cet échantillon de mon caractère vous séduira. Vous allez croire que je suis un être impossible ?

— Non, dit Marnix avec un embarras évident. Mais je ne suis pas assez égoïste pour vous prendre au mot. Quel avenir vous préparez-vous en commandant mon yacht ? Un élève de l'École, un homme de votre âge et de votre éducation peut faire beaucoup mieux. Et puis j'ai toujours trouvé qu'il en est d'un capitaine de yacht comme d'une institutrice : la situation

est d'autant plus fausse que le sujet est de meilleure famille. Vous le sentez bien, d'ailleurs. Croyez-moi, dînons tranquillement. Vous êtes de mauvaise humeur ; on le serait à moins. Maïs ce n'est pas le moment de décider rien d'aussi grave. Courage ! Prêtez quelque attention à la cave de cet hôtel, qui est bonne, et souvenez-vous du beau vers de Shakespeare : « O pernicieuse Erreur, fille de la Mélancolie ! »

Quand vint le dessert Neuvillars n'était plus mélancolique, et son hôte, pensant l'obliger, s'offrit d'aller trouver l'armateur pour témoigner des faits et rétablir l'harmonie. Avec un sourire singulier, Paul lui répondit :

— Monsieur, quel dommage que l'analyse vous répugne ! Je vous conterais l'histoire d'un fort honnête homme qui voulait décrocher dans la lune, pour m'en réjouir, un ruban rouge dont je n'ai que faire. Aujourd'hui qu'il est question de conjurer la famine, j'entends citer Shakespeare et l'on m'offre de m'ouvrir une porte derrière laquelle m'attend l'humiliation. Dites si j'ai de la chance !

Le bon Marnix paraissait fort ébranlé, mais encore plus perplexe. Il demanda la nuit pour réfléchir, sous prétexte de laisser à Neuvillars le temps de la réflexion. Le lendemain tout

était conclu, s'il faut en croire une lettre que Marnix écrivait à sa fille — car il avait une fille — et qui se terminait par cette apologie :

« Tout cela serait fort bien et je serais le plus content des hommes si je ne voyais d'ici ta moue. Certes il aurait mieux valu tomber sur un sujet moins jeune, moins noble et moins beau. Mais je te rappellerai d'abord que nous n'avons pas eu fort à nous louer du précédent, qui était affreux et perclus de rhumatismes, qui sentait l'eau-de-vie en hiver et l'ail en été. En outre, si tu crois que j'ai embauché un homme du monde qui voudra faire l'agréable, je me hâte de te détromper. Rien que pour avoir entendu que tu navigues avec moi, j'ai vu le moment où Neuvillars se dédirait, car le pauvre garçon n'a pas cœur à la joie. Sa fiancée est morte l'an dernier, une charmante créature, vraiment, dont le portrait occupe la place d'honneur dans sa cabine. Ce chagrin, dont il ne tolère pas qu'on lui parle, a fait de ce jeune homme un misanthrope, vieux avant le temps. Je lui ai promis qu'il pourrait vivre à sa guise et n'entendrait guère parler de nous.

» Donc ne m'accable pas de reproches : d'ailleurs, comme je te l'ai expliqué, c'était presque une bonne œuvre. Ce qu'il faut con-

sidérer surtout, c'est que nous sommes cette fois entre les mains d'un officier véritable. C'est un plaisir de le voir en face du danger, comme je l'ai vu. Nous partons ensemble pour Malte dans quelques jours. Là je procéderai à la remise du service au nouveau capitaine, et je règlerai les comptes de l'ancien. Puis j'irai te rejoindre sur le Nil, laissant Neuvillars compléter les réparations, revoir l'armement et liquider les assurances. Nous déciderons pendant ce temps-là dans quel port il doit venir nous prendre.

XIV

Ce programme fut suivi ponctuellement. Vers la fin de février, la *Thémis* quitta le bassin de Malte et gagna Port-Saïd, où elle stoppa une heure pour prendre le pilote du canal de Suez. Le lendemain, elle mouillait, à moitié chemin entre les deux mers, devant Ismaïlia, rendez-vous fixé pour l'embarquement du propriétaire. Celui-ci, à la même heure, descendait le Nil en dahabieh. Au Caire, il trouva une lettre de son capitaine faisant connaître l'arrivée de la *Thémis* dans les eaux du lac Timsah. Tout allait bien; le yacht était un bateau sérieux, capable de longues traversées. Les réparations étaient

excellentes. Neuvillars se montrait hautement satisfait, tant du navire lui-même, que de sa propre installation et de la composition de l'équipage.

— Il me semble, disait-il, que je suis redevenu marin, après avoir fait sur l'*Etna*, je ne sais quel métier affreux. On m'obéit quand je commande, et j'ai le droit de me fâcher quand je trouve sur le pont une tache grande comme un écu. La seule chose qui m'effraie, c'est l'oisiveté ; mais demain je vais faire ma palette et commencer le barbouillage d'une toile.

» J'ai honte de vous dire que ce présent confortable et sans avenir me satisfait. Du moins, il m'endort, si bien que j'oublie toute ambition. Est-ce la marque d'une grande âme? J'ai peur que non. Mais j'en suis venu à croire que la végétation est la plus enviable des formes de la vie. »

Peu de temps après, M. Marnix annonçait son arrivée à bord et donnait le plan de campagne. On devait passer un mois dans la mer Rouge. Avril et mai seraient employés à visiter le Bosphore et la mer Noire. L'excellent homme finissait sa lettre par ces mots :

« Je ne me laisse pas prendre à votre belle philosophie. Cela se nomme en bon français

lassitude morale. Mais vos chagrins vous donnent le droit d'être las, et je vous pardonne assez facilement de n'avoir pas une « grande âme » puisque vous avez un bon cœur. Je vous approuve même de détourner vos yeux de l'avenir pour un temps. La vie, mon cher Neuvillars, se compose d'heures. Hélas ! on dirait qu'elle se compose de siècles, à voir le tracas qu'elle nous donne.

» C'est une véritable douceur pour moi que de vous avoir assuré ce présent qui vous fait du bien. Nous serons, ma fille et moi, pour bien des semaines, vos seuls compagnons de voyage, des compagnons peu amusants, mon pauvre capitaine. La vie ne nous a pas traités avec une faveur spéciale, nous non plus. Nous sommes tout l'un pour l'autre, et, sans mériter la qualification redoutable de savants, nous appartenons au genre des touristes sérieux. Quand nous touchons une contrée, nous aimons lire son histoire, déchiffrer ses inscriptions, connaître ses minéraux et ses plantes, deviner ses mœurs. Dans cet Institut flottant, vous représenterez la peinture, et, somme toute, on ne trouvera pas sur la *Thémis* un passager qui s'embarque trop souvent, sans être invité, sur les yachts les plus fashionables : j'ai nommé l'Ennui. »

En achevant de lire cette lettre, Neuvillars s'aperçut qu'il n'avait presque jamais été question, entre lui et son propriétaire, de l'existence de mademoiselle Marnix. Le yachtsman était veuf et n'avait qu'une fille, voilà tout ce qui résultait de leurs conversations. Comment une héritière aussi opulente n'était-elle pas en puissance d'un mari? Paul se figura d'avance une vieille fille à lunettes bleues, très laide, et encore plus originale, entichée de science, et lisant les archéologues allemands à livre ouvert.

Aussi bien ces détails l'intéressaient fort peu. La chose importante, c'est qu'il semblait pouvoir compter sur une vie assez tranquille, ce qu'on lui avait promis, d'ailleurs. Cet Institut flottant comme écrivait Marnix, faisait mieux son affaire qu'un de ces yachts encombrés de jeunes gens et de jeunes femmes qui mettent tout sens dessus dessous, quand ils n'ont pas le mal de mer. Pour la première fois depuis bien des années, Paul se sentit presque content de son sort.

Mais quelques jours après, quand le canot envoyé à terre sous la direction du second officier revint à l'échelle de la *Thémis*, Neuvillars vit paraître une grande jeune femme,

taillée en force, dont les moindres mouvements dénotaient l'exubérance superbe de la vie. Elle posa sur le pont un pied assuré, et, d'un seul regard de deux grands yeux bruns superbes, sembla inspecter tout le yacht: l'équipage massé, tête nue, près du grand mât; la cheminée jaune, déjà fumante; le pavillon de « présence » montant le long de la drisse. Une seule chose paraissait échapper à son attention: le nouveau capitaine.

— Ma chère Solange, lui dit son père, je te présente monsieur de Neuvillars.

Elle se détourna vers le jeune homme par un mouvement brusque, et lui tendit la main avec une légère exagération de cordialité, dont Paul sentit la nuance un peu hautaine.

— Monsieur, répondit-elle, je sais que nous avons la bonne chance d'être commandés par un marin de haute valeur. Je vous remercie, comme l'a déjà fait mon père, d'avoir bien voulu vous charger de nous.

La politesse marquée et voulue de cette harangue la rendait encore plus froide. On aurait cru entendre la prose officielle d'une reine accueillant un nouveau ministre. Paul se sentait positivement intimidé pour la première fois de sa vie. Toutefois son orgueil l'empêcha de res-

ter court et même de trop balbutier. Il déclara qu'il était, tout au contraire, l'obligé de M. Marnix pour avoir trouvé, grâce à lui, le repos *momentané* — il appuya sur le mot — dont sa santé avait besoin.

M. Marnix, un peu étonné de la froideur de ce premier contact, essaya d'en diminuer l'impression par sa bonhomie :

— Enfin! nous voilà chez nous et débarrassés de l'odieuse engeance des mariniers du Nil, qui nous halaient au bout d'une cordelle comme un chaland de l'Oise! J'ai hâte d'entendre tourner mon hélice. Nous partons demain matin. Pourrons-nous arriver à Suez avant la nuit?

— Très facilement, dit Paul sans s'abandonner. A quelle heure le départ?

— Mais... Qu'en penses-tu, Solange?

La jeune femme, qui se dirigeait déjà vers l'arrière, tourna vers le capitaine son visage resplendissant d'une beauté forte et victorieuse.

— Partons à sept heures, dit-elle avec la décision calme d'une personne habituée à se faire obéir.

Neuvillars, pendant trois secondes, resta immobile comme s'il n'eût pas entendu. Quand les yeux de celle qui venait de parler eurent

quitté les siens, il remit sa casquette, fit rompre les rangs à l'équipage et regagna lui-même son roufle sur l'avant. Comme il passait près du treuil qui embarquait plusieurs lourdes caisses, le nom inscrit sur l'une d'elles frappa ses yeux : *Madame la comtesse de Sonoy.*

« Une comtesse? pensa-t-il. Veuve, alors, ou tout au moins séparée. »

Depuis qu'il commandait le yacht, ses hommes l'avaient jugé sévère, ponctuel, rigide sur la discipline. Mais, ce soir-là pour la première fois, on put entendre cette remarque autour de la gamelle du poste d'équipage :

— Le capitaine est mal bordé tantôt.

La veillée s'écoula dans un repos et dans un silence que rien ne saurait faire imaginer. Ce bateau monté par vingt-quatre hommes semblait désert. Une vague lueur d'étoiles rendait à peine visibles, sur la côte, les grands massifs d'arbres d'Ismaïlia, tandis que, vers le milieu du lac, une ligne infléchie de feux rouges marquait le chenal ouvert aux lourds vaisseaux. La température était délicieuse, et la fraîcheur, légèrement humide, causait à Solange une impression de volupté après une journée d'express dans l'aride désert. M. Marnix fumait avec recueillement et répondait à demi-voix aux

questions de sa fille, qui voulait connaître l'histoire du jeune capitaine. Reste à savoir si la version du bonhomme était fort exacte; mais, comme on peut croire, le héros n'y perdait rien. Toutefois l'historien fut obligé de convenir qu'il manquait de certains détails, notamment sur la famille de la fiancée, sur sa patrie et sur le mal dont elle était morte. Tout ce qu'il pouvait dire, pour l'avoir vu, c'est qu'elle était fort belle et qu'elle se nommait Ariane.

— Puisque nous sommes sur le sujet, conclut Marnix, je t'ai trouvée glaciale pour ce jeune homme. Fais attention que nous devons respecter sa tristesse, nous montrer d'autant meilleurs pour lui qu'il est plus malheureux.

— Ah! Dieu! soupira Solange en s'accoudant, je fais mieux que de la respecter, sa tristesse : je l'envie. Comme certains souvenirs doivent être ineffablement doux en leur cruauté! Moi aussi, j'ai reçu les adieux d'un mourant; mais j'ai dû réunir toutes mes forces de chrétienne pour lui dire : « Soyez en paix : vous avez mon pardon! » Et quand j'ai vu partir le cercueil couvert de fleurs, j'ai senti sur moi le frisson du sacrilège, car celui qui s'en allait pour toujours n'emportait pas mon pardon; non, pas même cela! J'avais menti à la Mort!

— Va! tu n'es qu'une ingrate envers la destinée. Quand Sonoy te rendait malheureuse, tu souffrais sans rien dire, si bien que tout le monde vous prenait pour un ménage modèle. Depuis trois ans que tu en es débarrassée, tu t'es mise à lui faire des scènes posthumes — dont je prends ma part, puisque c'est moi qui ai fait ce mariage. L'as-tu aimé? Non, ou du moins pas plus qu'une jeune fille bien élevée n'aime celui qu'elle épouse. Laisse-le donc tranquille! Du diable si je m'attendais à parler de mon gendre au beau milieu du lac Timsah!

— Vous avez raison, mon père. Occupons-nous de notre mieux avec ces tombeaux vides, avec ces colonnades chancelantes, avec ces ombres fameuses de guerriers ou de conquérants. Le vide, la désillusion, le néant, voilà bien les sujets d'étude qui me conviennent. Tout le monde n'a pas la glorieuse douleur d'avoir aimé et de pleurer son amour.

A ces mots elle effleura de ses lèvres la joue de son père et se retira pour la nuit. M. Marnix voulait veiller encore. Il se dirigea vers l'avant du yacht, espérant trouver Neuvillars debout. Il ne se trompait pas. Le capitaine lisait dans son fumoir, dont la porte était ouverte. Un léger coup le fit retourner; il se leva

cérémonieusement, comme il faisait autrefois devant ses chefs.

— Ne vous dérangez pas, dit l'affable propriétaire de la *Thémis*. Je viens voir si vous êtes bien installé.

— Ridiculement bien, monsieur. Un marin sérieux hausserait les épaules en entrant dans ce boudoir.

— Un marin sérieux? Et qu'êtes-vous donc, s'il vous plaît?

— Commandant de yacht! fit Paul avec un sourire amer.

— Eh diantre! vous me permettrez de vous dire que l'homme le plus considérable de la marine est, à mes yeux, celui qui peut me noyer demain, moi et ma fille!

— Oh! bien, monsieur, si j'avais un yacht, je me garderais soigneusement de le confier au personnage poursuivi par le mauvais sort — qui se nomme Paul de Neuvillars.

— Bon! Il fallait m'avertir plus tôt. Mais voyons, mon ami, que vous arrive-t-il? Ce que vous m'écriviez l'autre jour ne ressemble guère à ce que j'entends ce soir. D'où vient ce découragement subit? Quelque bonne indigestion d'analyse, n'est-ce pas?

Les yeux fixés sur le portrait d'Ariane, Paul

conservait une attitude étrange. Ce qu'on lisait sur sa physionomie ressemblait moins au chagrin qu'à une sorte de frayeur. Comme il gardait le silence, Marnix lui demanda :

— Regrettez-vous la décision prise?

— Oui, répondit le jeune homme d'un air farouche. Et si nous étions encore à Marseille...

— Allons! dit le vieillard en se retirant, je vois qu'il vaut mieux vous laisser souffrir seul. Courage! Demain vous donnera le meilleur remède aux misères de l'âme : le travail.

Le pauvre homme s'alla coucher, tout en se demandant quelle épidémie de pessimisme exerçait des ravages sur son bateau. Resté seul, Neuvillars fit quelques pas en long et en large dans l'étroite pièce. Tout à coup il s'arrêta devant le cadre en deuil, et, le fixant d'un regard presque irrité, il dit tout haut :

— Est-ce que tu vas te venger maintenant, toi?

XV

On devinait à première vue que le capitaine de la *Thémis* avait passé par la marine de guerre. Bien que le second officier et le chef mécanicien fissent table commune avec lui, nulle familiarité n'existait entre eux. Le service était réglé comme à bord d'une frégate-école; tout s'exécutait à la minute précise et au coup de sifflet. Pour la moindre irrégularité, le coupable était réprimandé sérieusement; il était puni en cas de récidive.

Juste au moment où la cloche de la timonnerie piqua sept heures du matin, le premier commandement de l'appareillage retentit. Au

même instant la comtesse de Sonoy gravissait l'escalier de la passerelle, afin d'assister au départ. Elle était vêtue de son costume de yacht, en serge marine, avec le gilet blanc et la vareuse à boutons d'or. Un étroit chapeau de paille, portant reproduit à son ruban le signe distinctif du pavillon, laissait déborder sur la nuque d'épaisses torsades d'un blond chaud. Comme toujours Solange était calme et réservée; toutefois un pli mystérieux, tout prêt à devenir fossette au moindre sourire, marquait son menton un peu lourd, indice d'une volonté ferme à ses heures. De ses yeux bruns sortait un regard chercheur, puissant, un de ces regards d'artiste où vient se graver l'image reçue, mais aussi un de ces regards très féminins qui hantent à la façon de certaines phrases musicales, dont l'écho poursuit la mémoire longtemps après que l'orchestre s'est tu.

Madame de Sonoy, qu'on voyait rarement à la timonnerie du temps de l'ancien capitaine, comptait y monter moins encore sous le règne du nouveau. Mais son père venait de lui raconter l'état d'esprit où Paul était la veille, en invitant Solange à réparer, d'une parole aimable, l'effet qu'avait pu produire sa raideur dans

sa première rencontre. Cette jeune femme, dont le cœur était excellent sous une apparence de brusquerie, s'avançait animée des meilleures intentions.

— J'espère, dit-elle à Neuvillars, ne pas vous déranger en envahissant votre empire.

Le jeune marin fit un profond salut ; mais, au lieu des protestations qu'on pouvait attendre, il répondit froidement :

— Sûrement, madame, vous savez trop bien ce que c'est qu'un appareillage pour détourner mon attention.

Appareiller dans ce lac désert, uni comme un miroir, n'était qu'un jeu d'enfant pour le plus novice des officiers. Mais Paul feignait d'être absorbé par mille préoccupations diverses ; il parlait au pilote ; il courait de ses cartes à ses compas ; il donnait un ordre au mécanicien par le porte-voix ; il prenait ses jumelles pour interroger l'horizon. La comtesse avait en effet trop d'expérience pour se tromper à ce jeu.

« Il me boude, pensa-t-elle en souriant. Mais mon père a raison. Comme il semble malheureux ! »

Cependant l'hélice fonctionnait. Le yacht, décrivant un demi-cercle, prit sa route vers le

Sud et se rapprocha de l'alignement des balises. Madame de Sonoy, qui persistait dans ses intentions conciliantes, dit à Paul :

— Voilà donc le fameux canal ! Ce coup d'œil est nouveau pour moi ! Comme tout ceci m'intéresse !...

Puis, cherchant des yeux autour d'elle :

— Je ne vois pas un seul pliant.

— Je les ai fait enlever, madame. Rien ne doit distraire le chef de quart de sa responsabilité. Il doit ignorer jusqu'à la tentation de s'asseoir.

— Comme les vendeuses du Bon-Marché, alors ! dit la comtesse, qui commençait à trouver Paul ennuyeux.

Toutefois elle prenait une sorte de plaisir à cette lutte contre un homme qui la souhaitait évidemment à fond de cale. Une fois assise, — car il fallut bien lui procurer le fameux pliant, — elle garda le silence, occupée d'ailleurs par un énorme paquebot qui venait à deux milles sur l'arrière du yacht et s'en rapprochait visiblement. Elle se leva bientôt, fort agitée, et courut à Neuvillars, qui s'était réfugié à l'autre bout de la passerelle.

— J'espère bien que vous n'allez pas nous laisser battre, dit-elle en désignant le rival peu

courtois, évidemment désireux de s'engager le premier dans le bief étroit qui succède au lac.

— Le *Melbourne* est pressé, madame. Il se rend en Australie. Qu'importe s'il nous dépasse ? Nous avons plus de temps qu'il n'en faut pour arriver à Suez de jour.

— Comment, qu'importe ! La *Thémis* n'a jamais été battue. Forçons la marche.

— Avec le profond respect que je vous dois, madame, je vous prierai de vous souvenir que je suis le seul maître à bord, une fois l'ancre levée.

— C'est bien. Vous me faites souvenir d'une chose que d'autres ont apporté tout leur soin à me faire oublier.

— Ces autres ont mis votre existence en péril.

— Qui vous dit que le plaisir d'être obéie ne me fait pas oublier tout le reste, même le danger ?

Les yeux de Solange foudroyaient le rebelle des éclairs d'une volonté fougueuse. Rien ne rehaussait sa beauté, qui semblait parfois endormie, comme ces réveils impétueux mais peu fréquents de sa riche nature. Paul, très pâle, essayait de soutenir le choc. Pendant une seconde leurs regards se croisèrent avec une

ardente fixité. Soudain le capitaine de la *Thémis* eut un geste qui témoignait une sorte de colère et poussa une plainte sourde ; puis il se courba sur le porte-voix de la machine et envoya un ordre.

Aussitôt l'hélice gagna quelques tours, et, presque en même temps, l'épais nuage de fumée noire vomi par la cheminée montra que le yacht engageait la lutte — un peu tard peut-être. Déjà, en effet, l'énorme proue du *Melbourne* semblait vouloir écraser la poupe du léger navire qu'elle dominait de la hauteur d'un étage élevé. Au bout d'un mille on se trouva côte à côte et la vitesse devint égale ; situation dangereuse, puisqu'on approchait du point où l'espace allait manquer dans le chenal pour le passage simultané de deux navires. Mais le yacht, dans la circonstance, jouait le rôle du pot de terre en conflit avec le pot de fer. Les deux vapeurs s'accostaient de plus en plus. Déjà les passagers du paquebot, groupés le long du bord, se demandaient, sans grande crainte pour eux-mêmes, s'ils n'allaient pas assister à un désastre. Madame de Sonoy, dont l'épaule touchait presque celle de son capitaine, demanda d'une voix qui trahissait un peu de fièvre :

— Nous courons quelque danger, il me semble ?

— Oui, madame ; mais vous êtes obéie. Toutefois, pour vous, il n'y va que d'un échouage sur le sable et d'un bain de pieds. Pour moi, seul responsable, il s'agit de la prison, peut-être.

— Mais il faut stopper, alors ?

— Stopper ! Maintenant ! Allons ! madame, c'est pour le coup que vous croiriez être en face d'une demoiselle du Bon-Marché !

Cependant, soit que les feux du yacht poussés à outrance fissent monter la pression, soit que le paquebot y mît de la complaisance, le bateau commandé par Paul gagna quelques brasses. L'ouverture étroite se dessinait entre deux collines de sable. Ce fut la *Thémis* qui s'y engagea la première. Un quart d'heure après, les deux navires se suivaient entre les deux berges à la vitesse d'un mauvais cheval au trot. La comtesse, dans une impulsion soudaine, tendit la main à Neuvillars :

— Voulez-vous me pardonner ? fit-elle. Soyez sans crainte. A l'avenir, je vous épargnerai mes caprices d'enfant.

— Je ne pense pas vous avoir traitée en enfant, madame, répondit le marin en touchant à peine les doigts de la jeune femme.

Celle-ci, revenue à l'arrière, trouva son pere installé dans un bon fauteuil et encore tout réjoui du spectacle.

— Quelle course magnifique, ma chère! Voilà un beau début pour notre capitaine! Battre un courrier d'Australie! J'espère que tu as félicité ce jeune homme?

— Oui... certainement, balbutia Solange.

— Alors vous avez fait la paix?

— Oh! une paix sans enthousiasme... de son côté.

Réservant pour elle-même ses impressions, madame de Sonoy regagna son appartement, ouvrit la mignonne serrure d'un volume qu'elle appelait son « livre de bord », et y consigna ces notes qui n'étaient pas exclusivement maritimes:

« Je viens d'assister à une double lutte assez curieuse. La *Thémis* a battu le *Melbourne*, au risque de se faire écraser par lui. Mais la pauvre Solange n'a pas eu le beau rôle dans sa lutte avec le capitaine de la *Thémis*. Je ferai en sorte que nous en restions à la première manche, lui et moi, bien qu'ici aucun dégât ne soit à craindre. Il est *cuirassé*, dit-on; moi je le suis encore bien plus. D'ailleurs, entre une femme digne de ce nom et l'homme

à qui elle paie un salaire, il y a un fameux blindage. »

Pourquoi la comtesse avait-elle écrit ces derniers mots en serrant les lèvres, d'une main tellement nerveuse que des éclaboussures d'encre avaient jailli de sa plume? Qui peut le dire? Cette femme de trente ans, sévèrement élevée, impeccablement fière, gardait son âme sous une serrure plus malaisée à crocheter que celle de son « livre de bord ».

A midi, suivant l'usage établi sur le yacht, le capitaine, en tenue de service, vint apporter le « point » et lire son rapport sur les incidents observés depuis vingt-quatre heures. Le père Marnix aimait jouer à l'amiral, sa fille le savait depuis longtemps. Mais, ce qui étonna Solange — elle assistait à la cérémonie par curiosité — ce fut de voir avec quelle abnégation le farouche Neuvillars subit l'épreuve. Quand il eut terminé, il attendit les observations du propriétaire de la *Thémis*, et madame de Sonoy fut amusée de voir que son père, secrètement intimidé, ne trouvait rien à dire. Paul, après un silence, demanda les ordres pour l'arrivée à Suez et pour le séjour. On devinait un singulier mélange de fierté et d'effa-

cement voulu dans la manière d'être de ce gentilhomme, attendant le bon plaisir d'un bourgeois millionnaire dont il n'eût pas touché la main un siècle plus tôt. Mais le père de Solange ne s'y trompa nullement, et, quand son capitaine se fut retiré, il dit à sa fille :

— C'est peut-être une faute que de choisir pour subalterne un aristocrate, même quand il est sans le sou.

— Peut-être, répondit la comtesse avec un regard dur qu'elle n'avait pas souvent. Au reste, cela ne réussit pas mieux quand il s'agit seulement de choisir un gendre.

— Ah ! ah ! il y avait longtemps que tu ne m'avais reproché Sonoy, grommela M. Marnix en quittant la dunette.

Sans se douter qu'il fût un brandon de discorde, Neuvillars s'était renfermé chez lui, laissant le pilote du canal diriger la *Thémis*, ainsi que le voulait d'ailleurs le règlement.

Depuis le matin de cette seconde journée, il avait compris qu'il était destiné à souffrir cruellement et surtout misérablement. Que de fois il s'était moqué de l'amour à première vue, du coup de foudre ! Et voilà qu'il était pris sottement, pris d'une façon absurde, pris, hélas ! de la façon la plus sérieuse. Car, avec

la froide perspicacité de son esprit, avec l'inexorable analyse de son jugement, il découvrait en lui-même toute l'étendue soudaine du mal, pareil à ces médecins qui, au premier frisson d'une fièvre dangereuse, reconnaissent qu'ils sont perdus.

Ainsi, même ces courtes joies du rêve, de l'illusion de la première heure, il ne devait pas les savourer. Il était obligé de courber la tête sous l'évidence. Déjà le dénouement lugubre d'une passion dont il avait été l'objet lui avait imposé la croyance à l'amour chez les autres. Il fallait aujourd'hui croire à l'amour dans son propre cœur, à l'amour subit, irraisonné, insensé, douloureux, à l'amour contre tout bon sens, contre tout espoir... bien plus, à l'amour en quelque sorte sacrilège. Car il ne pouvait plus répéter, comme il faisait parfois, en face du portrait d'Ariane :

« Si je ne t'ai pas aimée, ce n'est pas ma faute. Je ne puis pas aimer ; je n'aimerai personne. Non, personne, jamais ! Dors dans ton repos sans me maudire ! »

Il frissonnait de colère non moins que de crainte à la pensée de ce qu'allait être son existence, car il n'était pas ou du moins il n'était pas encore de ceux qui se résignent à

certaines douleurs, ni surtout de ceux qui les chérissent. Fallait-il attendre mieux de l'enfant de cette génération sans enthousiasme, pratique, raisonneuse, révoltée contre toute souffrance, alors surtout que, de cette souffrance, il ne peut résulter aucun bien ?

Tout ce qu'il pouvait pour se calmer, c'était de s'excuser à ses propres yeux en s'expliquant à lui-même la catastrophe. On s'était emparé de lui par surprise. Informé d'avance qu'il allait voir paraître une femme jeune, belle, avec cette séduction impérieuse dans le regard, il serait sorti de l'aventure sans même un trouble dans son esprit.

« J'ai rencontré nombre de femmes plus belles, et aucune ne m'a rendu malheureux pendant une heure ! » gémissait-il en se frappant la tête de ses poings fermés.

Rien n'était plus vrai. Seulement il n'avait pas rencontré jusqu'à ce jour celle qui devait le prendre. Et, à cette heure, il était pris. *Kismet* ! Toute la science de la pathologie amoureuse, quoi qu'en disent les maîtres, tient encore dans ce seul mot.

Hélas ! il n'avait besoin que de voir la comtesse, pour juger qu'elle n'était pas de celles qui se laissent gagner aux soupirs et aux

œillades. Au surplus, dès le premier abord, il avait été rude pour elle. Enfin quel mur infranchissable entre cette femme aux airs de reine et le pauvre marin payé par elle ! A cette pensée, Neuvillars sentait ses joues enflammées par la honte, et sa fierté naturelle, exagérée, maladive, cette fierté qu'il avait déjà payée si chèrement, le déchirait par avance de mille tortures.

Le lendemain, après une courte escale à Suez, Paul était sur sa passerelle, où madame de Sonoy n'était pas revenue. A sa gauche il voyait fuir les sommets anguleux et brûlés du Sinaï. Devant lui, la perfide Érythrée, cette mer Rouge plus semée d'écueils qu'aucune mer du globe, ouvrait son horizon voilé par l'éternelle brume du sable incorporé dans l'atmosphère. Toute la science, toute l'attention d'un marin consommé allaient devenir nécessaires. Il songeait en lui-même :

« Si je quittais la *Thémis* maintenant, je passerais en jugement comme réfractaire. »

Et ce devoir absolu de rester face à face avec sa torture lui procurait une sorte de paix. Pour le moment, il n'avait plus qu'à lutter pour cacher sa souffrance, combat très doux au prix de celui qu'il aurait fallu se

livrer pour la fuir. Au déchirant effort de l'évasion il préférait tout, même le cachot avec ses ténèbres et son silence, tant il est plus facile d'analyser subtilement que de pratiquer la logique !

Cette captivité, d'ailleurs, avait ses plaisirs. Plusieurs fois dans la journée, il entendait la voix de la comtesse qui chantait en s'accompagnant. Bien qu'elle passât de longues heures sur la dunette, il ne pouvait l'apercevoir, à cause de la tente qui couvrait l'arrière ; mais de temps en temps, l'éclat d'un rire perlé venait jusqu'à lui. Chaque soir, quand le soleil avait perdu son ardeur, Solange et son père allaient respirer la brise fraîche du gaillard d'avant. Neuvillars, du haut de sa passerelle, faisait un salut cérémonieux et reprenait son éternelle promenade d'un bord à l'autre. Il s'arrêtait bientôt, et, comme pour examiner l'horizon, prenait d'un air affairé ses puissantes jumelles. Peu à peu l'instrument déviait... O volupté douce et misérable ! Avoir à quelques pouces de ses yeux la taille riche et savoureuse de l'enchanteresse ! contempler dans ses grands yeux bruns le reflet des feux sombres du couchant ! voir apparaître dans un sourire ses dents nacrées entre ses lèvres rouges ! admirer

la main fine abandonnée sur le bordage du navire !

Une fois par jour, au moment du rapport, l'entrevue était plus réelle, sinon plus agréable à cause de son caractère cérémonieux. Toutefois Marnix y trouvait un plaisir d'enfant, et, chose plus étonnante, la comtesse y prenait part, ne quittant pas Neuvillars des yeux tandis qu'il lisait ses notes. Parfois elle ne pouvait s'empêcher de sourire en songeant au prédécesseur de Paul. Celui-là venait dix fois par jour sur la dunette, en pantoufles, en bonnet grec, avec une vareuse déboutonnée et des mains de matelot, toujours prêt à bavarder, sans y faire grande différence, avec la comtesse ou avec sa femme de chambre, à moins qu'il ne serrât la main du maître d'hôtel, qu'il appelait « monsieur François ».

Auprès de ce gros bonhomme normand, Neuvillars semblait un prince déguisé, et, quand il se présentait pour « le rapport », Marnix, involontairement, cachait sa pipe, tant son capitaine l'impressionnait.

Solange elle-même ne laissait pas que d'être intimidée par cet homme de haute mine, de manières imposantes malgré son âge, dont les yeux gris, toujours voilés par un nuage, lan-

çaient un éclair singulier chaque fois qu'elle ouvrait la bouche. Il est vrai qu'elle y regardait à deux fois avant de prendre part à la délibération, sachant que Paul ne manquerait pas de souligner, avec un respect exaspérant, les bévues que peut commettre une jeune femme parlant des choses de la mer. Ces rapports tendus entre sa fille et son capitaine gâtaient un peu le plaisir du voyage pour Marnix, qui s'en ouvrit un jour à Solange. Elle répondit, sans s'en montrer autrement désolée :

— A cette heure, j'imagine que vous ne mettez plus les torts de mon côté.

— Non, en toute justice. Pour l'apprivoiser tu as fait de ton mieux. Mais, moi qui l'examine, je vois qu'il a toujours les nerfs cabrés en ta présence. Il est clair que la seule vue d'une femme réveille dans son cœur le souvenir de celle qu'il a perdue.

Madame de Sonoy resta quelques secondes sans parler; puis elle dit, les yeux perdus sur la grande nappe grise, à peine moirée par places du frisson d'un courant :

— Vous avez vu son portrait : est-ce que je lui ressemble ?

— Oh ! non. Vous êtes les deux antipodes. Toi, la femme du Nord, saine, vigoureuse,

conquérante. Elle, une de ces beautés d'Orient, souples, alanguies, un peu frêles, mais dont les yeux ont un si étrange pouvoir.

La comtesse fit quelques pas dans le salon, et, sans s'en douter, jeta un regard sur une glace pour examiner ses propres yeux, comme si, pour la première fois, elle était curieuse de les connaître.

— Eh bien, fit-elle tout à coup avec un peu d'ironie dans l'expression, je ne vois pas de remède. Et vous?

— Aucun, sauf le temps et la distraction. Mais il ne veut pas se distraire. Il n'a pas même consenti à nous accompagner quand nous sommes descendus à Koséir et aux ruines de Bérénice.

Madame de Sonoy laissa tomber l'entretien. Mais, le lendemain, à l'heure du rapport, elle dit à son père incidemment qu'elle se sentait fatiguée et qu'elle ne débarquait pas pour visiter Souakim, dont on apercevait déjà les mosquées blanches et la grande caserne. Quand on eut mouillé, le canot emporta vers le rivage, en même temps que le propriétaire du yacht, le capitaine muni de tout son attirail de peintre. La comtesse dissimula un sourire et consigna cette note dans son livre :

« Pas descendu à Souakim, tantôt, par charité pour l'ami de la belle Ariane. Il est temps que *Thésée* prenne un peu d'exercice. Comme il s'est précipité vers la côte dès qu'il a su que je restais sur le bateau! Je reconnais ces doux symptômes d'affinité que j'éprouvais du vivant de M. de Sonoy, et que je faisais éprouver à ce cher homme. Il manque ici ce que Monseigneur, dans son discours, nommait l'indissolubilité sainte du lien conjugal. Mais le pauvre Thésée connaît certains inconvénients du mariage, puisqu'il est forcé de me voir tous les jours. C'est bien le moins que je lui procure une fois l'occasion d'aller au cercle. »

Solange profita, pour se promener à Souakim, des heures fraîches de la matinée du lendemain. M. Marnix avait annoncé qu'on passerait toute la journée à terre. Il va sans dire que le capitaine se prétendît retenu à bord par certains travaux; mais une surprise l'attendait. La comtesse revint seule dans une barque de louage, à l'heure du déjeuner, tandis que son père acceptait l'invitation d'un colonel anglais pour visiter le camp, hors de la ville.

Ce retour imprévu posait une question délicate pour Neuvillars : devait-il, en l'absence du

propriétaire du yacht, se présenter devant sa fille à l'heure habituelle du rapport ? ou bien convenait-il de la considérer comme une simple passagère, sans autorité officielle ?

Tout d'abord il décida de profiter de l'occasion unique de se trouver seul avec la femme qu'il adorait follement. Puis, comme le moment approchait, dominé par son habitude d'analyser tous ses actes, il hésita.

« Pourquoi, se demanda-t-il, trembles-tu d'impatience en comptant les minutes ? Qui t'attire près d'elle ? Est-ce ton devoir ? Tu sais bien que non. Pauvre fou ! misérable lâche ! domestique amoureux de sa maîtresse ! Comme tu l'auras bien mérité si elle te renvoie d'un geste qui voudra dire : — Mais je n'ai pas sonné ! »

Il interrompit sa toilette presque achevée, passa un veston indien de cotonnade blanche, et se laissa tomber sur son sopha, la tête dans ses mains, plus malheureux à coup sûr dans sa solitude qu'il n'aurait pu l'être, quoiqu'il arrivât, en présence de la comtesse.

La cloche du quart avait piqué depuis quelques minutes. Neuvillars tressaillit tout à coup, en s'apercevant qu'une ombre interceptait le jour au seuil du salon resté ouvert. Il entendit

la voix de madame de Sonoy qui disait :

— Vous êtes là, capitaine? Mon père m'a chargée...

— Oh! madame... je suis désolé, balbutia Paul en se levant d'un bond. J'hésitais à me rendre sur la dunette...

— Mais il me semble que vous n'hésitiez pas du tout, reprit la comtesse avec un fin sourire: ou du moins vous n'hésitiez plus. Mais voici ma mission : Vous êtes prié de donner des ordres pour qu'un canot soit à terre au coucher du soleil. Et, s'il vous plaît, soyez en mesure de lever l'ancre demain matin, au jour.

Elle parlait avec une aisance parfaite, laissant à peine voir l'autorité sous la politesse affable de ses phrases. Elle avait pénétré dans la pièce, mais elle restait debout, inspectant les détails du regard perçant d'une maîtresse de maison attentive.

— J'espère que vous êtes bien installé, dit-elle avec une intonation de voix qui dénotait la bonté. J'ai l'amour du confortable pour moi et pour les autres. Si vous manquiez d'un objet quelconque, faites-nous, à mon père et à moi, le plaisir de réclamer. D'ailleurs, au moins en ce qui concerne l'embellissement de

votre demeure, vous n'avez besoin de personne : votre talent suffit.

Elle examinait, tout en parlant, les toiles dues au pinceau du jeune marin. L'une d'elles, représentant les vieux remparts de Rhodes, surmontait le portrait d'Ariane. Ce fut ce paysage qui sembla intéresser davantage madame de Sonoy. Peut-être les yeux de la belle curieuse dévièrent-ils un peu de la peinture à la photographie. L'examen terminé, elle revint à Neuvillars, qui se tenait immobile, appelant à lui, par de longues aspirations, l'odeur assez violente qu'elle avait toujours dans ses vêtements. Comme elle regardait, en femme que rien ne presse, une carte marine étalée sur la table, Paul s'enhardit à lui dire :

— Vous êtes chez vous, madame. Je n'ai donc pas besoin de vous offrir de vous asseoir.

— Vous croyez ? répondit-elle d'un air de bonne humeur. Offrez toujours. Nous autres femmes, nous n'estimons guère ce qui nous appartient de par le droit.

Elle avait pris un siège et regardait son interlocuteur avec une physionomie très douce, où l'on pouvait découvrir une teinte émue de compassion.

— Hélas ! fit Paul, je n'ai jamais eu le temps d'étudier la science effroyablement compliquée de la nature féminine.

Il souriait légèrement, ce qui donna soudain à ses traits un charme indéfinissable. C'était la première fois que Solange le voyait sourire.

— Où prenez-vous que nous sommes compliquées ? demanda-t-elle gravement. Il ne faut pas confondre la diversité avec la complication. J'estime au contraire que nous sommes très simples... mais je vous soupçonne de ne pas voir les choses simplement.

— Je les verrais sous un autre jour, peut-être, si j'étais né sous une meilleure étoile. Ma vie se compose de difficultés, heureux quand elle ne se brise pas contre l'impossible. Comment voulez-vous qu'elle m'apparaisse ainsi qu'une chose simple ?

— Ce qui est difficile, douloureux ou défendu n'en est pas moins très simple. Croyez-moi, ne vous laissez pas gagner aux doctrines des hommes de roman ou des hommes de théâtre, qui embrouillent toutes les serrures pour faire aller le métier de crocheteur. Qu'y gagnerez-vous ? De mieux sentir vos chagrins, de ne pas voir ce qui peut les adoucir.

— J'attends qu'un Dieu ou qu'un ange me désigne ce précieux remède.

— Une simple créature mortelle pourrait vous en désigner plusieurs... par exemple l'amitié de ceux qui vous entourent.

— L'amitié !... s'écria Neuvillars en tordant ses mains jointes, et en fermant les yeux comme pour ne pas voir cette amitié qui s'offrait à lui. Ah ! madame, quelle pauvre consolation à certains malheurs ! Et comme il est facile de voir que vous n'avez jamais connu ceux-là !

Moins ignorante qu'elle n'était des orages du cœur humain, Solange se serait étonnée si l'amour d'une morte pouvait mettre une telle flamme dans ces yeux pleins d'éloquence. Mais déjà Paul était redevenu maître de lui et, faisant un effort pour assurer sa voix :

— Madame, dit-il, pardonnez-moi d'avoir fléchi devant votre bonté. Trop d'inégalités dans la vie nous séparent pour que j'ose me dire votre ami. Du moins, vous qui dédaignez ce qui vous appartient de droit, sachez que j'aurai maintenant un bonheur : celui de vous servir autrement que par devoir.

Dans la soirée, causant avec son père, la comtesse raconta la visite qu'elle avait faite au capitaine.

— J'ai vu le fameux portrait, dit-elle, et je me demande pourquoi l'original m'inspire autre chose que de la sympathie. Son regard fixe, profond, interrogateur ne me quitte pas depuis ce matin. Croyez-vous que cette jeune fille soit regrettée si... exceptionnellement ?

— Es-tu donc parvenue à faire rire Neuvillars ?

— Tant s'en faut. Mais les crêpes qui l'entourent sont-ils seulement des crêpes de deuil? S'il était riche, indépendant, maître de ses goûts, ferait-il d'aussi gros soupirs ? Tandis que nous causions, il n'a pas regardé une seule fois le portrait de son Ariane.

— Vous voilà bien, vous autres ! Il aurait fallu, pour te plaire, que ce jeune homme fondît en eau, et surtout qu'il te racontât son roman du premier chapitre au dernier. Pour moi, ce silence qu'il garde est une des choses qui m'ont donné de l'estime pour lui. Souviens-toi que les grandes douleurs sont muettes.

— Et les petites, donc ! M'avez-vous entendu faire grand bruit, même le premier jour de mon veuvage ?

Il était fort tard quand elle écrivit ces mots sur son livre à serrure :

« Papa s'amuse prodigieusement; c'est déjà quelque chose. Moi, je commence à comprendre pourquoi nous n'avons pas trouvé d'amateurs pour ce fameux voyage autour de la mer Rouge. Trop de soleil (en février!) et pas assez d'arbres et de verdure pour habiller ces montagnes de carton gris. Afin de me distraire, je suis allée voir Thésée dans son palais, ce qui m'a permis de contempler Ariane dans son cadre. Un vrai catafalque, cet écrin de velours noir semé de larmes d'argent! Il y manque le cyprès et la pierre funèbre en cheveux. Quel mauvais goût que de nous imposer cette ombre que nous n'avions pas invitée! Elle encombre ce bateau, et, tout à l'heure, quand j'ai voulu faire de la musique, le courage m'a manqué. J'avais peur d'empêcher l'ombre de dormir.

» Enfin, Thésée et moi nous avons signé la paix, ce qui n'a pas empêché mon nouvel ami de rester fort maussade. Pourquoi? Parce que je dérangeais son tête-à-tête avec l'ombre, ou bien parce que l'ombre gênait ses épanchements avec moi?... Solange, ma chère, que vous importe? »

XVI

On était arrivé au milieu de mars et la température devenait torride. Mais le yacht, heureusement, se rapprochait du nord de la mer Rouge, après avoir visité Aden et la côte arabique.

Soit que l'humeur curieuse qui l'avait emportée jusqu'aux cataractes du Nil fût calmée, soit pour toute autre raison, la comtesse ne quittait plus guère son bateau durant les escales. Et, chose plus remarquable encore ! son capitaine suivait sa fortune, restant à bord quand elle y restait, lui servant d'escorte dans ses rares promenades à terre. Dire qu'il ne la

fuyait plus serait fort au-dessous de la réalité. Le traité de paix, d'abord signé avec un peu de froideur, s'était étendu jusqu'à prendre les formes d'une amitié toute maternelle du côté de madame de Sonoy, mais passablement nerveuse du côté de Neuvillars.

Un traité de paix suppose ordinairement l'aveu de la défaite chez l'une des parties contractantes. Paul était vaincu dans cette guerre contre l'amour, guerre bizarre où la défaite commence quand le courage de fuir a disparu. S'il conservait l'honneur des armes, c'était en déguisant la couleur de son drapeau. Il arborait lâchement l'étendard des neutres, c'est-à-dire des amis. La vérité, c'est qu'il aimait follement et sans espoir.

Une femme coquette ou vicieuse l'eût contraint d'avouer le stratagème et de se rendre à merci dès le deuxième jour. Mais il n'avait eu affaire jusque-là, dans la personne de Solange, qu'à une simple curieuse nullement dévorée de la soif des conquêtes. Le moindre péché que peut commettre une femme qui s'ennuie n'est-il pas d'être curieuse ?

Il ne faut pas s'y tromper, toutefois. Ce qui occupait la comtesse n'était pas de savoir si Paul était ou pouvait devenir amoureux d'elle.

Sa curiosité n'avait rien que de théorique ; elle se demandait :

« Quel sorte d'homme ai-je devant moi? Quel est exactement le mystère qui se cache dans sa vie? Pourquoi s'entoure-t-il d'un voile? »

Il va sans dire qu'elle était trop délicate et trop digne pour questionner tout haut. Mais, à défaut du rôle de confidente qu'on ne lui donnait pas, elle s'était octroyé celui de consolatrice, qui lui conférait le droit, même le devoir d'être bonne. Elle l'était extrêmement, et surtout elle l'était sincèrement, car on n'aurait pu trouver ici-bas une créature plus droite. Reste à savoir si ce régime devait calmer un homme déjà passionnément amoureux. Paul n'essayait plus de lutter. Il s'était jeté dans cet amour à corps perdu. Mais il s'était juré le plus sérieusement du monde qu'il se tuerait, lui aussi, plutôt que de tomber dans l'humiliation d'un aveu.

Qui n'a constaté la curieuse divergence des opinions formulées sur une seule personne par des juges différents? Paul avait ignoré l'art de se faire des amis dans le nombre de ses camarades. On le trouvait orgueilleux, autoritaire, égoïste et cassant. Or, voici les notes que

Solange confiait à son journal en quittant la mer Rouge :

« Comme on devrait toujours s'abstenir de juger ! S'il est un homme qui ne m'inspira point de sympathie au début, c'est bien Thésée. Ridiculement fier, timide et prétentieux en même temps, gonflé d'une manie bourgeoise d'indépendance à l'égard des femmes, peu favorisé sous le rapport du cœur, — j'en suis fâchée pour la pauvre Ariane, — voilà comment j'aurais tracé le portrait de mon capitaine au bout des huit premiers jours.

» Eh bien ! cet homme est d'une modestie ridicule, d'un esprit distingué, d'une instruction profonde, et, pour un peu d'intérêt qu'on lui témoigne, le voilà prêt à s'attendrir.

» Il est respectueux jusqu'à l'exagération et cependant il a des révoltes ; mais j'espère bien qu'il les conservera toujours. Elles le sauvent de la banalité. Pauvre garçon ! il se figure probablement que nous cachons sous une apparente politesse un mépris absurde. Parce que mon père, ce matin, lui a porté sa solde — et Dieu sait avec quelles précautions — je n'ai pas vu, de tout le jour, mon orgueilleux Thésée.

» Tout cela montre qu'il faut avoir la main délicate pour le conduire. Je me demande si mademoiselle Ariane... Bon ! j'oublie qu'il ne faut juger personne, mais surtout qu'il ne faut pas juger les morts. »

A l'exemple des hommes de son âge et de son inexpérience, Paul réglait son opinion et ses prévisions, quand il s'agissait des femmes, sur certains axiomes réputés infaillibles. Cent fois il avait lu ou entendu cet oracle :

« Une femme ne reste jamais longtemps ignorante de l'amour qu'elle a inspiré. »

Donc, tandis qu'il se maîtrisait courageusement pour ne rien laisser paraître, il attendait, il espérait l'heure où madame de Sonoy pressentirait la vérité, mais contrairement à l'adage elle ne voyait rien, encore qu'une femme aussi achevée ne pût manquer d'aucun des instints naturels à son sexe. Deux choses l'empêchaient d'avoir pour Neuvillars les mêmes yeux qu'elle aurait eus pour un autre : la position qu'il occupait auprès d'elle et, plus encore peut-être, cette noble cicatrice dont elle croyait le cœur de Paul endurci comme d'une escarre douloureuse. De là ce calme olympien, cette bonté toujours égale et toujours sereine qui exaspérait le jeune marin.

« Pour elle ne suis-je donc pas un homme? » se demandait-il en frémissant de douleur et de honte.

Au bout de quelques jours, l'amertume gagna ses paroles. On devina le mécontentement sous la reconnaissance toujours méritée. Un changement fâcheux se fit voir en lui. Fatalement cette irritation accumulée dans un esprit malade allait se faire jour au premier choc. L'explosion eut lieu sur la fin de la croisière dans la mer Rouge.

Depuis quelque temps M. Marnix, devenu insatiable d'excursions, était hanté d'un projet grandiose. Il s'agissait de quitter le yacht au petit port situé à l'ouverture du golfe de Suez au pied du Sinaï, et de visiter la montagne fameuse. De ce lieu, nommé Thôr, il fallait une semaine pour se rendre à l'auguste sommet, pour en parcourir les sites et pour en revenir. L'excursion, peu pratiquée, ménageait des fatigues effroyables, sans être dangereuse d'ailleurs.

Marnix en parla un jour, à l'heure du rapport, en présence de son capitaine.

— Ah! si tu étais un homme au lieu d'être une femme! dit-il à Solange. Mais il est également impossible de t'emmener avec moi et de

le laisser toute seule pendant huit jours sur la *Thémis*. N'y pensons plus!

— Pourquoi? répondit la jeune femme sans hésiter. Sur ce bateau je serais mieux gardée que n'importe où. Ce n'est pas pour moi, mais pour vous, que je serais inquiète.

Le bonhomme ravi sauta au cou de sa fille, et tout fut réglé séance tenante. Après avoir débarqué son propriétaire, le yacht devait continuer pour Suez, afin d'y faire des vivres et du charbon, après quoi il reviendrait mouiller devant Thôr au jour convenu.

— D'ailleurs, ajouta Marnix en riant, je vous verrai de là-haut avec ma lunette.

Le temps pressait. Madame de Sonoy surveilla les préparatifs, sermonna son père sur la nécessité de la prudence et l'accompagna jusqu'au village, d'où elle le vit sortir en appareil guerrier, sous l'escorte du drogman et de plusieurs matelots hérissés d'armes. Le lendemain au jour, quand elle se réveilla d'un excellent sommeil, la *Thémis* se balançait doucement en rade de Suez.

Paul, au contraire, avait eu le temps de penser beaucoup durant son quart de nuit, et son pessimisme s'était donné carrière. Un autre aurait nagé dans le bonheur, en songeant que

la comtesse allait être à lui, pour ainsi dire, pendant une semaine. Lui, toujours prompt à voir le côté fâcheux des événements, analysait la cause de cette confiance que lui témoignait la jeune femme. Quel dédain se montrait dans cette hautaine sécurité ! Quelle preuve éloquente que le pauvre marin payé pour conduire son yacht n'était pas un homme à ses yeux ! Comme elle se sentait calme, protégée, derrière cet abîme que creusait le salaire donné et reçu, abîme si profond qu'elle le jugeait infranchissable même à la médisance !

Tandis qu'il rongeait ainsi son propre cœur, il frissonna tout à coup, la tête rejetée en arrière, les narines ouvertes, les mains crispées sur son fauteuil. Une brise molle, qui soufflait de l'arrière, apportait jusqu'à lui de lourdes bouffées d'un parfum suave. Bientôt il se leva d'un bond, avec un haussement d'épaules et un éclat de rire farouche. Quelqu'un passant par là aurait pu l'entendre dire tout haut :

— Eh bien ! quoi, misérable sot ? madame la comtesse prend son bain. Ceci ne rentre pas dans ton service, mais dans celui de sa femme de chambre.

Ces agréables dispositions persistaient en lui quand l'heure du rapport l'appela sur la du-

nette, où il trouva madame de Sonoy fraîche, reposée, souriante, heureuse de vivre. Elle vit du premier coup d'œil que Paul n'avait pas son air naturel. Avec sa bonté toujours attentive, elle le questionna sur sa santé.

— Oh! dit-il d'une voix sèche, la santé est bonne. Simple effet d'une nuit fatigante. Vous plaît-il que je vous donne lecture?...

— Dieu! non. Vous m'apprendriez que nous sommes à l'ancre devant Suez et qu'il fait chaud. Entre nous, je m'en doutais. Pourquoi n'êtes-vous pas resté chez vous, à regagner cette nuit perdue? et surtout pourquoi ne sommes-nous pas restés à Thôr jusqu'à ce matin? Vous auriez pu dormir.

— Peut-être. Mais vous n'auriez pas eu ce matin vos lettres de Paris, des œufs frais pour votre déjeuner, des fraises pour votre dessert. Ce n'est pas pour dormir tout à mon aise que je suis payé par vous, madame!

Ces paroles, à peine excusables dans la bouche d'un loup de mer sans éducation, prenaient dans la circonstance le caractère d'une énormité. La comtesse, néanmoins, répondit sans perdre patience :

— Pourquoi me faire souvenir que vous êtes ici malgré vous? Rendez cette justice à

mon père et à moi que nous l'oublions autant que possible. Ne pouvez-vous chasser l'idée fixe qui vous donne tant d'amertume ? Qui vous empêche de croire que vous avez des amis possesseurs d'un bateau ? Ils vous ont invité à faire un voyage en leur compagnie, et, comme vous avez la science du marin qui leur manque, ils vous ont prié de commander leur yacht. Voilà ce que j'imaginerais, si j'étais à votre place.

— Croyez-vous? Certains faits de l'existence coupent les ailes à l'imagination la plus vagabonde. Je dois me figurer, n'est-ce pas? que je suis l'invité, l'ami de M. Marnix et de sa fille : cela se pourrait à la rigueur. Mais ce qui est plus difficile, c'est d'imaginer que la comtesse de Sonoy est restée seule pendant huit jours, sur son yacht, avec Paul de Neuvillars, son invité et son ami. A cette dérogation aux règles il faut bien que je trouve un motif quelconque. Hélas! le motif saute aux yeux. Paul de Neuvillars est — comment dirais-je? — une sorte de cocher qui monte sur le siège de votre équipage maritime. Dès lors il devient un être inoffensif, incapable de compromettre une femme de votre qualité. Vous voyez qu'il n'est pas toujours si facile d'imaginer les choses.

Solange croyait rêver à ce discours inouï, qui trahissait une profonde détresse dans l'âme du jeune homme. Tandis qu'elle le regardait avec une émotion découragée, deux larmes se montrèrent dans ses beaux yeux. Sans mot dire, elle les essuya lentement, avec cette simplicité qu'elle avait dans toutes les circonstances.

— Voilà, dit-elle enfin, le seul châtiment que vous recevrez, car je ne suis qu'une femme. Qui m'aurait dit que je retrouverais sur ce bateau le fâcheux voisinage que j'ai connu en d'autres temps : l'injustice et la haine ?

— La haine?... Oh! mon Dieu!... s'écria Neuvillars en cachant sa tête dans ses mains.

Tout à coup il jeta un regard rapide autour de lui, et, sûr de n'être vu de personne, il se courba jusqu'à terre et posa ses lèvres sur le vêtement de la comtesse. Puis, sans autre explication et sans autre excuse, il disparut.

Quand le soleil fut supportable, la comtesse fit armer son canot. Suivie de sa femme de chambre et d'un vieux serviteur, elle visita les hôtels de Suez, car elle avait pris, dans son premier mouvement de colère contre Paul, la résolution de quitter la *Thémis* jusqu'au retour

de son père. Mais, d'une part, la vue des misérables abris qui pouvaient là recevoir calma son fier courroux ; de l'autre, elle réfléchit que cette retraite n'était peut-être pas aussi digne qu'elle en avait l'air. Enfin, cet esclandre allait fatalement provoquer entre le capitaine et le propriétaire une explication terminée par le renvoi du coupable. Toutes ces raisons la ramenèrent au yacht, où elle fut reçue par le second officier. Neuvillars s'était puni de son incartade en se mettant aux arrêts lui-même. Quand la journée s'acheva, Solange était moins irritée, s'il faut en croire cette page du livre à serrure :

« J'ai failli passer par les émotions d'une « fuite en Égypte » ; mais personne n'a su et ne saura jamais que j'ai eu même l'idée de ce beau coup de tête qui nous promettait fatalement un nouveau capitaine. Mon pauvre Thésée — maintenant je commence à le connaître — ne fermera pas l'œil de la nuit ! Si je pouvais lui faire savoir que je lui pardonne !... Eh bien ! non ! qu'il veille, l'âme déchirée de remords ! Ce sera ma vengeance.

» De fait, qu'y avait-il dans cette sortie inconcevable que j'ai entendue ? Pas une de ses paroles n'a manqué au respect. Seulement il

souffre, il souffre cruellement, il souffre *mal* de sa pauvreté, d'une situation peu faite pour un homme de son espèce. Mon Dieu ! comme ce serait triste s'il souffrait d'autre chose encore !... Mais vraiment, s'il en était ainsi, nul ne pourrait dire que c'est ma faute. A moins de mettre une perruque blanche et des lunettes, je ne pouvais mieux jouer la vieille grand'mère que je n'ai fait depuis un mois.

» N'empêche que j'ai pleuré tantôt, ce qui ne m'était pas arrivé depuis mon deuil, voire même un peu avant. Si jamais on m'avait dit qu'un capitaine de yacht ferait couler mes larmes !... Plaisante si tu veux, ma petite. L'homme qui t'a fait pleurer, que ce soit de colère, de pitié ou d'autre chose, celui-là ne sera plus jamais pour toi un être ordinaire. »

XVII

Paul, armé de sa longue-vue, n'avait pas perdu un seul des mouvements de la comtesse après qu'elle eut quitté la *Thémis*. En la voyant pénétrer avec son escorte dans le meilleur hôtel, situé sur la plage, il comprit qu'elle voulait abandonner le yacht, ne pouvant l'en chasser lui-même. Ce fut pour lui un choc terrible, et son angoisse fut telle pendant trois heures que toute sa fierté s'abattit sous l'horrible crainte qu'il venait d'éprouver.

Passant d'un extrême à l'autre avec l'inconstance d'un esprit désemparé, il prit la résolution de fermer les yeux, de ne plus s'interroger

lui-même, de ne rien demander au lendemain, pourvu que ce lendemain lui laissât l'unique bonheur d'apercevoir la comtesse. Désormais, il ne fallait plus craindre chez lui aucune révolte. Il était soumis, dompté, maté, non par une résignation philosophique aux amertumes du destin, mais par la rude leçon qu'il venait de recevoir. Entre deux souffrances, il choisissait la moins insupportable.

Le jour suivant, lorsqu'il se présenta devant madame de Sonoy, celle-ci crut voir paraître un autre homme.

— J'espère, dit il humblement, d'une voix mal affermie, que vous m'avez pardonné ma stupide insolence. Ne craignez plus qu'un mot déplacé tombe de mes lèvres : vous avez comprimé en moi toute révolte, pour toujours. Soyez tranquille, madame, je me souviendrai de la journée d'hier.

On l'aurait bien étonné en lui disant que cette humilité trop complète faisait presque regretter à la comtesse les révoltes d'autrefois. Elle répondit un peu froidement :

— Je ne croyais pas avoir été si rude à votre égard.

— Vous n'avez pas été rude, mais vous êtes partie, — ou du moins vous avez voulu partir

Mon Dieu ! combien de fois n'ai-je pas regardé si l'embarcation revenait sans vous ! Que serais-je devenu ?

Pour la première fois, des mots aussi rapprochés d'un aveu s'étaient échappés de ses lèvres. Solange, un peu étonnée, l'interrogea du regard en mettant une instinctive sévérité dans sa physionomie. Paul comprit alors qu'il se trahissait au lieu de s'excuser. Afin de donner le change, il feignit d'obéir à des considérations vulgaires, presque serviles :

— Ne compreniez-vous pas, madame, qu'en agissant ainsi vous obligiez votre père à me chasser ?

— Vous avez bien changé en quelques heures ! lui dit la comtesse de plus en plus surprise.

Il porta la main à son cœur comme s'il étouffait ; les yeux du sphinx qu'il avait en face de lui ne le quittaient pas. Subitement madame de Sonoy changea de conversation et, pendant une demi-heure, ils causèrent avec l'intimité apparente des jours précédents. Quelque chose, malgré tout, disait à Solange que cette intimité ne serait plus la même : elle aussi se trouvait changée.

Cependant elle voulut faire avec lui, le len-

demain, l'excursion obligatoire au Puits de Moïse. Paul avait confié à deux matelots son attirail de peintre ; elle-même s'était munie de son album et de ses crayons. En apercevant le bassin carré en maçonnerie et les palmiers qui l'entourent, elle poussa un cri de joie :

— Des arbres ! de la verdure ! Je n'espérais plus en voir. Ce lieu ne vous semble-t-il pas le plus charmant que nous ayons rencontré depuis des semaines ?

Un peu trop vite Paul répondit, sans regarder celle qui parlait :

— Depuis que j'existe, je n'en ai pas vu de comparable !

— Voilà l'effet du contraste, reprit Solange plus vite encore. Mais il ne s'agit pas de rêver : travaillons ! Je vous commande un tableau. Préparez les couleurs et la toile, pendant que je vais faire la chasse au modèle vivant, pour rompre les lignes de ce carré peu pittoresque.

Elle eut bientôt fait, en montrant quelques pièces blanches, de recruter un vieil Égyptien à barbe décorative, deux enfants, deux chameaux, une famille de chèvres. Avec un goût sûr, elle disposa tous ces personnages au premier plan. Quelques maisonnettes en ruine, un café très blanc rehaussé d'enluminures criardes servaient

de fond. Elle-même s'assit à l'ombre d'un palmier, tenant son album sur ses genoux.

— Peut-on vous incorporer dans le paysage? demanda Paul tout en jetant l'esquisse.

— Naturellement, si le tableau doit m'appartenir.

— Comment ne vous appartiendrait-il pas? Tout ce qui sort des mains de l'esclave est la chose du maître, et... nous sommes sur la terre de l'esclavage.

— J'accepte votre jurisprudence, car j'y gagnerai une jolie toile. Mais, entre nous, je crains fort que vous ne soyez un esclave... du genre Spartacus.

— N'êtes-vous donc pas contente de moi comme chef des rameurs sur la trirème qui vous porte ?

— Tout à fait, dit-elle, quand vous ne gémissez pas contre vos chaînes.

En même temps elle se leva et se rapprocha du peintre pour voir son œuvre.

— Comme vous dessinez vite! s'écria-t-elle. C'est parfait. Savez-vous ce que je pense?

— Non, fit Paul dont la main était moins sûre depuis que le vêtement de la comtesse l'effleurait.

— Eh bien ! si l'esclave Spartacus le vou-

lait, je pense qu'il pourrait bientôt se racheter.

— Oh! madame, quel compliment fâcheux! Vous me dites, à moi qui ai l'honneur de commander votre yacht : « Essayez donc de la peinture! » Que dois-je comprendre?

— Pour l'amour du Ciel ne comprenez rien! Mes paroles ne cachent aucun sous-entendu perfide. Mais vous semblez si malheureux avec nous!

— Je vous en conjure, madame! oubliez ce que j'ai laissé voir dans une heure de découragement. A cette heure, je suis heureux..... autant qu'il m'est possible de l'être.

— A cette heure, oui. Mais combien de temps vos idées noires vous laisseront-elles en repos? Écoutez-moi. Je connais à Paris un marchand de tableaux fort honnête homme : permettez que je lui fasse parvenir une de vos toiles, vous verrez s'il la gardera longtemps.

Neuvillars avait posé sa palette. Les coudes sur ses genoux, le front dans ses mains, il écoutait madame de Sonoy. Sans changer d'attitude, il répondit presque à voix basse :

— Oh! non. Votre marchand ne gardera pas longtemps ma toile, Un riche amateur, — dont je ne saurai jamais le nom — se rendra

dès le lendemain acquéreur de mon œuvre. Allez ! je connais bien la meilleure, la plus noblement généreuse des femmes. Je la connais si bien que je ne veux pas la quitter, même pour l'indépendance, même pour la gloire. Ainsi donc ne me tentez plus, et, si ma présence a le malheur de vous déplaire... il faut que vous me chassiez !

Paul se tenait incliné dans une attitude très humble, comme un serviteur sur le point d'être congédié par son maître. Bien qu'il baissât la tête pour cacher deux larmes, Solange les vit couler.

— Mon Dieu ! fit-elle, que pourrai-je donc vous dire pour vous rendre le courage ? On croirait que chacune de mes paroles a pour effet de vous l'enlever. Si vous aviez la divine foi ce serait plus facile. N'avez-vous donc pas appris, sur les genoux de votre mère, l'histoire de ces Hébreux qui fuyaient le Pharaon ? Déjà ils avaient semblé perdus quand la mer coupait leur retraite. Mais les flots s'étaient ouverts devant eux et s'étaient refermés sur leurs ennemis. Alors, à cette même place que foulent nos pieds, ils se couchèrent sur le sable, pour attendre une mort plus terrible que la mort par le glaive. Mais Dieu les ménageait pour la

Terre Promise, et cette fontaine où je viens de tremper ma main jaillit du sol brûlant, contre tout espoir, contre toute probabilité, contre tout raisonnement. C'est ainsi qu'entre le glaive et la soif il peut encore se trouver une place pour le salut. Entre le passé cruel dont la mémoire nous poursuit et l'avenir qui semble fermé, le bonheur peut s'épanouir.

Comme elle achevait de parler, la jeune femme s'aperçut que le maître d'hôtel attendait debout, près de la table improvisée, le bon plaisir de sa maîtresse Elle changea tout à coup l'expression de son visage et dit, en affectant la gaieté :

— Allons ! donnez-moi le bras, monsieur mon peintre, et déjeunons vite. Je tiens plus que jamais à mon tableau du Puits de Moïse.

Cette seule ligne résuma sur son livre de notes l'entretien qui venait d'avoir lieu :

« Maintenant, c'est moi qui tâche de le faire partir et c'est lui qui ne veut pas. »

Pendant les trois jours qui suivirent, madame de Sonoy garda son appartement. Elle avait, à l'en croire, payé d'un léger accès de fièvre sa trop longue séance dans l'oasis de *Mouça*. Neuvillars eut tout le temps d'achever sa toile.

Au jour fixé, la *Thémis* mouilla devant Thôr, afin d'y reprendre son propriétaire.

Mais on trouva au rendez-vous un Arabe porteur d'une lettre qui annonçait un retard d'un jour. L'intrépide voyageur, en véritable touriste parisien, semblait avoir donné moins d'attention aux souvenirs de Moïse, d'Aaron et du prophète Élie qu'à ceux du général français Kléber. Il avait retrouvé dans la bibliothèque du couvent forces pièces relatives à l'expédition d'Égypte, qu'il s'occupait à copier ou à résumer. De là ce retard, compensé d'avance par la richesse du butin qu'allait rapporter le savant excursionniste.

Le soir, un peu avant le coucher du soleil, Paul faisant sa ronde sur l'arrière, vit la comtesse qui semblait rêver dans son fauteuil de rotin. Il n'osa l'aborder et se contenta d'un salut discret, car il était devenu singulièrement timide. La comtesse lui adressa la parole :

— Eh bien ! nous voici en quarantaine pour vingt-quatre heures.

— Oui, madame, et j'admire votre patience, Quelle égalité d'âme et quel exemple pour ceux qui gémissent des inconvénients de la vie !

— Tant mieux si mon exemple peut vous convertir ! Je n'ai jamais connu l'ennui, et cette semaine de repos m'a fait du bien après un mois presque entier de navigation non

interrompue. D'ailleurs, mon père est si content, d'après sa lettre, que j'oublie toute autre chose.

— Oh ! madame, reprit Neuvillars, oubliez tout en effet. Poussez la miséricorde jusqu'à l'amnistie complète. Ne répétez pas à votre père les paroles qui me sont échappées. Il aurait le droit de les ressentir comme la plus révoltante des ingratitudes. Je me suis plaint stupidement, j'ai manqué de courage...

— Vous avez surtout manqué de clairvoyance, corrigea la comtesse. Mon intention était, je l'avoue, d'informer mon père de l'incident, non pour vous attirer ses reproches, mais, tout au contraire, pour lui donner l'occasion de vous faire du bien par certaines paroles. Il me semble que je puis vous dire ce que vous aurait dit mon père. Voulez-vous m'écouter comme vous l'écouteriez ?

— Mon Dieu ! que vais-je entendre ? soupira Paul qui s'attendait à recevoir le conseil affectueux de quitter le yacht.

— Vous n'entendrez rien qui ne doive vous relever à vos propres yeux, tandis que vous passez le temps à vous rabaisser vous-même. Je vous l'ai dit, vous cherchez à voir toute chose du côté fâcheux. La confiance que vous

a témoignée mon père et que... j'ai partagée aurait eu de quoi vous enorgueillir. Mais vous l'avez attribuée à je ne sais quel sot mépris. Pourquoi ne pas regarder plus haut? N'y a-t-il pas dans votre passé des souvenirs cruels, inoubliés, toujours vivants malgré la tombe, qui vous entourent d'une barrière plus infranchissable que toutes les conventions mondaines? Qui hésiterait à mettre sa fille, capable d'ailleurs de se protéger elle-même contre toute indignité, sous la garde de l'homme resté fidèle à un amour brisé par la mort?

On devine aisément l'effet que produisirent ces paroles sur celui qui les entendait. Pendant quelques secondes, Neuvillars sembla frappé de stupeur; il restait immobile, les yeux fermés, les mains crispées. On aurait cru qu'il cherchait une réponse. Tout à coup il s'éloigna rapidement dans la direction de sa cabine, laissant madame de Sonoy presque aussi troublée que lui-même, car elle sentait instinctivement qu'un drame quelconque allait avoir lieu. Elle prêtait l'oreille au moindre bruit, craignant tout d'un homme dont une folie soudaine avait sans doute pris possession.

Mais Paul reparut presque aussitôt, tenant à la main un objet qu'elle reconnut pour le

portrait d'Ariane. Il avait dans les yeux une flamme qu'un regard humain ne peut contenir qu'à certaines heures décisives. Solange le regardait, incapable de parler ou d'agir, comme dominée par une étrange fascination.

— Assez de mensonges! dit-il d'une voix sourde et haletante. Assez de comédie sacrilège! assez de tortures dans ma solitude, en face de cette enfant.., dont les yeux purs, impossibles à tromper, fouillent du matin au soir, du soir au matin, la blessure épouvantable cachée dans ma poitrine! Ainsi le monde entier croit... vous croyez vous-même... qu'un amour passé vit encore en moi! Eh bien! je vais vous détromper... et le mensonge va finir!

Il y eut un silence. Neuvillars s'était mis à contempler le portrait d'Ariane avec des yeux dont la tristesse infinie serra le cœur de Solange. Longtemps le regard de la morte et celui du vivant se croisèrent. Il était facile de voir que l'exaltation de Paul croissait à chaque seconde, si bien que la comtesse fut à peine surprise quand elle entendit ces étranges paroles, prononcées dans une sorte de délire:

— N'est-ce pas, ma pauvre petite, il faut nous séparer? Cela ne vaut-il pas mieux pour toi que d'assister à ce qui se passe en ta pré-

sence? On s'imagine en te voyant que je ne peux plus aimer! De quel droit serais-tu condamnée à ce rôle de faux témoin? Hélas! une fatalité me tient, plus puissante que le désir éperdu de ton pauvre cœur! Si tu m'aimes encore, tu dois désirer que nous nous séparions. Mais si ton âme peut voir la mienne, tu m'as pardonné maintenant, et même tu me plains, car tu es assez vengée!

Il se tut de nouveau et sembla se perdre dans des réflexions douloureuses. Madame de Sonoy, pétrifiée par l'étonnement, assistait comme en songe à ce drame d'outre-tombe, qui ne lui rappelait rien de ce qu'elle avait connu dans sa vie réelle. Tout à coup, elle tressaillit d'une sorte d'épouvante aux paroles que disait Neuvillars, toujours plongé dans la contemplation du portrait :

— Que ferai-je de toi, de toi qui viens de mourir encore puisque je n'ai pu m'empêcher d'en aimer une autre? Te cacher honteusement au fond de quelque tiroir?... Non! je te connais trop bien! C'est à l'éternelle dépositaire de tant d'épaves humaines que je veux te confier. Dans les plis du noble linceul qui sera le mien quelque jour, j'enveloppe ton image. Là, nous nous retrouverons peut-être. Au re-

voir, pauvre Ariane ! Tu m'as trop aimé !... Pardonne-moi ! Plains-moi !...

Il posa ses lèvres sur le velours du cadre, et, fermant les yeux, éleva l'image au-dessus de l'abîme d'azur sombre. Solange eut alors en sa conscience un inexprimable frisson, comme à la vue des préparatifs d'un sacrifice humain prêt à s'accomplir en son honneur. Poussant un cri étouffé, elle s'élança, mais trop tard. Le portrait d'Ariane s'enfonçait avec lenteur, en tournoyant, sous les flots qui le cachaient peu à peu, ainsi que dans un mol enroulement de gazes légères. Quant à Neuvillars, déjà il courait vers sa cabine, d'où il ne sortit plus ce soir-là.

Solange elle-même, par une sorte de scrupule, n'osa rester à la place où elle venait de voir s'abîmer cette morte inconnue à qui, depuis quelques jours, elle s'étonnait de songer continuellement. Un long soupir dégonfla sa poitrine, et l'impression du bien-être intérieur qu'elle éprouvait fut d'abord, pour elle, un singulier mystère. Elle y rêva longtemps, accoudée à la lisse, du côté qui regardait la côte. Déjà l'ombre bleue envahissait la base énorme des monts Sinaï, tandis que leur partie médiane gardait encore ce violet très dur, incompréhensible pour nos yeux quand nous le

voyons sur les toiles de nos musées d'Occident. Au sommet, les deux pics d'Horeb et de Moïse éclataient dans une teinte rose, alanguie, amoureuse, digne du sein de Vénus.

Peu de minutes après, la masse tout entière était devenue sombre; mais Solange continuait d'y attacher son regard. En ce moment elle ne songeait pas aux scènes bibliques, et, si quelque éblouissement dissipa pour elle les ténèbres des cimes sacrées, ce fut une flamme plus humaine que celle du Buisson Ardent. L'heure venue, elle suivit comme un être sans volonté le serviteur qui l'arrachait au rêve pour des réalités moins poétiques. Mais elle ne fit que toucher aux plats. De bonne heure, elle se retira dans sa chambre et ouvrit son cahier de notes; puis elle tourna sa plume dans ses doigts, et, pour la première fois de sa vie, chercha les mots...

Deux heures plus tard, elle était encore à la même place, et la feuille n'avait rien perdu de sa blancheur. Alors, avec un grand geste de lassitude, elle fit une simple croix sur la page satinée, comme si, pour lui rappeler cette éphéméride jusqu'à son dernier jour, sa mémoire seule devait être suffisante.

XVIII

Le lendemain, Solange prit terre de bonne heure, escortée seulement du maître d'hôtel, et ne revint à bord qu'avec son père. Celui-ci se voyait déjà fameux par ses découvertes. Il rêvait un article à sensation dans une Revue, peut-être un volume. Comme tant d'autres, il était possédé de l'hallucination typographique. Il aurait retrouvé sa fille bossue et la *Thémis* changée en un brick à voiles qu'il ne s'en serait pas aperçu. Après avoir donné l'ordre d'appareiller au plus vite, il se plongea dans ses notes, aidé de sa fille qui semblait animée du même zèle. Tout au plus, à l'heure du rapport

il montait sur le pont, tandis que Solange finissait d'écrire la phrase dictée. A peine il prenait le temps de donner des ordres en général, abandonnant tous les détails à la discrétion de son capitaine qui, en d'autres temps, aurait souri de cette frénésie laborieuse. Mais depuis certain jour, l'ombre même du sourire n'avait pas approché du visage de Paul.

Cependant le yacht avait regagné Suez, franchi de nouveau le canal, quitté son pilote à Port-Saïd et reconnu Jaffa, d'où le propriétaire et sa fille devaient se rendre à Jérusalem. La comtesse, dont le cœur battait jadis à la seule pensée du pèlerinage aux Saints Lieux, fut saisie de crainte et de remords quand elle découvrit que son excursion au tombeau du Christ lui apparaissait à l'heure présente comme un exil. Et pourtant, depuis le jour qu'elle avait marqué dans son livre d'une simple croix, elle n'avait échangé avec Neuvillars qu'un petit nombre de phrases insignifiantes; mais dans son regard elle avait appris à lire l'amour, tel que peut le rêver une femme dont le cœur a gardé toute sa jeunesse.

Débarquer à Jaffa n'est point chose facile, à cause du ressac de l'entrée du port. Le capitaine de la *Thémis*, en marin prudent, voulut d'abord

étudier le point dangereux seul avec ses rameurs; puis il vint prendre M. Marnix et sa fille. Au milieu du remous des brisants, la comtesse poussa un léger cri et serra instinctivement le bras qui tenait la barre. Le sang monta aux joues pâles du marin. Sans quitter l'avant des yeux, il dit à Solange d'une voix très douce, qu'elle ne connaissait pas :

— Ne craignez rien. Je réponds de vous.

L'impression d'infini repos qu'elle éprouva fut délicieuse, au point qu'elle eût désiré un péril plus long. Mais, deux minutes plus tard, elle quittait l'embarcation, laissant pour adieu ces mots que Neuvillars seul put entendre :

— Je prierai pour vous à Jérusalem.

— Merci, madame; j'en ai besoin, répondit le marin.

Et, pour deux longues semaines, ils se séparèrent.

Le lendemain soir, en éteignant sa lampe électrique, Paul se disait à lui-même :

— Vingt-quatre heures! Elle est partie seulement depuis vingt-quatre heures!... Et, quand j'aurai passé ainsi vingt-quatre ans, je ne serai pas encore un vieillard!

Toute son énergie l'avait abandonné. Pas une seule fois, durant cette quinzaine, le malheu-

reux ne quitta son bord, n'ouvrit un livre, ne prit un pinceau. Même l'approche du retour de la comtesse ne rendit aucune saveur à son existence. Qu'importaient quelques jours, quelques mois, d'un pâle bonheur! L'année de son contrat finie, le capitaine de la *Thémis* serait congédié sans doute... et madame de Sonoy oublierait jusqu'à son nom. Ou bien elle raconterait son histoire aux passagers du yacht les jours de pluie, pour occuper les heurès longues.

Nos pères donnaient à l'Amour un bandeau et le faisaient guider par la Folie, ce qui veut dire qu'ils le considéraient comme une faiblesse, comme un malheur, comme un danger. Hélas! il n'y a pas de pire torture que l'amour, quand il voit trop clair, quand il analyse, raisonne, prévoit. Neuvillars, terrassé comme le grand Paul sur le chemin de Damas par « le Dieu inconnu », s'était relevé meurtri dans tous ses membres, mais non pas aveuglé, ce qui était la punition suprême de la Divité méprisée.

Solange, tout au contraire, avec la sublime imprévoyance du lendemain qui distingue les cœurs très jeunes, revint de Jérusalem toute ravie à la pensée qu'elle allait revoir... son cher yacht. Elle avait prié pour Paul, selon sa promesse, ne songeant pas à se demander si

elle priait en pensant à lui, ou si elle y pensait même en priant. Elle était trop éloignée des doctrines de l'Universelle Complication pour se poser ce problème et d'autres du même genre, qui l'eussent peut-être embarrassée.

Une chose la surprit. Paul semblait à peine éprouver quelque joie de son retour. Elle ne savait pas que l'infortuné voyait venir avec terreur une épreuve redoutable, dont la perspective n'était pas pour éclaircir son horizon. En quittant Jaffa, Marnix avait commandé de mettre le cap sur Rhodes!...

Cependant Paul sentait en lui-même l'*impossibilité* de revoir les lieux témoins du malheur d'Ariane. Il sentait ces souvenirs s'agiter, se tordre dans son cœur avec une énergie passionnée. Des frayeurs superstitieuses, de puériles épouvantes, d'affreux cauchemars troublèrent son sommeil. Chaque mille parcouru augmentait son malaise. Il imaginait des moyens pour ne pas toucher Rhodes et, pour la première fois, il roula sérieusement dans sa tête l'idée de la fuite suprême dans l'inconnu. Un saut dans la mer, au milieu des ténèbres qui environnaient le yacht, et toutes les difficultés, toute les misères de la vie n'existaient plus!

Après une nuit terrible, Neuvillars eut une

résolution désespérée. Il fit demander un entretien à la comtesse. Très étonnée, elle monta presque aussitôt sur le pont et comprit, au premier coup d'œil jeté sur Paul, qu'il s'agissait d'un incident d'une extrême gravité.

— Madame, dit le marin, je vous conjure d'avoir pitié de moi. Je n'en puis plus. Un mot vous dira ce que j'implore de votre charité. C'est à Rhodes que j'ai connu Ariane. C'est à Rhodes qu'elle a... qu'elle est morte! Et s'il faut que je revoie ce lieu maudit...

Solange était devenue très pâle à cette prière. Etait-ce la pitié compatissante qui la jetait dans cet émoi? Au bout d'un instant de silence, elle répondit avec un soupir :

— Je comprends... Mais vous disiez que vous... ne l'aimiez plus?

Si je l'aimais, c'est moi qui aurais demandé l'escale de Rhodes : ne le comprenez-vous pas? Mais hélas! Dans quelques heures cette pauvre morte va recevoir de moi — de moi qu'elle a tant aimé! — l'un de ces deux outrages suprêmes. Ou je passerai près de sa tombe en détournant la tête pour ne rien voir. Ou j'y porterai des roses et des lis, menteuse offrande d'un cœur tout palpitant d'autres pensées. Lequel est moins horrible?

La comtesse trouvait que Paul raisonnait le plus logiquement du monde. En même temps il suffisait de le regarder pour voir qu'il était sincère, et que, s'il aimait quelqu'un, ce n'était pas Ariane.

— Je sais ce qui me reste à faire, dit-elle doucement. Nul ne s'est jamais repenti de m'avoir donné sa confiance.

La confiance!... Paul tressaillit à cette parole qui tombait sur lui comme un reproche de dissimulation. Pouvait-on dire qu'il avait eu *confiance* dans madame de Sonoy et dans son père? Il ne les avait pas trompés à coup sûr, puisqu'il avait toujours gardé le silence sur un passé où son rôle n'avait rien de sublime. Toutefois ce silence même avait eu pour effet de grossir la légende glorieuse qui l'entourait. Tels ces faux braves que l'on porte en triomphe, parce qu'ils sont revenus de la bataille couverts du sang d'un camarade. N'était-ce pas le moment de rétablir les faits dans leur vérité moins brillante?

Mais le courage lui manquait, le temps aussi. D'un moment à l'autre, les hautes cimes de l'Ataïros pouvaient émerger des flots à l'horizon. Puisque la comtesse voulait agir, à quoi bon retarder son élan sympathique, l'arrêter peut-

être? Neuvillars se tut, quitte à parler dans un moment plus favorable. Un jour devait venir où il pleurerait cette fatale réticence avec des larmes de sang.

Dix minutes après, M. Marnix alla trouver son capitaine sur la passerelle.

— J'ai réfléchi, dit-il. Nous sommes en retard; nos amis nous attendent à Constantinople. Supprimez l'escale de Rhodes et gouvernez droit sur les Dardanelles.

Paul s'inclina, étouffant un profond soupir de soulagement. Si le propriétaire du yacht eût observé le compas de route, il eût été surpris de la direction suivie. Paul de Neuvillars ne se contentait pas d'éviter Rhodes; on aurait dit qu'il la fuyait.

A peine une longue tache bleue, coupant la ligne de l'horizon, aurait pu lui faire deviner le pays où dormait Ariane. Mais, aussi longtemps qu'on put distinguer la terre maudite, pas une seule fois les yeux du marin ne se tournèrent du côté de l'Orient. Et pas une seule fois, durant cette longue journée, la comtesse ne lui demanda, ainsi qu'elle faisait d'ordinaire :

— Comment appelez-vous cette île?

Trois jours après, le bateau de plaisance

mouillait à Constantinople. Dans cette ville, dont le rail a fait une capitale européenne comme les autres, l'agitation mondaine ressaisit en quelques heures madame de Sonoy. Il faut dire qu'elle s'y précipita comme si, dans le tourbillon, elle eût cherché une délivrance. Fêtée par les jeunes diplomates de son pays, recherchée par les touristes haut placés des autres nations, invitée, promenée partout, elle devint bientôt, sans l'avoir prévu ni désiré, l'étrangère la plus en vue de Péra et de Stamboul. Quittant la *Thémis* de bon matin, n'y revenant que le soir pour changer de robe afin de dîner en ville, quand elle n'avait pas elle-même des hôtes, Solange passait des journées sans apercevoir Neuvillars.

Chaque semaine la *Thémis* appareillait une fois ou deux pour une promenade, soit aux îles des Princes, soit sur le Bosphore et jusque dans la mer Noire. Paul voyait alors sa passerelle envahie par les invités masculins qui s'y réfugiaient comme dans un fumoir, ayant pour lui, en général, cette politesse affectée que les gens bien élevés accordent à l'inférieur. Quand on ne le fatiguait pas de questions ineptes, on causait devant lui comme une odalisque se déshabille devant l'eunuque, sans s'apercevoir

qu'il était là. Parfois il entendait — supplice affreux — célébrer les perfections physiques et morales de la comtesse, avec cette froide analyse des détails dont les hommes accompagnent aujourd'hui l'éloge de la beauté.

Mais bientôt la pire des blessures qu'il pouvait recevoir l'atteignit. Un jeune diplomate russe, le prince *** devint éperdument amoureux de Solange et lui fit sa cour sur terre et sur mer, avec toutes les pompes du culte extérieur. Le yacht sembla pousser des fleurs comme un jardin; il y plut des confitures, des parfums, des cigarettes. Mais surtout, le prince qui connaissait merveilleusement le pays, grâce à un long séjour, se rendit indispensable comme *cicerone* dans les excursions.

Avec ce grand seigneur, qui ne savait plus compter dès qu'il s'agissait de plaire, tout devenait simple, tout s'effectuait aisément. Voitures, chevaux, caïques, chaises à porteur surgissaient au moment voulu. Sur un signe on voyait s'ouvrir toutes les portes. Au bout d'une semaine ou deux le prince avait confisqué, pour ainsi dire, madame de Sonoy et le père Marnix.

Pour peu qu'on connaisse Péra, il est facile d'imaginer quels bruits circulèrent bientôt

dans cette capitale du commérage. Le prince et la comtesse furent déclarés amoureux fous l'un de l'autre — ce qui était vrai, d'ailleurs, pour une moitié. Ils devinrent les héros d'un roman parlé en douze langues. Plusieurs fois par jour la pauvre Solange était enlevée, abandonnée, reprise, mariée clandestinement, à grand renfort de scènes tragiques ou scabreuses, de duels, de désespoirs. Son père, dont elle ne perdait jamais de vue la redingote, aurait pu dire ce qu'il fallait croire de ces aventures, s'il n'en eût ignoré le premier mot, aussi bien qu'elle-même. Par contre Neuvillars n'en perdait rien, grâce à d'anciens collègues de la marine marchande, qui venaient le visiter sur son yacht, pendant les escales de leurs paquebots.

— Que va faire votre patron ? Gardera-t-il son bateau après qu'il aura marié sa fille ? Sans doute vous allez conduire le prince et la princesse dans leur voyage de noces ? Coquin de bon sort ! Quels cadeaux pour le capitaine !

On devine combien Paul se réjouissait à la perspective des cadeaux en question, et surtout le plaisir qu'il avait à serrer la main du prince, qui semblait prendre à tâche de l'écraser de politesses. Avec la même passion dont il était

brûlé pour Solange, il détestait l'homme qui allait lui prendre le peu qu'il avait de sa « patronne ». Oui ! bientôt sans doute il recevrait l'ordre d'appareiller avec le jeune couple à son bord !... Quand cette pensée lui venait à l'esprit, le malheureux serrait les poings et grondait entre ses dents crispées :

— Je ferais plutôt sauter le yacht!

L'explosion arriva, sous une forme moins dangereuse pour la *Thémis* et pour son équipage. Elle se produisit à l'occasion d'une régate sur le Bosphore. L'un des prix, une coupe ancienne de travail byzantin, était offerte par le prince pour être disputée entre les embarcations des yachts qui relâchaient alors à Constantinople. Il va sans dire que, dans les intentions du donateur, la coupe devrait appartenir à madame de Sonoy. Solange prit soin d'informer son capitaine du désir qu'elle avait de voir les marins de la *Thémis* gagner la course, ambition fort naturelle qui, toutefois, parut laisser Neuvillars peu enthousiasmé. Ce fut bien pis quand la comtesse fit voir qu'elle comptait sur lui pour commander l'embarcation pendant la course.

— D'après l'usage, répondit-il, c'est l'affaire du second officier.

— Bien ! fit la jeune femme, en exécutant des arpèges sur la table. Ce sera donc lui, je l'espère, qui recevra de mes mains les fleurs que je destine à l'équipe victorieuse.

Elle n'en dit pas davantage, mais on pouvait croire sans témérité qu'elle en pensait un peu plus. Quoi qu'il en soit, Neuvillars, à ces paroles, changea d'opinion et de physionomie. Avec un tressaillement dans ses yeux que ne quittait plus la fièvre, il répondit :

— C'est moi qui commanderai votre baleinière... et c'est votre baleinière qui gagnera.

Dès le lendemain, se souvenant de ses exploits sportiques d'autrefois, il ne songea plus qu'à rendre sa victoire certaine. Il commença par essayer lui-même ses hommes ; puis il fit choix de six rameurs de force et de résistance égales. Restait à soigner l'entraînement qu'il dirigea lui-même, toujours assidu à l'exercice quotidien dont il augmenta peu à peu la durée, dans une progression savante. Il surveillait la nourriture des marins de l'équipe, les dispensait de tout travail et, surtout, leur refusait rigoureusement toute permission d'aller à terre. Au bout d'une semaine, l'embarcation de la *Thémis* était sûre de la course, à moins de catastrophe.

Tout alla bien, Dieu merci ! et les rameurs

de Neuvillars furent les premiers à l'arrivée, sans qu'un seul coup d'aviron eût porté à faux. Qui peut dire ce qu'il serait advenu de Paul, si la chance eût tourné contre lui! Solange comprenait si bien la nécessité de cette victoire qu'elle fut pâle d'anxiété, jusqu'au moment décisif. Alors elle rougit de plaisir et, quand il vit son sourire et ses yeux brillants, Paul eut une des grandes joies de sa vie. Au milieu des hourras de la foule et du déchaînement de l'orchestre inévitable, Solange murmura, tout en lui remettant le fameux bouquet, ce mot qu'il put seul entendre :

— Merci!

De quoi, au juste, se montrait-elle reconnaissante? Paul ne songeait guère à se le demander. Il voyait seulement les doigts finement gantés qui arrachaient une rose au bouquet pour la mettre à sa boutonnière, tandis que la foule applaudissait. Pendant cette minute, il fut bien près d'être heureux. Mais son destin voulait que les rares bonheurs de sa vie fussent toujours suivis de cruelles vicissitudes.

Il s'apprêtait à regagner son embarcation, où l'attendaient, ruisselants de sueur, les rudes canotiers qui venaient d'enlever la course. Une surprise lui était réservée. Le prince, qui n'avait

pas quitté la droite de Solange depuis le commencement de la fête, s'approcha du vainqueur et, tirant de sa poche un écrin :

— Capitaine, dit-il, aucune récompense ne saurait être comparée à celle que vous venez de recevoir. C'est donc au seul titre de souvenir que je vous prie d'accepter ce chronomètre. Puisse-t-il marquer dans votre vie beaucoup d'heures comme celles-ci !

Le compliment n'avait rien que de fort honnête, s'il ne fût sorti d'une bouche détestée. Paul de Neuvillars, devenu tout à coup blanc comme le mouchoir dont il essuyait son front, laissa retomber ses mains et regarda fièrement le jeune diplomate. Au bout d'un silence qui parut long aux assistants, comme on peut penser, il dit lentement :

— Dans mon pays, les gentilshommes n'acceptent pas de pourboires.

Les joues du prince devinrent écarlates, mais il répondit avec non moins de calme :

— Veuillez croire qu'il en est de même chez nous. Mais je vous prie de m'excuser. En Russie les yachts ne sont pas commandés par des gentilshommes.

Paul ferma les yeux et se sentit défaillir, tant cette réponse l'atteignait au point le plus

douloureux. Nul ne peut dire quel scandale était sur le point d'éclater; fort heureusement Solange eut une de ces inspirations qui rendent certaines femmes incomparables. Quittant son fauteuil, elle prit avec autorité le bras de son capitaine et lui dit :

— Monsieur de Neuvillars, je me sens fatiguée. Voulez-vous avoir la bonté de me reconduire à bord.

En même temps elle l'entraînait vers l'embarcation, avec une force dont il était seul à s'apercevoir. Lui, comprenant que madame de Sonoy prenait parti contre le prince, marchait comme dans un rêve, au milieu des nouveaux applaudissements de la foule qui n'avait rien compris à l'incident. On peut dire qu'il partit en triomphe. Il emportait bien autre chose que le prix : il emportait Solange!

Quand la baleinière fila, sous l'effort des avirons qui pliaient comme des roseaux, Paul dit à sa compagne en étouffant sa voix :

— Tout à l'heure il m'a fallu beaucoup d'empire sur moi-même pour ne pas bondir sur cet étranger. Mais il m'en faut bien davantage pour ne pas me mettre à vos genoux, car vous êtes la meilleure des femmes. Vous comprenez si bien ce qui se passe en moi! Patience! l'heure

viendra — elle est proche — où je pourrai vous dire tout ce qui gonfle mon cœur. Je ne serai pas toujours... le capitaine de votre yacht.

Il se tut, regardant sa compagne à la dérobée, car il craignait d'avoir déplu, malgré l'effort de sa réserve; mais la réponse de la comtesse n'indiqua point qu'elle fût en colère :

— Ah! vous voulez quitter la pauvre *Thémis?*

Il répliqua d'une voix vibrante de douleur :

— La pauvre *Thémis* verra sans doute bientôt un changement plus considérable.

— Un bateau ne peut subir de changement plus considérable que le départ de celui qui le commande.

— J'aurais cru qu'un changement de propriétaire est un événement plus grave encore.

— Mais la *Thémis* n'est pas à vendre!

— Aussi n'ai-je pas dit que son nouveau maître serait un acheteur. Ah! pardonnez-moi, madame. Il faut que j'aie perdu le sens pour vous tenir ce langage. Et pourtant, si vous saviez comme j'ai peur de vous déplaire par une seule parole!

— Je le sais, fit Solange d'une voix grave.

Elle n'ajouta pas qu'elle était singulièrement reconnaissante de cette abnégation, encore

moins qu'elle en était singulièrement émue. Tous les hommages, toutes les magnificences dont un homme riche, haut placé en ce monde, l'entourait à chaque heure, ne lui donnaient pas ce plaisir exquis, inavoué, égoïste peut-être, qu'elle éprouvait aux côtés d'un obscur marin, dont elle sentait bouillonner l'amour comme, parfois, elle sentait trembler son bateau sous l'effort contenu de la vapeur impatiente.

Pendant qu'elle songeait ainsi, l'embarcation volait sur les vagues bleues du beau Bosphore. Tout à coup la voix mâle, un peu brusque de Paul, si différente de la voix qu'elle venait d'entendre, la fit tressaillir :

— Rentrez les avirons!

Ils n'étaient plus qu'à vingt brasses du yacht. Un instant après ils se quittèrent, sans un mot de plus.

M. Marnix arriva presque aussitôt, dans un état marqué d'animation, car le pauvre homme ne conservait pas, à l'égard des séductions princières, le même sang-froid que sa fille. Quelle que soit la philosophie d'un homme resté pauvre et obscur pendant la bonne moitié de sa vie, la pensée que son deuil pourra être conduit par un prince n'est pas toujours sans

attrait pour son imagination. Or le prince venait de laisser voir qu'il n'était pas content. Sur quoi Marnix, après l'avoir calmé de son mieux, était venu pour dire son fait à ce cerveau brûlé de Neuvillars.

Il n'eut pas besoin de chercher son capitaine, qui l'attendait à la coupée, la barbe au vent. Dès qu'ils furent seuls, ce fut le marin qui parla d'abord. Il dit seulement deux choses : la première, qu'il était résolu de quitter la *Thémis;* la seconde, qu'il avait besoin d'un congé de quelques heures pour trouver deux amis, dont il put réclamer l'intervention auprès du prince.

— Que le diable vous emporte! fit l'ancien magistrat. Vous venez d'être parfaitement désagréable pour un homme qui ne nous voulait que du bien... et par là-dessus il faut que vous l'égorgiez! Pardieu! lui aussi voulait vous envoyer ses seconds. Je viens de lui démontrer qu'il aurait tort; après tout, votre mauvaise humeur est explicable. Mais enfin un capitaine ordinaire eût accepté le chronomètre avec ravissement. Pouvait-il deviner qui vous êtes? Il ignorait votre nom. Encore une fois, s'il y avait un offensé, ce ne serait pas vous. Je me charge, avec trois paroles, de faire de vous deux les meilleurs amis du monde.

— Ne prenez pas cette peine, monsieur; l'amitié serait trop courte. Parlons d'autre chose. Hier, un de mes anciens collègues de la Compagnie marseillaise, dont le bateau vient d'être acheté par les Turcs, se recommandait à moi pour trouver une place. Permettez que je vous l'amène. Sur l'honneur, vous gagnerez au change; car il me vaut sous le rapport technique, et, sous le rapport du caractère, il a tout ce qui me manque. Or je conviens qu'il me manque beaucoup.

— D'aucuns le diraient à ma place. Mais enfin, si je vous trouve bien comme vous êtes, moi! Rien qu'en faisant au prince le quart de cette confession — que je ne vous demandais pas...

— Oh! pardon! vous êtes mon chef. Le prince n'est qu'un monsieur dont les cadeaux m'ennuient, parce que l'état de ma bourse m'empêche de les rendre.

— Ce n'est pas avec vos coups de tête que vous la remplirez, cette bourse!

— Hélas! j'ai bien peur que ma bourse ne soit pas plus faite pour être remplie que l'épée d'un académicien pour être tirée.

Désespérant d'obtenir quelque chose d'un interlocuteur aussi mal préparé, Marnix le

quitta sans conclure et se rendit chez sa fille.

— Voilà de belle besogne! fit-il. Neuvillars veut nous quitter et le prince nous boude. Je voulais l'avoir à dîner! Il refuse.

— Tant mieux! Je n'aime pas les gens dépourvus de tact.

— Çà, ma fille, seriez-vous en train de devenir folle, comme cet énergumène qu'il faudra mettre dans un asile au premier jour? Est-ce que vous l'approuvez aussi de vouloir me présenter demain son successeur?

La comtesse fit un mouvement et parut hésiter une seconde; mais elle dit d'une voix assez calme :

— J'ai toujours aimé les gens fiers.

Cette réponse, faite avec une conviction évidente, acheva la déroute du pauvre Marnix.

— Bien! soupira-t-il en se retirant. J'abandonne la partie. Nous aurons quelque rustre pour commander la *Thémis!*

— Excellente occasion pour le prince d'utiliser son chronomètre! dit Solange qui était dans un de ces moments où une femme a toujours le dernier mot.

Restée seule, toutefois, elle sentit qu'elle venait de jouer une comédie. Cet événement sans importance, qui n'avait rien de nouveau

pour elle, un changement de capitaine, prenait à ses yeux les proportions d'un fait considérable dans sa vie. Pour en parler à son père sur ce ton d'agréable badinage, elle avait dû accomplir un effort tel que ses mains en étaient encore tremblantes. Elle ferma les yeux pour ne pas voir le vide qui se creusait dans son cœur. Déjà ce yacht lui devenait odieux. Sous quel prétexte abréger la fin du voyage?

Mais, en prenant le parti de s'éloigner, Paul avait achevé de la conquérir. C'est ainsi qu'elle voulait être aimée, d'un amour sans calcul et sans hypocrisie, puis qu'il était sans espoir, d'un amour plus fort que la souffrance, plus fort que l'intérêt, plus fort que le désir d'un cœur passionné, mais pas plus fort que l'honneur. Elle admirait, émue d'un doux enthousiasme, cet éclat nouveau, éblouissant, et, chose étrange! elle croyait encore de bonne foi ne l'admirer que chez un autre. Elle en suivait les progrès, comme elle eût contemplé le spectacle grandiose de la nuit illuminée par l'incendie d'une maison voisine. Mais, tout à coup, elle éprouva le choc d'une inquiétude: son propre toit n'était-il pas en flammes?

Comme il n'est guère d'usage d'appeler à l'aide pour éteindre un feu de ce genre, elle

resta perdue en elle-même, jusqu'au moment où une question de sa rêverie inconsciente la fit tressaillir :

« Pourquoi pas, s'il est digne de moi ? »

O pensée vagabonde, déjà entraînée si loin ! Bientôt, revenue d'une première impression de vertige, elle sourit sans frayeur. Elle se savait forte parmi les fortes. Elle avait foi en Dieu, foi en elle-même. Son indépendance, qu'elle avait payée chèrement, loyalement, ne pouvait être plus absolue. Et, précisément, les circonstances lui donnaient de sûrs moyens de juger son héros. Paul traversait une crise faite pour mettre à nu les instincts, les sentiments, la nature tout entière d'un homme.

« Il veut partir ? songeait-elle en soupirant. Ah ! Dieu ! j'espère bien qu'il partira, car je partirais à sa place. Oh ! oui ! j'irais jusqu'aux antipodes... Mais la terre est bien petite : on revient. Et puis il y a l'imprévu... »

Le sourire qui vint sur ses lèvres, à l'idée de cet « imprévu », permettait de croire que les antipodes créés par son imagination n'étaient pas à cinq mille lieues.

Cependant Paul s'était mis à la recherche du pauvre diable qui devait lui succéder dans le commandement de la *Thémis*. Perdu dans

le dédale que domine la tour de Galata, il s'étonnait de l'effroyable insouciance des malheureux qui grouillaient autour de lui, sans manifester autre chose qu'une fatigue résignée. Cette indolence mulsumane, qui subit la douleur physique ou morale sans l'analyser, lui causait une amère envie. Dans ces rues sans air, sans lumière, presque sans ciel, dont l'œil ne voit pas l'issue, des milliers d'êtres le coudoyaient, ignorant le sourire, condamnés à ne jamais apercevoir l'ombre d'un bonheur, à ne jamais connaître la jouissance d'un repas cuit à leur foyer, d'un vêtement qui n'eût pas été d'abord usé par d'autres, d'une nuit passée sur quelque chose qui eût un nom dans une langue humaine.

La vie lui apparaissait, dans l'avenir, semblable à cet enchevêtrement maudit, ténébreux, inextricable, sans échappée de vue du côté de l'espoir, sans issue vers le bonheur. De ses propres mains, il allait éteindre le beau rayon lumineux, tombé du ciel par hasard... A la vue du logis misérable de l'homme qu'il était venu chercher, la volonté de Paul chancela. Mais, pour se donner du courage, il se dit à lui-même :

« J'achète en ce moment le bonheur que

j'aurai bientôt de pouvoir tout *lui* avouer... »

Le capitaine Falcimagne se frotta les yeux et crut entrer dans un songe aux premières paroles de son collègue. Sa surprise n'eût guère été plus grande, s'il eût appris qu'un pacha voulait troquer son yali du Bosphore contre cette chambre d'auberge, où des centaines de malheureux avaient laissé leur misère et leur crasse. Deux hommes ne fermèrent pas l'œil de la nuit suivante : l'un qui espérait encore, malgré tout, que Falcimagne serait repoussé et que lui-même gagnerait ainsi quelques jours ; l'autre qui n'osait croire qu'il aurait la chance d'être accepté.

L'entrevue du lendemain fut assez courte. Solange y assistait, sur la demande de son père qui lui avait dit :

— Je ne recommencerai plus la sottise que j'ai faite, le jour où j'ai pris un capitaine sans te l'avoir montré. Regarde bien le nouveau avant de conclure l'engagement.

Malgré l'avis paternel, Solange regarda beaucoup Neuvillars et fort peu Falcimagne, si bien qu'on aurait pu croire que c'était le premier qu'il s'agissait de prendre ou d'éconduire. Voilà-t-il pas bien la logique des femmes !

Pas tant mauvaise, peut-être ! Car si Neu-

villars avait désillusionné la comtesse par une seule expression de visage, par un seul regard, par un seul mot, certain choix décidé en cette séance mémorable n'aurait jamais eu lieu. Mais, dans ce duel contre son propre amour, Paul fut irréprochable. Son courage mettait dans ses yeux une flamme toute-puissante qui rayonnait autour de lui. Jamais il n'avait été plus beau, jamais, surtout, plus passionné, même quand il exposait à Marnix, en ayant soin de ne pas tourner le regard vers sa fille, les qualités et perfections du nouveau capitaine. Falcimagne ne disait pas un mot, tant l'angoisse l'étouffait.

La comtesse eut une phrase, terriblement perfide, pour insinuer qu'une seule parole de regret des incidents de la veille pouvait remettre toutes choses dans l'état primitif. Mais la fierté de Paul se réveilla, superbe, à la seule idée d'un semblant d'excuse faite au prince. Marnix lui-même ne put se tenir d'échanger avec sa fille un regard qui signifiait :

— Je te l'avais bien dit. C'est un fou furieux !

La comtesse lui répondit par un signe convenu d'avance, qui décidait en faveur du triomphant Falcimagne. Celui-ci, toutefois, pour achever des affaires qu'il avait pendantes,

exigea une semaine de délai, ce qui ne parut contrarier personne, excepté Marnix. La séance fut levée; le nouveau capitaine, qui avait recouvré la parole, serra les mains de Neuvillars à les briser et lui dit :

— Jusqu'à la mort, je me souviendrai de ce que vous venez de faire pour moi. Puissiez-vous, quelque jour, posséder un yacht ! Je vous demande la place de capitaine.

— Entendu ! fit Paul en tâchant de rire. Mais, jusque-là, commandez bien la *Thémis*. Et que Dieu vous garde des princes !

Pendant cette dernière semaine, pour une raison ou pour une autre, on vécut sur le yacht dans une sorte de retraite. Le seigneur russe croyait de sa dignité de n'y point reparaître tant que l'exécution de Neuvillars ne lui aurait pas donné satisfaction. La comtesse débarqua moins que d'habitude et n'eut que de rares invités. Le bateau s'embla s'endormir sur ses ancres, tandis que, pour sauver les matelots et les chauffeurs d'une oisiveté dangereuse, leurs chefs inventaient des nettoyages fantastiques. Neuvillars n'était plus guère capitaine que de nom, et même il pouvait se considérer comme invité sur le yacht, ainsi que l'y exhortait jadis madame de Sonoy. Celle-ci

causait avec lui en se promenant sur le pont, durant des heures entières; mais ces conversations gardaient un ton sérieux et élevé plutôt que sentimental. C'étaient de ces entretiens dont les interlocuteurs sortent se connaissant mieux, résultat que des années entières de bavardage amoureux ne sauraient produire. Qu'on interroge plutôt ces nombreux époux qui découvrent, au lendemain du grand jour, combien ils s'ignoraient la veille !

Pendant ce temps-là, M. Marnix voyait chaque jour le prince. Ils arrangeaient ensemble une excursion dans la mer Noire, « pour servir d'inauguration au règne de Falcimagne », disait tout haut le père de Solange. Tout bas il songeait que la vie en commun, sur un yacht, est une condition merveilleuse pour faire aboutir un mariage — en quoi l'excellent homme n'avait pas tort, ainsi qu'on le verra bientôt.

XIX

Le jour des adieux arriva. Jamais aurore plus resplendissante n'avait doré Sainte-Sophie et transfiguré le Vieux Sérail. C'est ainsi que le sort se complaît à de sanglantes ironies ; la seule date de ce jour sonnait comme un appel au bonheur : le premier Mai !...

Paul avait vu l'aurore ; mais il n'aperçut pas Solange de toute la matinée, ce qui était une amertume ajoutée aux autres. Il avait sollicité la permission, ou plutôt revendiqué le droit, de conduire en personne le canot qui devait porter la comtesse sur la côte d'Asie, dans un village peuplé d'Européens, où se tenait une

vente de charité. Depuis la veille il s'était dit :

« L'occasion sera bonne pour lui faire entendre ce qu'elle doit entendre. »

Solange débarqua de bonne heure dans l'après-midi, par un temps radieux ; la fête, qui se tenait en plein air, était superbe. Mais tout à coup des nuages se formèrent. Le soleil, comme un invité qui s'ennuie, s'éclipsa prématurément, et la foule suivit bientôt son exemple.

Neuvillars attendait la comtesse, tout en causant avec Falcimagne qui était venu comme flâneur, pour profiter de son dernier jour de liberté. Par économie, toutefois, le nouveau capitaine était resté en dehors de l'enceinte payante. Paul avait fait de même non par économie, mais pour ne pas voir le prince faire sa cour à Solange.

Falcimagne montra l'eau du Bosphore qui devenait déjà toute grise, avec des cassures blanches, vers l'entrée de la mer Noire. Il dit en clignant un œil :

— Si votre dame a peur de mouiller ses plumes, elle fera bien de ne pas moisir à la danse. Qu'est-ce que vous avez pris pour l'amener : la baleinière ?

— Non, répondit Neuvillars. J'ai le grand canot, avec six hommes.

— C'est bon, alors. Vous êtes porté par la brise et le courant. Vous filerez vos dix nœuds. Trois milles jusqu'au bateau, n'est-ce pas? En vingt minutes vous serez quitte de votre corvée : la dernière! A huit heures, demain matin, je prendrai le quart.

Paul ne répondit rien. Il songeait que ces vingt minutes étaient sans doute les dernières qu'il devait passer en ce monde avec madame de Sonoy. Falcimagne lui dit, le voyant sombre :

— Vous êtes comme moi. Ça m'a fait quelque chose quand il a fallu quitter mon navire.

Sur ces entrefaites Solange parut, escortée par le prince qui lui parlait avec de grands gestes, en montrant le ciel où couraient des nuages. Comme elle se dirigeait vers son canot sans paraître nullement effrayée, il insista :

— De grâce! permettez-moi de vous reconduire dans la mouche à vapeur de l'ambassade. Vous n'aurez rien à craindre de la tempête.

Paul attendait, pâle comme un mort. Il voyait déjà ses vingt minutes, sa dernière joie, per-

dues sans retour. Mais il n'avait pas le droit de parler. Solange lui demanda :

— Répondez-vous d'arriver sans accident ?

— J'en réponds, madame.

Sans ajouter un mot, elle s'embarquait déjà, aidée par Paul. Très vexé, le prince lui cria du bord :

— Vous ne m'empêcherez pas de vous suivre pour être là si vous chavirez.

— La mer est à tout le monde, fit-elle avec un mouvement d'humeur. Je vous suis très obligée de votre sollicitude, mais nous n'en aurons pas besoin.

Pendant qu'on donnait les premiers coups d'aviron, elle garda le silence. Neuvillars semblait occupé à reconnaître sa route. Solange lui dit, un peu surprise de se voir presque oubliée :

— Voici donc notre dernière promenade. Vous nous quittez demain ?

— Oui, madame.

— Et vous allez ?

— A Marseille, par le bateau de l'après-midi.

— Que comptez-vous faire ?

— Demander une place de second, sur une des lignes annexes des Messageries maritimes.

Ces postes s'obtiennent facilement, par la bonne raison qu'ils sont peu demandés, vu l'éloignement, le climat. Et puis on reste plusieurs années sans revenir en France...

De nouveau le silence régna. Paul, qui voyait l'embarcation filer comme une flèche, comprit que l'heure était venue. Il parla ainsi, d'une voix sinon ferme du moins mesurée, que le bruit du vent permettait à la comtesse seule d'entendre :

— Madame, vous l'avez dit : voici notre dernière promenade. Pour la dernière fois, sans doute, vous écoutez ma voix. Mais, aujourd'hui, c'est la voix d'un homme libre. Je peux parler, enfin ! Parler !... Ah ! ce n'est pas assez ! Sans le respect, je vous crierais ce que j'ai dans le cœur assez haut pour dominer cette rafale. Je vous aime ! Je vous aime ! Je vous adore !... Et je suis près de vous depuis si longtemps sans pouvoir vous le dire, sinon en vous faisant une ridicule insulte ! Voilà pourquoi j'ai repris ma liberté. C'est pour pouvoir vous répéter, vous enfoncer dans les oreilles ces mots : Je vous aime !... Hélas ! si j'avais le temps de les redire mille fois, que serait-ce comme dédommagement du silence passé... du silence à venir ? Je voudrais, oh ! je voudrais

tant mourir pour vous à cette minute ! Si vous saviez comme ce serait plus facile que de faire ce qu'il faudra faire demain !... Mais peut-être vous estimez que j'ai mérité la mort, comme l'esclave audacieux de la reine Cléopâtre? Eh bien ! levez en silence un de ces doigts qui tremblent de colère. Je comprendrai et, tout à l'heure, quand vous serez sur votre bateau, loin de tout péril, ne regardez pas en arrière si vous entendez mes hommes pousser un cri. On a vite perdu pied sur une marche glissante.

La main de la jeune femme ne se leva point. Tout au contraire, elle se crispa, frémissante, dans les plis du manteau. Peut-être qu'elle avait peur elle-même de mourir, au milieu de ces vagues turbulentes, qui semblaient poursuivre l'embarcation de leur galop jamais fatigué. Quant à Neuvillars, bien qu'il gouvernât sans commettre une faute, par habitude, il ne semblait voir que la comtesse. Il était heureux, très heureux, comme un homme parvenu au comble de son espoir. Il avait pu dire jusqu'au bout, dans un moment, dans un lieu bien choisis, la confession suprême. Tout était changé désormais. Ce n'était plus un mercenaire emportant quelques pièces d'or qui allait chercher

un autre emploi : c'était un proscrit pour la grande cause de l'amour qui prenait le chemin de l'exil, portant haut le front, laissant son nom fièrement planté dans une chère mémoire.

Tout à coup il vit le corps charmant, qui touchait presque le sien, trembler dans tous ses membres. Alors il s'aperçut que la brise était fraîche, et que l'écume des vagues jaillissait parfois jusqu'aux épaules de la comtesse, mal défendues par une soie légère. Une ample couverture était à leurs pieds. Il la déplia pour en couvrir sa compagne ; mais elle restait toujours immobile et comme inerte, si bien qu'il dut passer son bras autour d'elle, pour maintenir l'étoffe dont le vent agitait les plis. Solange fermait les yeux et semblait ignorer le monde extérieur. Sans la teinte rose, très animée, de ses joues, on aurait pu la croire prête à défaillir.

Étourdi par ce contact, grisé de ce parfum qu'il avait aspiré si souvent — de moins près — Neuvillars n'avait plus aucune force pour lutter contre lui-même. Peu à peu, tandis qu'il gouvernait de la main gauche, il avait resserré l'étreinte qui enveloppait la comtesse. Mais, comme un voleur qui craint d'éveiller sa vic-

time, il retenait son souffle et guettait le moindre mouvement.

La mer grossissait toujours. Une légère faute de manœuvre mit le canot en travers pour deux secondes; c'en fut assez pour embarquer une lame. Solange, effrayée cette fois, poussa un faible cri et sa tête chancelante battit l'air, ainsi qu'une rose alourdie par une pluie d'orage. Alors Paul n'hésita plus; d'une main légère il maintint contre son épaule l'épaisse chevelure à demi dénouée... et madame de Sonoy cessa d'avoir peur.

C'est ainsi que, dans un rêve inoubliable, inespéré, Paul emporta, comme assoupie sur son cœur, la femme qu'il adorait passionnément, qu'il allait quitter dans quelques heures, pour toujours. Les vagues ameutées semblaient courir après lui, jetant à sa folie leurs huées moqueuses. Et les matelots, serrant leurs mâchoires, déployaient toute la force de leurs muscles, tandis que le jeune amoureux qui enlevait sa maîtresse — dans son rêve, hélas! — entendait, à quelques toises derrière lui, le halètement du canot monté par le prince. La Réalité troublait déjà le Rêve!

Madame de Sonoy n'ouvrit pas les yeux, ne fit pas un mouvement, ne prononça pas une

syllabe, avant qu'elle eût accosté le yacht, d'où son père la regardait venir, affolé d'angoisse. Au choc léger de l'embarcation contre le bord, elle parut s'éveiller, poussa un grand soupir, et toucha son front de ses mains comme pour en chasser une torpeur. Tout à coup, revenue à la vie, elle s'élança, souple et agile, sur les marches incertaines. Paul ne la revit plus.

Le lendemain dans la matinée, après l'installation solennelle du brave Falcimagne qui exultait, l'ancien capitaine de la *Thémis* quitta le bord. Il était déjà dans le canot quand il dit à M. Marnix avec un vaillant sourire :

— Je vous serais reconnaissant de vouloir bien présenter à madame de Sonoy mon humble respect.

A vrai dire, la commission ne fut jamais faite ; mais, à travers le rideau de son sabord ouvert, la comtesse avait entendu la dernière parole de celui qui partait. Sur ce beau visage on aurait pu voir, alors, une expression étrange qui n'était pas, à coup sûr, celle de la tristesse.

Peu d'heures après, Neuvillars voyait disparaître la coupole de Sainte-Sophie. Le temps qu'il avait passé à terre lui avait à peine suffi

pour écrire cette lettre, dernier épisode du combat qu'il venait de soutenir contre sa destinée :

« Ne craignez rien, madame. Je ne prends pas la plume pour vous répéter que je vous aime. Je vous l'ai *bien* dit hier; vous le savez maintenant, vous en êtes sûre. J'ai fatigué vos oreilles de ce mot terrible et doux. Et, comme j'avais su attendre, comme j'avais choisi mon heure, vous n'avez pas voulu vous mettre en colère. A quoi bon s'irriter contre un homme qu'on ne verra plus?

» Je pars content : j'ai fait ce que je voulais faire. Dans votre mémoire, je laisse un de ces frêles monuments que nous aimons à construire, nous autres marins, sur la côte où nous avons fait naufrage, où nous abandonnons une épave brisée, où nous laissons tout, sauf notre vie — qui doit finir ailleurs. Vous savez combien j'ai souffert. Vous êtes témoin, n'est-ce pas? que j'ai souffert comme *un homme* doit souffrir. Pas plus que l'audace, une femme comme vous ne pardonnerait certains abaissements.

» Toutefois — je vous connais si bien! — vous vous pardonneriez encore plus difficilement à

vous-même un seul geste qui eût été capable d'abuser l'égarement d'un fou. Peut-être qu'à cette heure vous mordez vos lèvres et serrez vos poings, quand vous songez qu'hier, dans cette petite barque agitée par les vagues, vous vous être serrée contre moi comme un enfant qui a peur. Voilà, madame, pourquoi je vous écris.

» Non ! soyez sans crainte. Je sais bien que c'est la tempête, la seule tempête, qui a tout fait. Je sais que le plus humble de vos matelots aurait dû vous soutenir alors dans ses bras, comme l'a fait votre pauvre capitaine. C'est le dernier service que je vous ai rendu. C'est le premier que m'aura rendu la mer. Allez ! j'ai vu de plus intrépides que vous perdre la notion d'eux-mêmes devant ses menaces.

» Puissiez-vous à l'avenir, sur la terre ferme comme sur les flots, connaître seulement le bonheur, la sérénité, la paix ! Je m'éloigne, en laissant derrière moi ce vœu d'un cœur à qui tous ces biens sont refusés pour jamais. Une fois encore, je pose mes lèvres sur les planches de la *Thémis* — que foulent vos pieds.

» PAUL DE NEUVILLARS. »

XX

Le lendemain de son arrivée à Marseille, le voyageur, après avoir fait antichambre une heure ou deux, pénétra dans le cabinet du personnage qu'il venait solliciter. L'entretien fut court.

Le solliciteur n'était pas le premier venu et, surtout, la faveur qu'il demandait d'aller chercher la fièvre aux antipodes n'était pas fort disputée. On lui promit une prompte satisfaction et déjà il se retirait, quand il s'entendit appeler de nouveau.

— J'allais oublier qu'il est arrivé pour vous une lettre aux soins de la Compagnie. La voici.

Vous n'aviez donc pas laissé d'adresse? A bientôt, capitaine.

La lettre, ou plutôt le billet que venait de recevoir Neuvillars était venu par l'Orient-Express, tandis que lui-même voyageait en bateau. Voici quel en était le contenu laconique :

« Je m'occupe de vous. Ne concluez rien jusqu'à nouvel ordre. Dans quelques jours, vous entendrez parler de

» LA COMTESSE DE SONOY. »

Paul avait commencé d'apprendre ce que peut contenir d'imprévu le cœur d'une vraie femme. Toutefois il était encore aux débuts d'une science qui attendra, jusqu'à la fin du monde, son premier docteur. Il commit la faute de lire trop vite les lignes qu'il avait dans les mains, ce qui fut cause qu'il y trouva tout le contraire de leur sens véritable. Pour mieux dire la chose, il fut désappointé de leur froideur, autant qu'humilié de la protection qu'elles semblaient promettre. Certes il n'espérait guère une réponse à sa lettre; mais, dans tous les cas, ce n'est pas une telle réponse qu'il aurait voulu recevoir. De nouveau il laissa

parler son orgueil, qui lui souffla cet agréable commentaire:

« On te traite comme un serviteur qui a satisfait ses maîtres, on te cherche une bonne place! »

Les femmes ne méritent jamais plus d'estime que par certains silences. Que de Saintes entrées au Ciel pour un héroïque mensonge, pour avoir dit *non* au lieu du *oui* qui remplissait leur cœur! Mais Neuvillars ne pouvait pas encore le comprendre. Il répondit à la comtesse :

« Madame, votre billet m'est arrivé trop tard, au moment où je quittais mon nouveau chef après un engagement définitif. Votre bienveillant appui n'aura donc pas l'occasion de s'exercer. Daignez croire que ma reconnaissance n'en est pas moins augmentée. C'est la seule chose qui pouvait grandir dans un cœur dont chaque battement vous appartient. »

Cette lettre, dont le commencement n'était pas bon, mais dont la fin valait mieux, ne devait parvenir à son adresse qu'après un long détour. A peine l'heureux Falcimagne installé sur le yacht, on apprit que la fièvre typhoïde était signalée à Péra, qu'elle visite d'ailleurs

régulièrement chaque année. La chose n'avait rien de terrifiant, surtout pour un esprit pondéré comme était celui de la comtesse. Mais, contrairement à ce qu'on pouvait prévoir, elle parut prise de panique et déclara qu'elle voulait partir. Elle ajouta que l'air de la patrie commençait à lui manquer, non moins que l'existence plus commode de la terre ferme, à quoi son père objecta qu'il avait invité le prince à une excursion dans la Crimée, et qu'on devait partir le lendemain. Solange répondit :

— Qui songe à vous empêcher de partir? Je suis d'âge et d'expérience à voyager seule. Tandis que vous remonterez le Bosphore, je prendrai l'Orient-Express avec ma femme de chambre.

Il faudrait peu connaître M. Marnix pour imaginer qu'il allait tenir tête à sa fille. La *Thémis* partit en effet le jour suivant, mais pour Marseille, et sans le prince. Falcimagne dut veiller quatre nuits sur sa passerelle, car on fit la route sans stopper une heure. Enfin, par une belle matinée de la fin de mai, le yacht parvint à son port d'attache, et le capitaine eut la permission d'aller dormir. Pendant ce temps-là, Solange montait les escaliers de

Notre-Dame de la Garde et priait longtemps, agenouillée sur le marbre de la chapelle. A voir cette ferveur et le gros cierge qu'elle avait mis brûler, on aurait pu croire non pas qu'elle venait de prendre terre pour longtemps, mais bien qu'elle s'embarquait pour un très hasardeux voyage.

Son père était resté en ville et s'acquittait d'une demi-douzaine de commissions, dont une seule pour sa fille. Elle désirait savoir si M. de Neuvillars était déjà parti du côté des Grandes Indes. Quand elle retrouva son père à l'hôtel, pour le déjeuner, le futur historien de Kléber lui dit :

— Ton protégé te répondra lui-même, car il va venir. Mais il n'a plus besoin de ta protection. Je l'ai trouvé qui sortait des Messageries, avec son ordre de service dans sa poche. On l'envoie sur un paquebot qui fait le service de Calcutta à Ceylan.

« Il n'a pas reçu ma lettre », se dit Solange.

Puis elle demanda tout haut :

— Quelle figure a-t-il faite en vous apercevant ?

— La figure d'un homme... qui regrette la *Thémis*. En le voyant tout remué, j'ai oublié moi-même certains griefs, et je l'ai invité.

D'abord il ne voulait pas venir. Toutes ses minutes sont prises; mais j'ai promis qu'il sera libre de nous quitter au dessert.

Solange ne dit rien, mais sa bouche eut une jolie moue. Peut-être elle songeait qu'on voit certains desserts durer longtemps. Qui peut le savoir? Elle était dans le salon quand Paul y entra, si changé qu'il semblait déjà revenir des colonies, avec un congé de convalescence. Madame de Sonoy l'accueillit d'un air glacial et, tandis que son père allait donner un ordre, elle dit :

— Vous n'avez donc pas reçu ma lettre?

— Si! je... l'ai reçue, balbutia le jeune homme.

— Et voilà quel cas vous en faites?

— Elle m'est parvenue trop tard.

— Non; puisque vous avez été nommé ce matin même.

Là-dessus Marnix rentra et Paul ne put répondre. A déjeuner, la conversation ne roula qu'entre les deux hommes; la comtesse gardait le silence. On arriva au dessert, puis au café, puis aux liqueurs; l'invité oubliait qu'il avait la permission de partir de bonne heure. Cependant il dut prendre son chapeau, quand le propriétaire de la *Thémis*, tirant sa montre,

expliqua qu'il était obligé d'aller à son yacht pour régler des comptes.

Juste à ce moment, par l'esprit de contradiction ordinaire aux femmes, Solange se mit à parler, si bien que Paul resta debout et que Marnix partit tout seul. Quand le jeune homme se vit en tête à tête avec la comtesse, il demanda :

— Faudra-t-il m'éloigner sans que vous m'ayez dit une bonne parole? Vous m'en voulez de n'avoir pas obéi? Mais comment prévoir que vous alliez venir? Et que peut faire une femme comme vous pour un pauvre marin qui cherche fortune?... Et puis j'ai hâte de partir. J'ai rompu, tranché, tous les liens qui m'enchaînaient à ma folie. Je suis dans cette période de calme passager que laisse derrière lui le couteau du chirurgien. Il faut en profiter pour le suprême effort. Adieu ! je ne veux plus vous dire que je vous aime, parce que je ne pourrai plus jamais vous le dire aussi bien que la dernière fois.

Solange avait écouté ce discours avec plus d'attention que de trouble, faisant voir toutefois, par les mouvements rapides de sa respiration, qu'elle n'y demeurait pas indifférente. Aux dernières paroles de Neuvillars, elle eut

sur les lèvres un imperceptible sourire dont Paul ne comprit pas l'énigme. Elle songeait : « Vraiment ? Il ne me le dira plus jamais aussi bien ? » Le sourire s'éteignit, et ce fut avec son air grave qu'elle répondit à Paul :

— Je n'ai pas obtenu ce que vous demandait ma plume. Serai-je plus heureuse de vive voix ? Savez-vous céder au caprice d'une femme ?

Elle regardait son interlocuteur avec des yeux qui auraient fait accepter une épreuve plus dure. Le jeune homme soupira :

— Mon Dieu ! vous voyez bien que je commettrais un crime si vous me le demandiez.

— Je ne serai jamais pour vous la cause d'un remords, fit-elle gravement. Voilà mes navigations terminées, pour bien des mois peut-être. Quand reverrai-je la mer ? Je voudrais lui dire adieu dans une dernière promenade, où vous seriez... mon batelier.

— Il peut y avoir beaucoup de cruauté dans un caprice, répondit Paul. Mais qu'importe ? Ce n'est pas vous qui êtes cruelle : c'est la destinée. Partons !

Moins d'une heure après, un canot de louage les emportait dans la direction du Château-d'If dont ils rasèrent bientôt les rochers grisâtres.

— Dois-je aborder ? interrogea Paul qui ma-

nœuvrait la voile légère, ayant laissé dans une auberge du port le marinier, dont le secours lui était inutile.

Sans parler — elle avait assez peu ouvert la bouche depuis le rivage — madame de Sonoy montra d'un signe qu'elle voulait aller plus loin. Et, sur une mer admirable, pareille à du saphir liquide, ces deux êtres bénis du sort continuèrent à flotter comme dans un songe. Une brise molle, qui semblait un battement d'ailes lassées, poussait à peine l'embarcation. Ils étaient bien seuls, tout à eux-mêmes, sans être gênés par le voisinage trop rapproché d'aucune barque. Paul fit entendre ce gémissement :

— Ah ! pourquoi êtes-vous revenue ?... J'étais résigné !

Solange se tut, comme elle s'était tue dans cette autre embarcation où, pour la première fois, au milieu de la tempête, le secret si bien gardé par lui, si bien deviné par elle, s'était échappé. Elle se tut comme ce jour-là et, comme ce jour-là aussi, sans mouvement visible, sans effort, presque sans volonté, ils se trouvèrent tout près l'un de l'autre. Si près que, de l'épaule au coude, leurs deux corps n'en firent qu'un, palpitant d'une vie commune,

confondant les moindres émotions, mêlant les plus subtils effluves de leur magnétisme...

La faible oscillation de la barque aurait à peine suffi pour endormir un enfant ; la mer semblait trop alanguie même pour le mouvement d'une caresse. Et pourtant, comme si elle avait eu peur, comme si elle avait eu froid, Solange, une fois encore, appuya doucement sa tête sur l'épaule de son compagnon... Éperdu, fou d'incertitude, il la regardait, osant à peine respirer. Elle était belle d'une beauté triomphante, jeune d'une jeunesse qu'elle n'avait pas connue, même dans la poésie de ses dix-huit ans ; ses joues fleurissaient comme un parterre de roses. Le voile de ses paupières tremblantes lui couvrait les yeux, mais ne l'empêchait pas de *sentir* le regard de Paul. Comme pour répondre à une question devinée, elle soupira faiblement :

— Direz-vous encore que c'est la tempête ?

XXI

Solange, mal mariée une première fois par son père, n'avait pas toujours pu s'empêcher, comme on l'a laissé voir, d'établir les responsabilités par des allusions plus ou moins claires. Mais, surtout, elle avait affirmé des revendications d'indépendance absolue quant à l'avenir.

— Il est douteux que je coure de nouveau les chances du mariage, avait-elle dit. Mais si quelque rare occasion me décide, c'est moi seule qui conduirai l'affaire, du commencement à la fin.

Marnix, en dépit de ce proverbe : qu'un

homme averti en vaut deux, éprouva une surprise colossale quand sa fille lui annonça qu'ils allaient avoir à dîner le convive du matin, et qu'il y avait un fiancé dans ce convive. Toutefois, le bonhomme sut garder sa dignité :

— Touchez là, dit-il à Neuvillars en lui tendant la main. Si je vous disais que je tombe des nues, vous ne voudriez pas me croire. Je ne suis pas encore aveugle, malgré mon âge. Faut-il vous répéter quelle sympathie étrange m'a poussé vers vous, dès notre première entrevue ?

Mais, malgré tous ses efforts, il resta un peu distrait pendant ce repas très intime de fiançailles. Tandis que les deux futurs causaient, les yeux dans les yeux, son regard pesait tristement sur la nappe. On aurait dit qu'il y voyait les morceaux d'une couronne de princesse.

Le mariage eut lieu en Artois, vers le commencement de l'automne. Les invités indispensables avaient seuls été convoqués à l'habitation du père Marnix. Dans la journée, tous partirent, suivant l'exemple du propriétaire lui-même. Enfin les deux êtres les plus heureux que le soleil eût éclairés ce jour-là pouvaient se dire qu'ils s'aimaient, sans contrainte et

sans réserve. Et Neuvillars, malgré certaine parole qu'il avait prononcée, le dit mieux qu'il n'avait fait jusqu'alors.

Trois mois plus tard, ils étaient toujours seuls dans le petit château. Un soir, en écoutant les plaintes lugubres du vent d'hiver, Solange bercée dans les bras de son mari évoqua de chers souvenirs :

— Entends-tu la tempête, chéri ? Ne semble-t-il pas que je suis encore avec toi sur le Bosphore, dans cette barque où, pour la première fois, tu m'as dit que tu m'aimais?

— Ah ! s'écria Paul, quel mensonge misérable je te faisais alors !

— Tu ne m'aimais pas ?

— Non ! Je ne t'aimais pas encore. Ce qui me paraissait du feu me révolterait aujourd'hui comme une torpeur glaciale. Songe que j'ai pu partir... et que je n'en suis pas mort ! Maintenant, s'il me fallait te quitter un jour, pour une heure, la vie m'abandonnerait d'elle-même, comme une chose impossible sans toi !

Quelle femme ne serait fière d'avoir allumé cette passion brûlante dans les veines d'un homme qui, jusqu'à vingt-sept ans, avait nié l'amour ? Mais Solange était une sage parmi les

sages. Elle avait eu la force de ne jamais oublier trop longtemps, même parmi les caresses qui font perdre la mémoire, son rôle d'éducatrice de ce cœur éveillé tardivement. Il ne suffisait pas d'avoir appris à ce païen régénéré l'existence du Dieu inconnu; la religion de l'amour n'est qu'une courte ferveur sans les adorables délicatesses de son culte. Paul n'avait eu besoin de personne pour faire de lui le modèle des amants : sa jeunesse et la beauté de Solange suffisaient comme professeurs. Mais il avait appris chaque jour la tendresse, la confiance, l'amitié, l'estime. D'ailleurs il était de ces natures très nombreuses en qui le bonheur développe mille qualités inattendues. Que d'hommes sont devenus des citoyens tranquilles, de zélés observateurs des lois, par cela seul qu'un peu d'or est entré chez eux!

Toutefois les conversions les plus miraculeuses n'évitent pas les rechutes ou, si l'on aime mieux, la griffe du malheur n'abandonne pas volontiers certaines vies.

Trois mois après son mariage, vers la fin de l'hiver, madame de Neuvillars quitta la province pour Paris. Ce n'était pas qu'elle fut attirée au tourbillon de l'existence mondaine. Mais elle n'entendait pas laisser au monde le droit de

dire qu'elle avait commis une de ces folies dont il faut cacher le secret dans le fond d'une solitude. Au surplus, M. Marnix appelait sa fille et commençait à trouver la séparation interminable.

Comme s'il avait eu des pressentiments, Paul retarda par tous les moyens le changement d'existence présenté comme nécessaire. Enfin il céda, trop amoureux pour se poser en despote, malgré sa tendance naturelle augmentée encore par l'habitude qu'il avait eue de commander. Après tout, son rôle de monarque en puissance d'une favorite aussi belle n'avait rien qui pût le faire prendre en pitié. D'ailleurs il se savait entre bonnes mains.

Cependant il essaya de secouer le joug, dès le lendemain de l'installation à Paris. C'était à l'occasion d'un bal donné au profit du Sauvetage maritime. Solange voulait y aller; Paul suppliait qu'on n'en fît rien, n'ayant pas encore appris — ce dont il faut le féliciter — que le plus grand des maux, pour un ménage parisien, est de rester le soir au coin du feu, en tête à tête.

— Je suis sûr de rencontrer là cent officiers de marine, avait-il ajouté. Ce sera autant de présentations. Nous passerons tout le temps,

moi à te nommer des inconnus, toi à leur faire des sourires.

— Mais j'y compte bien, avait répondu la jeune femme. C'est précisément mon but. Je veux qu'on sache, dans toute la marine française, que tu n'as pas trop perdu à la quitter. Je me donnerai, pour être belle ce soir-là, plus de peine que je n'ai fait de ma vie. Tu verras!

Paul vit si bien, que l'équipage attendit fort longtemps sous le vitrage de l'écurie.

— Comme tu es belle! disait-il. Solange!... Si tu m'aimes, n'allons pas dans cette cohue!

— Je t'aime, chéri! Mais je ne serai pas plus laide, au retour. Viens! nous trouverons la salle vide.

Madame de Neuvillars fit d'autant plus d'effet par son entrée qu'elle arriva la dernière. Elle eut tout lieu d'être contente. Si jamais un enseigne de vaisseau fut pris en pitié pour avoir quitté son grade, ce ne fut pas Paul, du moins à ce bal mémorable. Sa femme remportait un de ces triomphes de beauté qui comptent dans une existence féminine.

Tandis qu'elle s'amusait à tourner la tête d'un vieil amiral, jugeant les simples officiers supérieurs indignes de ses coups, son mari lui-

même se voyait entouré d'une cour compacte. Soudain une voix, qu'il n'avait pas entendue depuis longtemps, le fit tressaillir en l'appelant par son nom.

Il se retourna. Une femme déformée par la graisse, odieusement sanglée dans une toilette ridicule, parée d'une orfèvrerie orientale, ouvrait, comme pour l'appeler sur son cœur, des bras énormes.

— Grand Dieu !... Est-ce possible?... monsieur de Neuvillars !...

Paul frémit de la tête aux pieds en reconnaissant la femme du consul de Rhodes. Aussi bien, s'il eût hésité à la reconnaître, le visage épanoui de Bédarride souriant à l'arrière-plan aurait chassé toute incertitude. Avec une politesse froide et résignée, le mari de Solange prit une des deux mains qu'on lui tendait. La bonne femme, d'une voix qui résonnait comme un clairon, continuait son monologue sans s'apercevoir qu'elle n'était pas seule et, chose plus fâcheuse encore, sans imaginer quelles oreilles pouvaient l'entendre :

— Ah! cher monsieur !... mon pauvre ami!... pensez que nous ne nous sommes pas revus depuis cette horrible catastrophe !... Vous savez que son père est mort? On mourrait à moins !

N'avoir qu'une fille... et apprendre qu'elle s'est suicidée !... Malheureuse Ariane !...

Tout le monde s'était retourné pour voir et pour entendre cette pythonisse. Neuvillars, pâle comme son linge, recevait ce déluge de paroles sans faire un mouvement, sans ouvrir la bouche. Au nom d'Ariane, Solange regarda son mari et, faisant quelques pas, vint se placer à côté de madame Bédarride qui se tut brusquement, sous le regard singulier de cette inconnue majestueuse.

Paul avait repris son sang-froid ; mais si les yeux d'un homme pouvaient tuer, la consulesse eût rendu l'âme. Cependant il était loin de prévoir tout ce qui allait suivre. Quant à Bédarride lui-même, qui n'en était plus à remarquer les éclats de voix de sa femme, il s'était approché de son ancien ami et lui broyait les mains avec effusion.

— Voilà une rencontre ! Et une surprise !... Vous ne vous attendiez pas à nous voir ? Nous sommes à Paris depuis une semaine, en voyage de noces. Il était temps, hein ? Ce soir, j'ai dit à la Kokona : « Je veux te faire voir le grand monde. » Et vous ? Quoi de neuf depuis cette horrible aventure ?...

Déjà Paul voyait poindre une seconde série

de réminiscences. Pour couper court, il dit, en montrant Solange :

— Permettez que je vous présente à madame de Neuvillars. Je suis marié.

Marié ! Bédarride et sa compagne, écrasés par la surprise, dévisageaient curieusement cette grande dame, parée, endiamantée, la femme du pauvre officier sans fortune qui cherchait un avenir, deux ans plus tôt, parmi les nuages de l'affaire du « Colosse » !

Madame de Neuvillars avait accueilli la présentation par un salut glacé. Le moindre mot lui eût coûté un effort impossible. Déjà elle ne pouvait supporter la vue de ces accusateurs, cruels dans leur inconscience, venus d'une autre partie du monde pour rendre Paul suspect, diminué à ses yeux.

Sans dissimuler son trouble elle demanda sa voiture et, pendant tout le trajet, son mari ne put en obtenir une parole. Bientôt d'ailleurs il cessa toute tentative de réconciliation immédiate. Comme tous les hommes, il était hors de lui à la seule prévision d'une scène. Quand ils furent seuls dans le petit salon qui précédait la chambre conjugale, croyant plus sûr d'engager le premier l'action, il dit :

— Vous voilà comme une statue, parce

qu'on vous a rappelé qu'une autre femme a bien voulu m'aimer. Ne le saviez-vous pas ? Quel est mon crime? Est-ce à vous d'être sévère si j'ai oublié trop vite celle qui n'est plus?

— Pourquoi m'avoir caché ce que je viens d'apprendre? Elle s'est tuée?

— Elle s'est tuée ; rien n'est plus vrai. Mais si vous entrevoyez quelque séduction grossière, quelque lâche abandon, vous vous trompez, Solange. Doutez-vous de ma parole ? Venez ! Il en est temps encore. Retrouvons ces gens : vous les questionnerez. Ils ont tout vu ; ils étaient les amis de cette jeune fille. Ils vous diront qu'elle est morte en découvrant qu'elle aimait sans être aimée... Non : je ne t'ai pas menti. Aucune créature, avant toi, m'a fait battre mon cœur... Viens ! oublions ce mauvais rêve...

Il voulait attirer sa femme dans ses bras. Avec une force inattendue elle le repoussa loin d'elle.

— Vraiment, dit-il en se contenant à peine, il semble voir une femme trop tard avertie qu'elle s'est donnée au pire des assassins !

— Hélas ! soupira-t-elle. Je ne sais plus à qui je me suis donnée. Si, coupable d'un meurtre, vous m'en aviez fait l'aveu dans ces jours

où je croyais que nous causions cœur à cœur, je vous aurais pardonné peut-être. Je vous aimais tant, déjà !... Mais vous n'avez pas eu confiance. Une jeune fille a jeté sa vie, son salut éternel sous vos pieds : vous me l'avez caché comme un banal écart de jeunesse. Que pensiez-vous donc? M'estimiez-vous indigne de partager vos regrets, sinon vos remords ? Ou bien jugez-vous que la vie et la mort d'une femme ne sont d'aucun poids dans le souvenir? Grand Dieu ! Son crime est épouvantable. Mais que sont, toutes les preuves d'amour, auprès de celle que vous donna cette infortunée ! Je n'oserai plus maintenant vous dire que je vous aime. Et j'entends sa voix qui me répète avec un rire de pitié : « Tu n'avais même pas sa confiance ! » Hélas ! sans la confiance, où est l'amour?

Tout en parlant, madame de Neuvillars s'était exaltée par degrés. Elle marchait dans la pièce en tordant ses beaux bras, dans un mouvement qui cambrait sa taille superbe. Fou de passion, Paul bondit sur elle comme sur une proie.

— Où est l'amour ? criait-il... Tu demandes où est l'amour ? Viens !... Je vais te l'apprendre !...

— Non ! non ! fit-elle en employant toute sa force à se dégager. Quel homme êtes-vous donc ?... Allez ! vous me faites horreur en ce moment !...

Paul avait entendu dire cent fois que certains remèdes sont infaillibles pour venir à bout des femmes exaspérées. Lui-même, d'ailleurs, en avait fait l'épreuve de temps à autre, *in animâ vili*. Son malheur — qui est celui de dix-neuf maris malheureux sur vingt — fut de croire que ce qui est plus ou moins vrai pour « les femmes » l'était également pour « sa femme ». Et pourtant il avait déjà quelques bribes d'expérience. Imaginez ce qu'il faut attendre des débutants !

Il se trouva sot en voyant son remède repoussé et, la maudite dignité masculine aidant, il entra sans transition dans une de ces colères froides qui, en plus d'une occasion de sa vie, lui avaient coûté cher.

— Solange, dit-il, je n'ignore pas les difficultés du rôle d'un mari qui doit tout à la femme. Mais je n'en accepterai jamais certaines conséquences. Encore une fois, venez !

— Non ! répéta Solange. Tout, en vous, me révolte ce soir.

Tandis qu'elle prononçait, d'une voix fré-

missante, ces paroles si nouvelles dans sa bouche, elle gagna sa chambre et en ferma la porte. On entendit le bruit d'un verrou, qui fonctionnait difficilement, car c'était la première fois qu'il glissait dans sa gâche.

L'exilé demanda par le trou de la serrure :

— Pouvez-vous m'entendre ?

— Je vous entends.

— C'est bien. Regardez votre pendule. Je reviendrai dans une heure. Si cette porte n'est pas ouverte alors, ne me cherchez pas demain, ni le reste de votre vie.

— Ce n'est pas avec des menaces qu'on m'obtient, répondit-elle.

Une par une, les minutes passèrent en silence. Madame de Neuvillars, oubliant de toucher à sa toilette, voyait grandir son grief contre Paul. Aucun des arguments qu'elle eût trouvés, en pareille aventure, pour calmer l'exaspération d'une amie, ne venait à son esprit. Elle ne voyait qu'une chose : l'homme à qui elle s'était donnée n'avait pas eu confiance. Il avait tenu dans l'ombre toute une page de sa vie. Et quelle page terrible !... L'impression d'un outrage commis envers une morte la faisait trembler. Elle croyait être encore sur la *Thémis*, et voyait flotter à la

surface des vagues le portrait d'Ariane, éternellement repoussé par l'abîme...

Pendant ce temps-là, Paul, debout devant la cheminée du petit salon, tenait les yeux fixés sur les aiguilles de la pendule. Pareil au démon de l'Écriture, le sombre génie de l'analyse, exorcisé naguère par une douce main, venait de rentrer dans sa victime avec un pouvoir plus grand que jamais. De nouveau, la voix mauvaise conseillère se faisait entendre :

« Vois, dans cette glace, ton image glorieuse de mari chassé! Pauvre mari! Mari pauvre, surtout! La maison n'est pas à toi! on t'en ferme les portes. Prends garde! Voici la première leçon. Tout est fini, si tu courbes la tête. Sois fort; sois indomptable. Cette heure décidera ton avenir. »

Ainsi parlait en lui l'orgueil. D'autres voix lui tenaient de meilleurs langages. Tantôt Paul avait toutes les peines du monde à se retenir pour ne pas frapper doucement à cette porte, en disant: « Tu es ma reine; je t'obéirai car je t'adore. Mais du moins que je te voie! » Tantôt, affolé de passion, il serrait les poings et grondait sourdement, prêt à bondir dans un élan que n'arrêterait aucun obstacle. A vrai dire, tout valait mieux que cette froide persis-

tance à maintenir la condition posée; mais nul n'était là pour lui ouvrir les yeux.

Quand l'aiguille marqua la soixantième minute, il s'approcha de la porte. Toute sa résolution magnifique ne pouvait empêcher que sa main tremblât comme celle d'un enfant, lorsqu'il essaya d'ouvrir. La serrure résista.

— Solange, l'heure est passée, dit-il. Je vous ai avertie. Je vais quitter la maison.

Comme un silence de mort continuait à régner, il ajouta :

— Votre mari vous parle, Solange. L'entendez-vous?

— Non. Les paroles que j'entends ne peuvent sortir que de la bouche d'un étranger.

— Vous l'avez dit, madame. Adieu!

Que ne pouvait-il entendre les sanglots étouffés derrière la porte! Mais il avait déjà passé dans son cabinet. Une demi-heure lui suffit pour changer de toilette et remplir une légère valise. Puis il descendit l'escalier, portant son bagage, et se fit ouvrir. Le bruit sourd du battant refermé avec violence ébranla toute la maison. Une fois encore, Neuvillars venait de faire un coup de tête.

XXII

Une jeune mariée fût morte de frayeur et n'eût pas douté que le fugitif était à jamais perdu pour elle. Mais Solange, à l'école désagréable du comte de Sonoy, avait pris l'expérience de scènes plus bruyantes et surtout moins susceptibles de dénouement heureux. Il faut ajouter qu'elles avaient des causes plus matérielles. Régulièrement, le comte partait quand il avait perdu au jeu et que sa femme refusait de lui ouvrir non pas sa chambre à coucher, mais son secrétaire ou son écrin à bijoux. En pareil cas, on était sûr de voir revenir le fugitif ramené par la faim, à l'heure

où l'on se mettait à table. On peut dire que le plus grand tort de Solange, dans l'occasion, fut précisément de ne pas s'effrayer assez. Et sa plus grande douleur fut de découvrir que la conversion de Paul n'était pas complète.

« Mon Dieu! disait-elle tout en pleurant, je croyais avoir quitté l'enfer pour le paradis! Et voilà que je m'éveille de mon beau songe au milieu du purgatoire!

Quand elle eut pleuré, elle se mit à réfléchir, et sa raison lui montra qu'il ne fallait pas juger de la fugue de Neuvillars d'après celles du comte. Elle prit un flambeau et gagna l'autre bout de l'appartement, occupé par son père, qu'elle mit au courant de toute la situation. Marnix commença par couvrir d'anathèmes celui qui faisait pleurer sa fille et qui le tirait lui-même d'un excellent sommeil.

— Pour le coup, tu ne diras pas que c'est moi qui t'ai mariée! fit-il en arrachant son madras. Est-ce que tu t'aperçois aujourd'hui seulement du caractère infernal de ton mari? S'il cachait son passé, on ne peut pas dire qu'il dissimulait sa nature. Eh bien! qu'il aille bouder, s'il en a envie! Sois tranquille; ce bourreau des cœurs n'est pas loin. Tu le verras bientôt. Le clair de lune et douze degrés de

froid valent tous les sermons pour un homme qui n'a rien dans sa poche. Va te mettre au lit : l'oiseau envolé n'est pas loin. Il ne sait que trop combien tu l'aimes, le monstre !

Solange obéit, ou fit semblant d'obéir ; mais au petit jour elle revint, toujours dans sa robe de bal, ce qui montrait suffisamment que Paul n'était pas venu faire son devoir de femme de chambre.

Il fallait tout d'abord éviter le scandale. On inventa pour les domestiques une histoire qui devait servir aussi pour le public, dans le cas où la situation se prolongerait. Puis, ayant obtenu de sa fille qu'elle le laisserait agir, sans bouger elle-même, le bonhomme courut à la Préfecture. Le soir même, on avait découvert la retraite de Paul, découverte assez facile, car il avait signé son nom en grosses lettres sur le registre de l'hôtel : Galatée prenait toutes les précautions pour être bien vue derrière les saules !

Dans le meilleur des beaux-pères, il y a toujours un peu de belle-mère.

« Oui-da ! fit Marnix à part lui. Ce monsieur s'imagine que nous l'irons chercher avec croix et bannières, comme un Saint qui s'est sauvé de sa niche ! Il verra bien ! Ce serait à recommencer dans huit jours ! »

Pendant ce temps-là, Solange, contrairement à ses belles promesses, faisait faction au départ des trains pour Marseille, voyant déjà son mari embarqué sur un paquebot des Indes. Marnix, de retour chez lui, trouva qu'il n'avait plus ni fille ni gendre. Sur les dix heures du soir, Solange reparut dans un état si lamentable que son père en eut pitié et lui fit part des renseignements obtenus. Mais quand ils arrivèrent au Grand-Hôtel, Neuvillars n'y était plus : il fallut toute la journée du lendemain pour savoir qu'il avait pris un billet pour Londres. Cette fois, Marnix entra dans une colère véritable.

— Tu peux lui courir après, dit-il à sa fille, mais ne compte pas sur moi pour t'accompagner. Voilà donc le grand amour dont ce personnage prétendait mourir! Sais-tu où bien d'autres, à ta place, iraient demain?... Chez leur avoué : j'ai prononcé quarante séparations pour des motifs moins graves.

Solange n'alla pas chez son avoué, mais elle ne partit point pour l'Angleterre, car elle en était à la période de l'irritation. Elle prit un moyen terme qui fut de retourner à la campagne, où son père la suivit, mais non pas, on peut le croire, pour lui prêcher, tout le jour durant, le pardon des injures.

Bientôt, cependant, le bonhomme put reconnaître qu'il avait entrepris une tâche plus difficile que de réconcilier un ménage désuni. Son plan consistait à empêcher la réunion trop prompte de deux époux qui s'adoraient. Toutefois, à cette heure, il n'était plus guidé par un sentiment d'exaspération contre Paul. Tout son zèle était dirigé vers le bonheur de sa fille, et même de son gendre. On saura bientôt s'il avait pris le meilleur moyen pour l'assurer.

Ce n'était pas seulement sa fille qu'il avait pour adversaire, car le courroux momentané de madame de Neuvillars faisait place à des sentiments tout opposés. Le vieux curé du village, saint prêtre taillé — un peu rudement — sur le patron de saint François de Sales, condamnait énergiquement le système de la sévérité. Plusieurs fois, entre deux rubbers d'un whist où la pauvre Solange avait commis faute sur faute, il y avait eu des escarmouches plus ou moins sérieuses. Mais un complot s'ourdissait entre la jeune femme et le vénérable ami de son père. Il éclata un beau jour, où madame de Neuvillars, soutenue par la présence de son allié, déclara qu'elle partirait le lendemain pour Londres, ce dont le vieux curé l'approuva hautement. Là-dessus, Marnix frappa du poing

la table, proférant d'affreuses menaces, telles que de maudire sa fille, de lui fermer sa porte à jamais, de laisser mourir de faim le jeune ménage, et non pas lui seulement, mais tous les pauvres de la paroisse, sans compter les Sœurs de l'école.

— Et moi, dit le curé sur le même ton, je vous promets l'enfer. Mais y croyez-vous seulement ?

— J'y crois plus que vous, car je l'ai vu. Demandez à votre pénitente que voici. Elle en sort à peine, après y avoir laissé Sonoy. Je n'ai pas envie qu'elle y rentre avec Neuvillars.

— Vous êtes plus savant que le bon Dieu, qui ordonne à la femme de suivre son mari.

— Hé! mille sabords! Dieu n'exige pas qu'elle coure après un ingrat qui l'abandonne.

— Il a bien couru lui-même après la brebis égarée!

— Brebis! Elle est jolie, la brebis! Pourquoi pas un agneau? Parbleu! s'il vous faut un animal pour lui comparer mon gendre, j'ai votre affaire : un poulain vicieux! J'en ai élevé : je sais comment il faut les réduire. Quand ils ont rué, mordu, brisé leur longe et pris la clef des champs, si vous leur donnez du

sucre, savez-vous ce qui arrive? C'est qu'ils deviennent indomptables à tout jamais. La faim, la misère, la bise glacée, la terre dure, voilà ce qui les dompte. Et je laisserais ma fille porter du sucre — que dis-je? *mon* sucre — à cet animal encore imparfaitement dressé, qui oublie dans quel maigre pâturage on est allé le choisir?

— Mon père, s'il tombe malade?

— Il se porte mieux que toi, le scélérat!

— Mais, monsieur, si le démon le tente? *Malesuada fames*, a dit Virgile.

— Que ma fille et mon curé me jugent mieux. Je ne laisserai pas tout à fait mourir de faim ce misérable qui peut seul me rendre grand-père.

— Hélas! mon pauvre Paul! Qui peut savoir quelles privations?...

— Je le sais, moi. Il ne manque de rien, que de sa femme. Pardieu! qu'il s'en passe; ou qu'il vienne implorer son pardon!

— Mon pardon! Si j'étais sûre, seulement, qu'il m'aime encore!

— Laisse-lui au moins le peu qu'il a de bon. Il est triste comme la mort, ne voit personne et peint toute la journée.

— Mon père!... Comment le savez-vous?..

Alors Marnix dévoila ses menées ténébreuses. Paul était surveillé — aux frais de son beau-père — ni plus ni moins que s'il se fût agi d'un exilé dangereux pour la paix d'une République.

— Voilà, dit le vieillard en finissant, les jolies choses que ton mari me fait faire. Je l'espionne !

— Papa ! mon cher papa ! donnez moi *son* adresse !

— Pour que tu fasses quelque bêtise ! Non, pas d'adresse. D'ailleurs j'imagine que tu n'auras pas besoin de passer le détroit... Mais, puisque nous en sommes là, tu vas voir si je mérite l'enfer, comme le prétend mon curé.

Presque en même temps, sur l'ordre de Marnix, un domestique apportait une caisse toute plate et assez grande qui, déballée avec soin, laissa paraître un tableau. Bien que le sujet n'eût rien de pathétique, Solange eut à peine jeté les yeux sur la signature fièrement étalée qu'elle fondit en larmes. Le vieillard se frottait les mains d'un air très satisfait. Il dit en goguenardant :

— Par bonheur, c'est à l'huile. Si tu arrosais de la sorte une aquarelle, nous en serions pour cinq cents francs. Car j'ai payé cette

croûte vingt-cinq louis. Mon détective est courtier en tableaux à ses heures.

— Oh ! mon Dieu ! sanglotait la jeune femme. Que pourra-t-il faire avec cinq cents francs ?

— Allons ! Essuie-moi ces yeux-là. Croiriez-vous, curé, qu'elle n'a pas eu la paupière humide en face des *Disciples d'Emmaüs ?* Avec cinq cents francs, ma chère, ton mari peut faire bien des choses : par exemple, payer son hôtel et revenir auprès de sa femme. Entre nous, il me paraît sur le point d'accomplir ce sacrifice.

— Vous le savez ?

— Je sais tout, jusqu'aux moindres paroles de ce grand artiste. Il a paru trouver tout simple d'encaisser vingt livres sterling pour une toile, comme si c'était une habitude chez lui. Mais, ce qui t'intéresse davantage, il a dit à mon homme : « Voici ma dernière œuvre en Angleterre. Mon prochain tableau ne sera pas pour le public... » Tu comprends ?

Solange avait si bien compris qu'elle regardait déjà machinalement par la fenêtre, sondant du regard les allées à peine verdoyantes et la grande route qui s'allongeait à perte de vue entre des carrés jaunes de colza. Mais elle ne

vit rien, et la journée s'acheva pour elle dans une attente fiévreuse.

Toutefois Marnix parut un peu moins fier de sa propre habileté, après avoir lu certaine lettre que lui apporta le courrier du lendemain. Paul avait quitté son hôtel et s'était fait conduire avec ses bagages aux Docks de la Tamise. Mais il était impossible de constater son embarquement sur aucun des paquebots ayant appareillé ce jour-là, ni pour la France, ni pour aucune autre destination.

L'aventure prenait une tournure grave et dépassait les bornes d'une simple querelle d'amoureux. Cette obscurité subite où venait de se perdre le héros ne laissait pas que d'avoir une apparence lugubre. Solange ne pouvait plus guère choisir qu'entre la crainte d'un accident et la douleur d'un abandon sans retour. Elle était seule au château, cent fois plus à plaindre qu'à l'époque où elle s'estimait si malheureuse d'avoir épousé Sonoy. Le vieux Marnix se démenait à Londres, courant les gares de chemin de fer, les bureaux de navigation, semant l'or à pleines mains pour découvrir une trace quelconque. Mais il semblait que Neuvillars se fût envolé, et, comme disait le détective, rien n'est plus difficile que

de retrouver un homme qui ne se cache pas, quand il a disparu.

Le mois de mai, pendant ce temps-là, insultait aux larmes de l'abandonnée en étalant sous ses yeux, à portée de sa main, l'inutile profusion du parterre de roses préparé pour embellir un nid d'amoureux.

XXIII

Paul de Neuvillars, pour la première fois de sa vie, sentait sur lui la main du châtiment ou du moins, pour la première fois, il lui donnait son nom véritable. De même que sa jeunesse n'avait pas connu la tendre affection, de même elle avait ignoré la sage réprimande, le juste blâme faisant ressortir l'erreur ou la faute. De là cette habitude prise de ne voir, même dans les résultats d'un mauvais usage du libre arbitre, qu'une aveugle persécution du sort.

Une jeune fille était morte à cause de lui, sinon tout à fait par sa faute. Mais cette catas-

trophe n'avait pas sérieusement troublé son existence matérielle, ni causé dans son être intérieur la secousse qu'elle eût produite chez d'autres. Puis une autre femme, en l'aimant, avait changé toute sa vie, presque son âme, de telle sorte qu'après avoir trop nié l'amour, trop peu estimé les femmes, il en était venu à considérer l'amour comme un phénomène trop ordinaire, et les femmes comme un instrument de bonheur trop solide. C'est une aberration qui détruit chaque matin le bonheur de cent ménages.

Il faut dire, à la louange de Paul, qu'il avait compris depuis quelque temps que l'amour est une dot précieuse par-dessus toutes les autres. Mais il commençait à voir qu'aucune dot ne se dissipe avec une égale promptitude. Car celle-là n'est défendue par aucune loi ; n'est gardée par aucun coffre-fort. C'est un trésor menacé par tous les voleurs, une moisson exposée à tous les orages, dont l'époux doit faire la garde jour et nuit, mais, hélas ! avec un soin tout particulier contre lui-même.

Telles étaient les réflexions que le mari de Solange méditait, dans un lieu singulièrement bien choisi pour la méditation. Mais, avant de divulguer le mystère de sa retraite, il convient

de rapporter les incidents qui avaient amené la fin de son séjour à Londres.

Dans cette ville, comme certains émigrés d'autrefois, il s'était mis résolument au travail, non seulement pour gagner sa vie, mais encore — ce dont il faut le louer — pour témoigner aux autres et à lui-même qu'il pouvait se suffire. Il voulait que son pinceau lui procurât l'indépendance, même si l'avenir lui ménageait encore la joie de vivre avec celle qu'il aimait, d'une ardeur toujours plus grande, mais dont il n'était plus certain d'être aimé. De cette façon il n'aurait plus le malaise qu'il sentait quelquefois d'être le mari pauvre d'une femme très riche.

Tandis qu'il peignait sa première toile, Paul avait lié connaissance avec un industriel d'espèce peu commune qui, précisément, cherchait un peintre pour l'emmener avec lui dans un but que l'on connaîtra bientôt. Encore que les propositions du capitaine Jameson fussent des plus acceptables, peu d'amateurs se présentaient. La chose étonnera moins si l'on considère qu'il s'agissait d'installer son pliant tout au bord de l'océan Glacial, à trois cents lieues au nord de Saint-Pétersbourg.

C'est sur ce point peu fréquenté, surtout en

hiver, que Jameson, autrefois commandant d'un navire baleinier, avait placé le siège d'une industrie qui faisait fortune. Cet intrépide marin, doublé d'un inventeur, avait eu l'idée de poursuivre les baleines à la vapeur, et de les harponner à coups de canon. Le succès fut si grand que Jameson n'avait pas tardé à construire un second steamer et venait d'augmenter sa flotte d'un troisième. Il avait installé dans un îlot désert, à l'extrême pointe de la Norvège, une usine merveilleuse où les cétacés les plus énormes étaient dépouillés, dépecés, fondus, comme de vulgaires porcs dans une fabrique de conserves américaines.

Du temps qu'il était simple baleinier, Jameson avait épousé une demoiselle d'Hammerfest qui, avant son mariage, n'avait jamais vu le soleil se lever sur l'horizon, entre la Saint-Martin et la Chandeleur. C'était une excellente, intelligente et courageuse personne, luthérienne fervente comme on l'est dans son pays, d'une activité sans égale, en un mot une compagne faite pour un mari de l'espèce de Jameson.

Devenus millionnaires, ces braves gens s'étaient donné le luxe d'un hiver à Londres, comme d'autres vont passer l'époque des froids sur le Nil. Au reste, Jameson devait

profiter de ce déplacement pour surveiller l'achèvement de son troisième steamer, en construction sur un des chantiers de la Tamise. Pour eux le rêve d'avenir consistait à se retirer quelque jour dans une maison d'Inverness, patrie du baleinier, lieu qu'Elisabeth considérait comme une région quasi tropicale et faite pour les vieillards. Mais ce couple laborieux, par un sentiment de gratitude envers la destinée, voulait que l'ornement de leur salon fût une toile de six pieds sur quatre, conservant à la postérité la vue de l'usine de Skor. La composition existait déjà dans leur tête. Au fond, les bâtiments industriels et le cottage de la famille. Sur la plage un alignement de baleines aux mains des équarisseurs. Au premier plan, Jameson et sa femme bras dessus bras dessous, environnés de leurs trois garçons et de leurs trois filles, le tout d'une ressemblance parfaite. Les trois steamers croisaient dans l'éloignement, occupés à leur chasse. Il ne restait plus qu'à trouver un peintre disposé à venir travailler d'après nature.

Informé par son marchand de couleurs de l'occasion qui se présentait, Neuvillars, dont l'hésitation n'était pas le principal défaut, courut chez les Jameson. Le mari allait accepter

sans autre enquête cet artiste que couronnait, à défaut de gloire, l'auréole d'un marin. Mais la Norvégienne, en femme pratique, désira des référénces, n'estimant pas qu'un brevet de navigateur fût une garantie absolue de talent pictural.

— Nous voudrions des certificats, dit-elle, des attestations, quelque chose enfin, ne serait-ce que le nom de vos acheteurs, les prix qu'ils vous ont versés.

Paul ayant dû convenir qu'il n'avait jamais vendu un pouce carré de toile coloriée, Jameson le reconduisit en soupirant, non sans lui faire comprendre qu'un « amateur » aussi bien mis s'accomoderait difficilement de l'existence qui l'attendait sur l'îlot de Skor.

Mais, peu de jours après, tout changea de face. Neuvillars vendit une œuvre cinq cents francs, comme on l'a vu. Or ce tableau, que les Jameson furent admis à mesurer, atteignait à peine le demi-quart de la superficie rêvée pour l'apothéose de la famille.

— Monsieur le peintre, c'est une affaire faite, dit Élisabeth vaincue. Nous vous attendons à Skor où nous serons dans une semaine. La saison est précoce. On m'écrivait l'autre jour qu'il reste à peine six pouces de neige sur

les points mal abrités. Mais pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous? Le *Saint-Olaff*, notre nouveau vapeur, nous emmène. Pouvez-vous terminer vos préparatifs en trois jours?

Paul serait parti le soir même, si ses nouveaux patrons l'eussent exigé. Il était séduit par l'idée de ce coup de tête qui n'était pas moins une sorte de vengeance qu'un acte de désespoir.

« On m'abandonne, songeait-il en secouant la tête d'un air de défi. On attend que je revienne, comme un déserteur qui a mangé son dernier écu. Ils verront bien! Qu'ils m'attendent, mais surtout qu'ils me cherchent, si la honte les prend de leur dureté! »

Après cette courte explosion, le dépit fut remplacé par une désolation amère.

« Solange ne m'aime plus!... C'est ma faute!... Que m'importe tout le reste et même la vie!... Si je pouvais mourir en arrivant dans ce désert!... »

Au jour fixé par les Jameson, il quittait les Docks de Londres sur le *Saint-Olaff* qui n'avait rien de l'élégance d'un yacht, mais qui aurait battu à la course les yachts les plus célèbres par leur marche. Toutefois, comme il ne s'agissait pas de donner la chasse aux baleines, on

n'utilisait qu'une partie de la vitesse. On fit un détour, afin de reprendre la jeunesse qui avait hiverné chez la grand'mère Jameson, au doux climat d'Aberdeen; puis on cingla droit sur Hammerfest, le port le plus voisin de l'usine baleinière.

Malgré la tension nerveuse produite dans son être par la résolution extrême qu'il exécutait, Neuvillars connut des heures d'affreux découragement durant cette traversée. Il n'avait pas prévu les souvenirs que les moindres détails de l'existence à bord du *Saint-Olaff* devaient évoquer en lui. Ce bateau tout noir et tout nu, sur lequel on n'avait pas sacrifié un centime au plaisir des yeux, lui semblait un ponton de captivité auprès de la coquette *Thémis*, toute blanche, toute dorée, toute capitonnée de velours, tout embaumée des parfums de la femme qu'il aimait. Presque toujours Paul était livré à lui-même. Jameson, resté marin dans l'âme, mettait la main à tout. Il faisait son quart pour laisser dormir le capitaine, prenait la roue du gouvernail pour envoyer un homme de plus à la manœuvre, surveillait la machine, courait les cales une lanterne à la main, faisait essayer les pompes et les apparaux divers. Pendant ce temps-là, Élisabeth,

les bras nus jusqu'au coude, préparait sans faux respect humain la nourriture de son mari, de ses enfants et de son peintre. Ce dernier seul n'avait que trop de loisirs pour songer.

Comme par une ironie suprême, la Nature semblait envoyer jusqu'au ciel radieux l'hymne éternel de la joie de vivre, après la longue mort de l'hiver. Sur les îles constamment côtoyées, la verdure éclatait dans une abondance folle, avec une telle fraîcheur de jeunesse qu'on aurait cru voir les premiers efforts de la création nouvellement terminée. Le soleil conservait un lustre infiniment pur, comparable au poli d'un bouclier d'or à peine quitté par la main de l'orfèvre. L'air vivifiant, venu du pôle où nul être ne respire, apportait aux poumons l'exquise douceur d'une caresse de vierge. Même les grands oiseaux, qui rasaient les vagues de leur vol fier, étonnaient les yeux par l'éblouissante pureté de leur plumage. Tout semblait jeune, inconnu, nouveau; tout, sauf la douleur, vieille comme la faute du premier homme.

Cependant les voyageurs approchaient du but. La verdure semblait reculer, disparaître, devant un retour offensif de l'hiver. La neige

seule couronnait les hautes falaises qui n'avaient jamais connu la végétation. Mais si chaque mille parcouru vers le nord était un pas vers la désolation, il était en même temps un pas vers la lumière. Quoique le printemps fût à peine commencé, le soleil se couchait à neuf heures du soir. On aurait dit qu'il voulait se faire l'allié de Paul contre la nuit de sa tristesse.

Enfin l'heureuse Élisabeth salua sa patrie. L'élite de la population d'Hammerfest était sur le rivage pour la fêter. Neuvillars fut présenté comme un peintre en renom, mais on devine qu'il en éprouva une médiocre joie. Tous ces braves marchands de morue et de sapin, dont il ne connaissait pas la langue, l'intéressaient moins encore que les pauvres Lapons qui lui demandaient l'aumône, sous prétexte de lui vendre leurs couteaux emmanchés d'un os de renne. Il poussa un soupir de soulagement lorsque le *Saint-Olaff*, chargé d'un poids rassurant de provisions, reprit sa marche. Dans l'après-midi du même jour, Paul mettait le pied sur l'îlot, encore à demi caché sous la neige, qui devait être son habitation pendant plusieurs mois.

L'établissement se composait d'un bâtiment occupé par les chaudières et de plusieurs ma-

gasins, le tout en bois revêtu d'une peinture rougeâtre. Une maison bourgeoise, formée des mêmes matériaux, mais toute blanche et fort propre, s'élevait à deux cents mètres en arrière. Enfin le peintre ordinaire des Jameson fut conduit presque aussitôt à son atelier, c'est-à-dire à une cahute de troncs d'arbres calfatés avec de la mousse et de la terre glaise, véritable cabane de pêcheurs qui avait servi de berceau à l'industrie aujourd'hui florissante.

Cet abri élémentaire offrait tout au moins deux avantages : il était chaudement adossé à un pli de terrain, et sa situation un peu écartée permettait d'y braver, jusqu'à un certain point, l'effroyable odeur de putréfaction et de vapeur graisseuse, qui soulevait le cœur de tout nouvel arrivant. Aussi Paul déclara le jour même que son atelier lui servivait de chambre. Quelques heures suffirent à ce naufragé volontaire pour se composer un réduit qui n'avait rien de désagréable à l'œil, grâce aux étoffes et aux peaux de rennes dont Élisabeth avait dépouillé sa propre maison.

Au bout d'une semaine, l'esquisse était achevée et tout le monde en était content. Alors Neuvillars se mit à peindre avec une ardeur que ses hôtes prenaient pour de l'enthousiasme.

En réalité ce qu'il recherchait par-dessus toute chose était le moyen de fuir sa pensée. Mais, tandis que ses brosses couraient sur la toile, son imagination vagabondait loin de ce lieu désert, uniquement visité par les vapeurs de la flotille, qui arrivaient au port avec leur énorme proie traînée en remorque. De temps en temps un voilier venait charger des tonneaux d'huile et des cargaisons de grands ossements, pareils à des arbres très blancs dépouillés de leur écorce.

Neuvillars, en attendant qu'il fût assez aguerri pour approcher de l'estacade en bois, toute gluante de sang et de graisse, faisait poser les personnages à l'atelier, sans redouter la distraction des visites. Les séances lui ménageaient de longues causeries avec Élisabeth, ses fils et ses filles qui, tous, s'exprimaient en anglais avec facilité. Jameson, retenu par ses occupations, venait plus rarement. Bientôt Paul se sentit entraîné par une amitié confiante vers cette famille patriarcale, dont tous les membres, jeunes et vieux, ignoraient également la plupart des maux qui jettent le trouble dans l'âme humaine. Soir et matin on se retrouvait autour d'une table qui ne brillait pas, on le devine, par la délicatesse de la chère. Mais,

pour un homme banni par sa propre faute de son propre foyer, cette étroite union, ce bonheur sans mélange était un spectacle cruel, qu'on aurait dit préparé en vue d'accroître sa douleur.

Après deux ou trois semaines, traité par Elisabeth comme un ami plus que comme un hôte, il admira chez cette femme excellente les plus rares qualités du cœur. Pour cette créature instinctivement parfaite, les devoirs réputés les plus difficiles apparaissaient comme une chose toute simple. Paul sentait qu'il aurait tenté vainement de lui faire comprendre même la possibilité de certaines luttes contre l'orgueil. Un jour cependant, pris d'un besoin de confidence, il lui raconta qu'il était marié, qu'il adorait sa femme, qu'il en était adoré — ou du moins qu'il l'était encore naguère — et qu'il s'était éloigné à la suite d'une querelle, dont il essaya d'expliquer la nature.

Élisabeth, sans dire un mot, l'écoutait avec une stupeur profonde, incapable de comprendre qu'une porte puisse se fermer, ni même qu'il existe une porte, entre deux époux unis par Dieu. Mais quand elle eut sous les yeux la miniature qui représentait Solange dans toute sa beauté, parée de toutes les élégances de son

sexe, l'austère Norvégienne retint avec effort un jugement sévère. Néanmoins elle ne put s'empêcher de dire à demi-voix :

— *Toute la gloire de la fille du roi est à l'intérieur*. Ce n'est pas avec de belles robes, ni avec de beaux bijoux, ni même avec un beau visage qu'une femme apporte le bonheur à son mari.

Ce blâme indirect était plus que Paul ne pouvait en entendre.

— Ne l'accusez pas, dit-il. C'est moi, moi seul, qui suis cause du malheur commun. Elle a toutes les vertus, comme elle a toutes les séductions. Mais je suis venu au monde sous une étoile funeste. .

Il aurait pu ajouter que son étoile avait été plus funeste encore aux autres qu'à lui-même. S'il ne le dit pas, du moins Mrs Jameson put bientôt tirer la conclusion elle-même, car, au bout de quelques conversations, l'excellente femme connaissait d'un bout à l'autre la vie de son peintre. Cette simple et loyale créature n'avait pas ouvert un roman dans toute sa vie. Comment exprimer l'horreur qu'elle éprouva, en apprenant que la responsabilité d'une mort coupable chargeait l'homme qu'elle avait sous les yeux ? Toutefois, ne voulant pas

juger pour n'être pas jugée, elle ne laissa voir qu'une partie de sa réprobation pour le crime d'Ariane. Mais ce nom revenait constamment dans leurs entretiens.

— Cette âme se venge sur vous de ses tortures, disait-elle. Dans le lieu sombre qu'elle habite, on ignore la loi lumineuse du pardon. Grand Dieu ! est-il possible qu'une autre femme ait osé mettre sa main dans la vôtre ?

— Ma pauvre Solange ignorait tout. C'est en apprenant mon malheur — car mon malheur a dépassé ma faute — qu'elle a retiré sa main de la mienne. L'orgueil m'a empêché de demander grâce. L'orgueil m'a fait partir et, malgré les souffrances qui déchiraient mon cœur, je n'ai pu m'humilier.

Toutes ces révélations achevaient de consterner une femme dont la vie s'était passée loin du monde corrompu, entre sa Bible, son mari et ses enfants. Elle entrevoyait une région horrible, inconnue, où la raison et le devoir parlent sans se faire entendre, où les lois les plus redoutables passent inaperçues, où les sentiments les plus naturels perdent leur empire. Son trouble était extrême. Elle se demandait si cet étranger n'avait pas apporté dans sa maison tranquille un écho des bruits de

l'enfer, une réverbération de ses lueurs sinistres.

Tout d'abord elle déplora sa rencontre avec Paul. Certes, mieux instruite du passé, jamais elle n'eût ouvert sa porte à un homme si souvent vaincu dans l'éternel combat contre l'esprit du mal. Que faire à cette heure ? Paul avait en lui des qualités rares, quelle que fût son iniquité. Par-dessus tout, il était malheureux, et la pieuse Élisabeth connaissait mieux qu'aucune autre la compassion envers ceux qui souffrent. Nulle autre n'était plus facile à gagner par la confiance, et ce pécheur s'ouvrait à elle, de jour en jour, avec plus d'abandon.

— Cependant, lui disait-il, vous me faites beaucoup de mal. Mais comme vous me faites aussi beaucoup de bien, j'aime à vous entendre.

Elle faisait du bien à Neuvillars quand elle parlait de Solange, du mal quand elle parlait d'Ariane. Jamais, depuis les jours qui avaient suivi la catastrophe, il ne s'était représenté aussi souvent l'image de « la pauvre petite Turque ». Et jamais il n'avait aimé plus passionnément Solange...

Élisabeth, à force de réfléchir et de faire parler son pénitent, — qui ne demandait qu'à parler, — commençait à distinguer son propre devoir, au milieu de ce chaos d'erreurs et de

chagrins. Dès son enfance, on lui avait enseigné que chacun de nous est tenu à l'apostolat envers ses frères. Un beau jour le pécheur fut assez surpris de recevoir un sermon en règle, accompagné d'un déluge de textes. Encore que peu amateur de prêche, il fit bonne contenance. Le plus athée, à son heure, vendrait son âme à Dieu, en échange d'un peu d'espoir. Élisabeth lui en offrait beaucoup. Mais elle exigeait qu'il partît à l'instant même. Il objecta, en souriant d'un air si triste qu'il était facile de voir que là n'était pas la véritable objection :

— Partir? Et mon tableau.

— Je le brûlerais de mes mains si vous deviez, à cause de lui, prolonger votre faute. Ne vous ai-je pas montré que l'époux offense le Seigneur en ne vivant pas aux côtés de son épouse?

— Hélas! je n'ai pas besoin des conseils du Deutéronome pour aimer Solange. Faut-il vous répéter que je l'adore?

— *Tu n'adoreras que Dieu seul!* Contentez-vous de chérir celle qu'il vous a donnée. Regagnez votre maison pour y pratiquer vos devoirs, comme Jacob, en attendant que le ciel vous bénisse dans votre postérité.

— Je vous ai grande obligation de vouloir

faire de moi un patriarche. Mais Jacob n'était pas un gendre sans fortune, que sa femme s'amusait à laisser mourir de faim. Au surplus, je parierais deux de vos baleines, contre une morue, que madame Jacob n'avait pas de verrou à sa porte.

— Le fils d'Isaac était pauvre. Ce fut après avoir gardé, pendant sept années, les troupeaux de Laban qu'il épousa la fille de son maître. Il attendit sa fiancée plus longtemps que vous n'avez attendu la vôtre ; mais celui-là ignorait l'orgueil !

— S'il n'y avait que l'orgueil !... Mais Solange ne m'aime plus. Elle n'a pas remué le doigt pour me faire revenir.

— Sait-elle où vous êtes seulement ?

— Ah ! madame !... J'étais bien facile à trouver. Mon nom était en grosses lettres sur les registres des hôtels. Non ! vous dis-je. On ne m'aime plus !... Hélas ! comment pourrait-on m'aimer encore ?

— Ne jugez pas le cœur des femmes d'après le vôtre. Mais quels sont vos projets, quand vous aurez fini votre tableau ?

— Je travaillerai pour mon compte. Ce pays est le plus propre du monde à fournir des paysages.

— Mais quand le soleil ne se lèvera plus, c'est-à-dire dans quatre mois.

— J'irai peindre sous l'Équateur. Tout m'est égal, pourvu qu'on me tienne pour mort. Aussi bien je ne vivrai plus longtemps.

La pauvre Élisabeth n'insista pas davantage. Elle se voyait battue sur toute la ligne, elle et ses textes sacrés. Mais elle employa toute sa ruse, qui n'était pas bien grande, pour obtenir l'adresse de Solange. Ensuite elle s'enferma pour un long travail et, chose qui ne s'était jamais vue, elle fit partir une lettre sans l'avoir montrée à Jameson. Puis elle attendit les événements fixés par les décrets divins, tout en s'occupant d'embellir sa modeste demeure, autant que le permettaient les ressources du lieu.

Un jour, Paul frappé de certains préparatifs lui dit en souriant :

— Dieu me pardonne ! On croirait que vous allez donner une fête dans votre île.

— Chaque jour est une fête pour ceux qui s'aiment, répondit l'excellente femme. Cependant vous n'avez pas tout à fait tort : j'attends des visites. Pendant l'été quelques bateaux anglais nous amènent des curieux. Hâtez-vous donc, monsieur le peintre, afin qu'ils puissent admirer votre tableau.

XXIV

Juin commençait. Depuis quelques jours le soleil ne se couchait plus. A peine il trempait son disque dans la grande houle d'un bleu pâle et, comme délassé par ce bain d'une minute, il se hâtait de reprendre sa course vers l'Empyrée. La caresse non interrompue de ces rayons fertilisants affolait toute la Nature. En une semaine, l'îlot de Skor avait déroulé son mince manteau de gazon. Il ne fallait rien lui demander de plus que cette parure modeste, pas même l'effort d'un chétif arbrisseau. A peine quelques fleurettes bizarres, sans couleur, presque sans vie, parsemaient

20.

comme d'imperceptibles coquillages le maigre tapis impuissant à cacher l'humus noirâtre. Mais, en comparaison des terres voisines dont la neige éternelle couvrait les élévations, ce coin privilégié semblait une oasis printanière, où des rennes domestiques promenaient, sans jamais dormir, leurs grands corps à la toison épaisse.

Peu habitué à ce jour perpétuel, Neuvillars pouvait à peine s'arracher à son travail, quand la fatigue était la plus forte. Son tableau commençait à le passionner ; il n'en trouvait plus l'idée ridicule, pas plus qu'il ne trouvait ridicules tous ces êtres, petits et grands, qui le traitaient comme un maître quand il était à son chevalet, comme un ami des anciens jours quand il était à leur table. Une profonde estime, une amitié véritable, une sorte d'admiration le portaient vers l'excellente femme qui lui avait paru d'abord simplement grotesque, au temps qu'elle exigeait de lui « des certificats ». Il inventait des prétextes pour la retenir près de lui, n'ayant pas de plus grande consolation que de prononcer des réquisitoires contre Solange, afin d'entendre les plaidoyers d'Élisabeth.

— Oui, madame, son roman est terminé et

c'est une joie pour elle. La raison lui est revenue. Elle perd son mari, mais la voilà débarrassée d'un être injuste, irritable, sceptique, orgueilleux, qui a porté malheur aux femmes qui l'ont aimé. Il est vrai que je l'ai adorée, que je l'adore... Mais à quoi sert l'amour, s'il ne fait du pauvre amoureux un esclave?

Tout d'abord, Mrs Jameson avait réfuté ces plaintes avec un singulier sourire. Mais, à mesure que les jours passaient, ramenant l'irritation de Paul à une tristesse accablée, sa confidente perdait courage elle-même. Dick Jameson, informé sommairement des difficultés de son hôte, s'imaginait avoir sous les yeux un simple réfractaire « en bordée ». Mais il n'avait guère le temps de faire de la morale à son peintre, qui éprouvait toutes les peines du monde à le faire poser quelques minutes, par ci, par là. Cependant il dit un jour à Paul, qui ne touchait guère plus à son verre qu'à son assiette :

— Camarade, vous m'avez tout l'air d'un homme qui a voulu fuir au large, comme une baleine, avec un harpon entre les côtes. Pourquoi n'êtes-vous pas heureux? Voulez-vous voir le bonheur? Regardez-moi. Si vous êtes curieux de mon secret, il est bien simple :

le travail, une bonne femme, de beaux enfants. Vous avez déjà le travail, à ce que je peux voir, et la femme, à ce qu'il paraît. Mais, diantre ! ce n'est pas en faisant de la peinture au cap Nord que vous verrez jamais six frimousses roses, rangées autour de votre table. Qu'en penses-tu, Élisabeth ?

Élisabeth ne répondit rien. Elle regardait Neuvillars, qui contemplait lui-même les frimousses roses, avec un brouillard humide dans les yeux.

— Je pense, dit-elle enfin, qu'un homme ne peut pas avoir un cœur cruel et injuste quand il aime les enfants.

A ces mots elle quitta la table. Jameson courut à ses chaudières et à son magasin. Paul se retira dans sa maisonnette où, tout en essayant de peindre, il songea que les sermons du mari valaient encore mieux que ceux de la femme, bien que dépourvus de textes.

« Mon Dieu ! soupira-t-il. Si c'était à recommencer !... »

Pendant ce temps-là un grand paquebot démasquait subitement sa masse noire au tournant d'un cap voisin, et, ralentissant sa marche, avançait avec précaution dans les eaux peu profondes de l'îlot de Skor. C'était un bateau

de touristes, le premier de la saison. Dix minutes après il avait jeté l'ancre. Puis les canots furent amenés; les voyageurs les remplirent, et bientôt la première embarcation toucha l'appontement de l'usine.

Rien n'était moins nouveau qu'une visite de ce genre pour Élisabeth. Cependant elle semblait fort émue quand elle se dirigea vers le rivage pour accueillir les touristes, ainsi qu'elle faisait toujours avec l'hospitalité cordiale et simple de son pays. A l'avant du canot une femme était debout, qu'elle reconnut aussitôt, bien que « toute la gloire » de la voyageuse eût disparu sous son costume de circonstance.

Avec une dextérité qui témoignait l'habitude, cette étrangère sauta sur l'escalier, en gravit les marches et, sans faire attention qu'Élisabeth commençait une belle révérence, elle se jeta au cou de la Norvégienne et la tint embrassée longtemps.

— Oh! comme vous avez été bonne!... commença-t-elle à dire en anglais.

Mais elle ne put achever, et l'heureuse Élisabeth sentit qu'elle sanglotait tout bas. M. Marnix, débarqué le second, termina la phrase avec effusion. Cependant il songeai à part lui :

« Mon gendre n'a pas son pareil pour causer du trouble à l'univers entier, en commençant par son beau-père. »

Neuvillars s'était mis à travailler, tâchant d'oublier le présent et de ne pas voir l'avenir. Doucement la porte de la maisonnette cria sur ses gonds. Il se retourna; mais ses yeux distinguèrent seulement une silhouette féminine qui se détachait sur le fond lumineux de l'ouverture.

Il ne put toutefois s'y tromper : l'apparition n'avait rien des contours massifs de la robuste épouse du baleinier. Comme il se levait pour approfondir le mystère, il sentit un poids léger s'abattre sur sa poitrine et deux bras entourer sa tête. Puis deux lèvres, plus douces que le pétale d'une rose, mais moins froides, touchèrent sa bouche :

— Oh! mon amour! Pardonne-moi!... soupira la voix de Solange.

Déjà elle glissait à genoux sur la peau de renne qui servait de tapis, comme si elle eût été une grande coupable. Une étreinte passionnée la retint à la place qu'elle occupait, sur ce cœur éperdu de joie et de tendresse. Toute parole, pendant une longue minute, fut impossible entre eux. A peine, de leurs lèvres jointes,

pouvait s'échapper une plainte de bonheur, pareille à ces murmures harmonieux du vent qu'attire l'ardente flamme d'un foyer, dans une chambre bien close.

— Où suis-je ? dit enfin Paul en ouvrant les yeux. Parle-moi ! J'ai fait si souvent ce rêve, depuis tant de jours ! Est-ce possible ? Tu es venue ?... Tout à l'heure encore je disais : « Elle ne m'aime plus !... »

— Ah ! mon adoré !... Je sais maintenant combien je t'aime. Va ! tu as bien fait de partir ! Mon Dieu ! pourquoi n'es-tu pas allé encore plus loin ? Je t'aurais montré combien je t'aime en allant te chercher aux extrémités de la terre. J'aurais voulu souffrir, pour te rejoindre, la soif et la faim. J'aurais voulu faire plus qu'aucune femme....

Elle se tut, refoulant une jalousie qui ne la quittait pas depuis bien des semaines. Non ! elle ne pouvait pas, elle ne devait pas égaler ce qu'une autre femme avait accompli pour l'amour de Paul. Celui-ci, comprenant pourquoi Solange s'était interrompue, dit d'une voix grave :

— Il est plus difficile, parfois, de vivre que de mourir ! Je l'ai appris depuis que nous sommes loin l'un de l'autre.

— Ah! comme tu as souffert! s'écria madame de Neuvillars, qui venait seulement d'examiner le visage de son mari. Mon Dieu! quelle demeure misérable! Quelle existence! Comment deviner où tu étais? Nous t'avons tant, tant cherché!...

Alors elle raconta l'histoire de ces longues semaines, les plus malheureuses de leur vie à l'un et à l'autre. Elle prit une peine infinie pour atténuer le rôle joué par son père, tout au moins durant les premières heures, ce qui n'empêcha point Neuvillars de tout comprendre. Mais elle eut soin de montrer les efforts pleins de zèle de Marnix, après que son gendre avait quitté l'Angleterre sans laisser aucune trace. Elle-même était partie pour Londres, et tous deux avaient mis sur pied les meilleurs détectives, comme pour rechercher un grand criminel.

Un jour, enfin! le hasard avait fait découvrir le marchand de couleurs qui avait indiqué les Jameson à Neuvillars. Et, presque à la même heure, la lettre d'Élisabeth, renvoyée de France, avait achevé d'éclairer le mystère. Solange voulait partir à l'instant, quitte à rester en détresse dans quelque port de Laponie. Marnix, au contraire, voulait faire venir

son yacht de Marseille, ce qui, avec l'armement, prenait au moins dix jours. On se décida pour une solution intermédiaire, conseillée d'ailleurs par Élisabeth, et l'on s'embarqua sur un paquebot de touristes qui gagnait le cap Nord et consentait à visiter l'îlot des baleines.

— Maintenant, dit Solange, viens embrasser papa que j'ai laissé à ta porte.

M. Marnix fut embrassé comme il ne s'attendait pas à l'être. Son gendre lui dit seulement :

— Peut-être pourrais-je trouver que vous avez mis la dose un peu forte. Mais, tudieu! quel remède! Vous allez voir un autre homme, désormais.

Quant à Mrs Jameson, il s'en fallut de peu qu'elle ne vît jamais son tableau achevé, car elle faillit être étouffée par son peintre. On obtint que le bateau retarderait son départ d'une heure ou deux, ce qui permit le dîner d'adieu, comploté depuis tant de jours.

— Vous voyez maintenant quelle fête j'organisais, dit la maîtresse de maison qui pleurait d'un œil.

— Bon! fit Marnix. Mais si vous étiez tombée sur une épouse intraitable?... Que de bonnes choses perdues!

— Il n'y a pas d'épouse intraitable quand elle est aimée, répondit Élisabeth. Et je savais à quoi m'en tenir.

Le paquebot sifflait à tout rompre pour appeler les trois retardataires. On se quitta la bouche pleine, les yeux humides.

— N'oubliez pas ma recette, conclut Jameson, en trinquant une dernière fois avec Paul : du travail, une bonne femme et... une table comme celle-ci. Je parle de ce qui est autour, non de ce qui est dessus.

Moins d'une heure après, Solange et son mari, appuyés l'un contre l'autre, voyaient disparaître, comme une épave flottante, le pauvre îlot qu'ils avaient promis de visiter l'année suivante. Ils ne parlaient pas, craignant de se distraire du bonheur qu'ils goûtaient dans son raffinement exquis, bonheur incomparable dans sa plénitude. Car ils avaient pensé l'un et l'autre, peu de jours avant, qu'ils ne connaîtraient plus cette joie. Après un long silence, Paul dit à sa femme :

— J'ai besoin d'entendre ta voix. Que penses-tu ?

— Je pense que je t'aime, répondit-elle avec un grand frisson.

— Et moi, je m'étonne que tu aies pu

donner ton cœur à l'homme que j'étais, que je ne suis plus. Quelle folie! Tu ne voyais donc rien? Qu'avais-tu donc trouvé en moi, sinon l'amour, qui pût t'inspirer confiance? Mais, dans ma solitude où j'ai appris tant de choses, j'ai appris surtout que l'amour ne suffit pas à donner le bonheur, pas plus que le soleil le plus radieux à conduire le navire.

— Tu blasphèmes! L'amour est tout. Je ne veux pas autre chose. C'est à lui que tu dois de m'avoir retrouvée.

— L'amour est tout pour vous autres, chères créatures! Vous en vivez; vous en mourez. C'est votre gloire; mais souvent cette gloire nous aveugle, nous qui gouvernons le vaisseau fragile de votre bonheur. Si nous nous croyons quittes envers vous avec de l'amour, tout est perdu! Vous aimer? La belle affaire. Il faut veiller, prévoir, souffrir. Il faut être un savant, un sage, une perfection... Oh! sois tranquille! Je sors de l'enfer et je vois le ciel dans tes yeux. Tu ne me reconnaîtras plus. Tout à l'heure on me prêchait le travail! Certes, je travaillerai. Mais mon travail le plus cher sera de conserver notre bonheur.

Pour toute réponse, elle prit la main de son mari et y posa ses lèvres.

— Solange, dit-il, regarde encore une fois ce pauvre petit bout de terre qui disparaît. J'y laisse bien des erreurs, bien des inexpériences, bien des défauts, à commencer par l'orgueil. Ou plutôt je n'ai plus qu'un seul orgueil : tu m'aimes !

— Sois donc le plus orgueilleux des hommes, chéri !...

Les dernières minutes de ce jour inoubliable touchaient à leur fin. La cloche du timonier piqua minuit; mais le soleil brillait toujours sur l'horizon, comme une promesse de bonheur sans éclipse. A l'orient, à l'occident, une même teinte colorait le ciel et dorait les sommets neigeux, pourpre du matin, pourpre du soir confondues en une seule aurore.

Et, sur les joues de Solange aussi, les roses naissaient, tandis que son mari, le visage perdu dans le voile parfumé qui flottait à la brise, disait tout bas :

— Est-ce que tu comptes faire comme le soleil ?

On ne peut pas toujours tenir ses promesses. L'été dernier, les habitants de l'îlot de Skor ont vu poindre, au lieu des Neuvillars, une caisse contenant le tableau bien et dûment

achevé, dans un cadre magnifique. On avait ajouté à l'envoi, comme la meilleure des excuses, toute une cargaison de dragées de baptême.

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 646-1-94. — (Encre Lorilleux).



Paris. — Imprimerie A. Delafoy, 3, rue Auber.

